

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

Aimé CÉSAIRE

(Martinique)

(1913-2008)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont mieux présentées et commentées
dans ces autres articles du site :**

- Césaire, ses poèmes,
- Césaire, ses pièces de théâtre.

Il est né le 26 juin 1913 dans l'"Habitation Eyma", à Basse-Pointe, petit village sur le rivage nord-atlantique de l'île de la Martinique, petite île des Antilles prodiguant la végétation luxuriante de la forêt humide et les paysages sauvages d'un massif montagneux où culmine comme une menace permanente le volcan de la montagne Pelée dont l'éruption, en 1902, détruisit la ville de Saint-Pierre, alors capitale de l'île (d'où l'évocation qu'il fit de ce «*volcan qui émerge du chaos primitif*»).

L'île avait été conquise par les Espagnols en 1494, ses indigènes étant expulsés pour être remplacés par des esclaves africains qu'on fit travailler dans les nouvelles plantations de canne à sucre, la seule base de l'économie. En 1635, elle devint française, passa aux Britanniques pendant la guerre de Sept Ans et les guerres napoléoniennes, avant de redevenir française et de connaître l'abolition de l'esclavage en 1848, sans que cela soit suivi de la réalisation de l'idéal républicain de «liberté égalité, fraternité», l'administration se faisant toujours en métropole. La société était en proie à une aliénation culturelle profonde, les élites privilégiant, avant tout, les références arrivant de France. En matière de littérature, les rares ouvrages martiniquais de l'époque allaient jusqu'à revêtir un exotisme de bon aloi, pastichant le regard extérieur manifeste dans les quelques livres français mentionnant la Martinique, ce qu'on appelait le «doudouisme».

Il appartenait à une famille qui rattachait son origine à un certain Césaire, esclave condamné à mort en 1833 pour avoir fomenté une révolte. Il était le petit-fils de Fernand Césaire, qui avait été le premier Martiniquais à suivre les cours de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, puis le premier instituteur noir de Martinique et enfin professeur de lettres au Lycée de Saint-Pierre, tandis que la grand-mère, mamie Nini du Lorrain, contrairement à beaucoup de femmes de sa génération, savait lire et écrire, aptitudes qu'elle enseigna très tôt à ses petits-enfants. Il était le fils de Fernand Elphège Césaire, qui avait été administrateur et gérant d'une habitation à Basse-Pointe, puis, après concours, avait été nommé au bureau des impôts comme contrôleur des contributions, et d'Hermine Marie Félicité, qui était couturière. Ils avaient sept enfants, mais la famille était relativement à l'aise et cultivée, son père l'élevant dans la dévotion des classiques français (Hugo, Dumas et d'autres romanciers). De ce fait, il fut, très tôt, passionné par la littérature, par le français, par le latin.

Après être allé, de 1919 à 1924, à l'école primaire de Basse-Pointe, commune dont son père était contrôleur des contributions, il s'y révéla un excellent élève, et obtint une bourse pour le Lycée Victor-Schœlcher, à Fort-de-France où sa famille avait déménagé. Ses professeurs étaient des Noirs qui croyaient avoir la mission d'élever leur peuple à un niveau supérieur de culture. L'un d'eux l'incita à profiter du système français de méritocratie républicaine pour obtenir une bourse lui permettant de continuer ses études en France où, selon l'esprit de la colonie, il fallait étudier pour être reconnu. Descendant d'anciens esclaves déportés de leur Afrique natale vers l'Amérique et privés de leurs langues, de leurs religions, de leurs folklores, il avait le sentiment très profond d'un progrès à faire, d'une pente à remonter, les Noirs n'étant pas pleinement ce qu'ils devaient être, et d'autant plus qu'il pensait que beaucoup d'entre eux, trop serviles, avaient perdu toute dignité, tout sentiment de grandeur.

À l'âge de 18 ans, en septembre 1931, il quitta son île (dont il allait avouer qu'il en avait alors honte, la voyant comme «une sous-Europe», un «monde de l'insaveur, de l'inauthentique») sur le paquebot "Cuba", et arriva à Paris où il découvrit la liberté, alors que se tenait l'Exposition coloniale", ce qui lui causa un choc, accru par le bouillonnement culturel des années trente (avec le surréalisme, le marxisme, la musique afro-américaine). Il prit conscience de sa situation alors qu'un jour, traversant nonchalamment une place de Paris en plein Quartier latin, il fut, par un automobiliste, traité de «petit nègre», ce à quoi il aurait répondu : «*Le petit nègre t'emmerde*».

Il voulait préparer le prestigieux concours de l'École normale supérieure au Lycée Louis-le-Grand, le plus élitaire de France, en classe d'«hypokhâgne». Il allait avouer : «*J'étais timide et même sauvage*», et raconter : «*Je revois le couloir où était le secrétariat. Je vois un petit homme noir, c'est un élève, il a une blouse grise ; au bout de la blouse grise, une ceinture qui tient une cordelette, un encrier vide. C'était la grande coquetterie des internes. Il arrive vers moi : "Mais d'où viens-tu, bizut [nouvel élève] ?" Je dis : "Je viens de la Martinique - Comment t'appelles-tu ? - Aimé Césaire, et toi ? - Léopold Sédar Senghor, je suis du Sénégal." Il ouvre ses bras et m'embrasse. Il me dit : "Eh bien, bizut, tu seras mon bizut." Et, toute la vie, ça a été comme ça.*» Il noua ainsi une amitié, qui allait durer de

longues années, avec celui en qui il vit «*le représentant de l'Afrique éternelle, avec son histoire, son humanité, sa sagesse*» ; qui lui ouvrit la porte qui lui manquait en lui faisant connaître l'Afrique réelle, loin des représentations coloniales, les contes et les légendes africains ; qui lui fit découvrir la part africaine de son identité, un héritage culturel oblitieré par le colonialisme. Pour sa part, Senghor cherchait quelqu'un de crédible qui puisse lui raconter l'expérience de l'esclavage ; il l'incita à se penser désormais non pas comme créole, mais comme «*nègre fondamental*».

Césaire et Senghor lurent l'essai du Haïtien Jean Price-Mars, "Ainsi parla l'oncle" (1929) qui, observant cette élite haïtienne qui ne faisait qu'imiter la société française, parlant de «bovarysme collectif», abordait précisément le problème qui les taraudait : l'acculturation. Dans le film de la réalisatrice martiniquaise Euzhan Palcy, "Aimé Césaire. Une parole pour le XXIe siècle" (2006), il allait confier : «*Nous nous sommes formés l'un contre l'autre en échangeant nos livres, nos lectures. Échangeant nos réflexions, nous disputant. Concevant ensemble. Concevant l'avenir ensemble. À travers Senghor, c'était tout un continent que je rencontrais. Une terre dont je n'avais aucune idée, une image très vague, très confuse. C'est lui qui m'a apporté l'Afrique. C'est tout et c'est énorme. J'ai eu le sentiment d'avoir une clé qui me permettait de comprendre mon pays. Pour comprendre la Martinique, pour comprendre les Antilles, il fallait faire ce détour. Il fallait commencer par l'Afrique. Senghor, c'est l'Afrique en elle-même, telle que l'éternité la porte. C'est l'Afrique éternelle. Senghor n'a jamais douté. Il n'a jamais été déchiré.*» Ils allaient demeurer liés par une amitié indéfectible.

Par ailleurs, Césaire retrouva le Guyanais Léon Gontran Damas, qu'il connaissait depuis la Martinique. Il rencontra aussi le Sénégalais Ousmane Socé Diop, et des écrivains noirs états-uniens fuyant la ségrégation tels que tels que Langston Hughes, Countee Cullen, Alain Locke, Richard Wright, et le romancier et poète jamaïcain naturalisé états-unien Claude McKay, qui lui firent découvrir le "Mouvement de la Renaissance" de Harlem. Il côtoya d'autres étudiants noirs d'horizons différents. Mais, à la différence de ses amis, il ne hanta pas les lieux à la mode comme "Le bal nègre" ou les cabarets de Pigalle, car il détestait la musique des boîtes de nuit.

Il côtoya le groupe de la revue "Légitime défense" (dont un seul numéro parut en 1932) qui était formé d'Antillais entendant faire du surréalisme un moyen d'accès à l'identité. Il s'initia à la poésie afro-américaine, lisant des traductions dans la "Revue du monde noir", dans la revue communiste "Nouvel âge", dans la collection "Le nègre qui chante" d'Eugène Jolas, en particulier celles des poèmes de Langston Hughes et de Claude McKay. Il acquit aussi certaines connaissances grâce à Senghor, qui était au courant de ce qui se passait aux États-Unis, et à des amis afro-américains, notamment Edward Jones. Enfin, il lut "The new negro" d'Alain Locke.

Ce fut ainsi que, ayant la révélation d'un monde dont il n'avait que de très vagues prémonitions, il prit progressivement conscience qu'une part refoulée de son identité était la composante africaine, qu'il était victime de l'aliénation culturelle caractérisant les sociétés coloniales d'Amérique. Il comprit dès lors que la société martiniquaise appartenait à une civilisation noire transportée dans un autre milieu, où elle s'était peu à peu dégradée pour en arriver à un magma invraisemblable, une anarchie culturelle. De plus, lui, qu'on peut imaginer, sinon révolté, du moins nostalgique et consterné par le racisme qui régnait à Paris, replié sur lui-même peut-être, en un mot malheureux, se rendit compte qu'il n'était adapté ni au monde universitaire ni au microsème intellectuel parisien, trop imprégnés de préjugés.

Mais il fréquenta le salon littéraire des Martiniquaises qu'étaient les sœurs Nardal où brillait le Guyano-Martiniquais-Gabonais René Maran, qui avait obtenu le prix Goncourt de 1921 pour "Batouala, véritable roman nègre". Elles recevaient régulièrement des jeunes gens originaires de ce qu'on appelait alors les «colonies», avec l'idée de lancer, avec ce groupe d'intellectuels africains, afro-antillais et guyanais déracinés, pour combattre l'idéologie coloniale, un mouvement littéraire fondé sur la valorisation de l'«identité nègre».

Ce fut ainsi que lui et ses amis, Senghor et Damas, se rendant compte de leur singularité dans cette société française à vocation universaliste où ils resteraient des hommes de couleur, des nègres, voulurent réagir contre la politique d'assimilation culturelle, concurent l'idée de l'affirmation de l'ensemble des caractères, des manières de penser, de sentir, qui sont propres aux Noirs, de l'affirmation de l'existence d'une grande civilisation noire, d'un appel à la solidarité des Noirs qu'ils soient africains ou qu'ils appartiennent à la diaspora américaine, qu'ils soient de langue française ou

de langue anglaise, d'un refus de la honte de soi, du mimétisme et de la dépersonnalisation, d'une critique du capitalisme colonial qui ne voyait dans les Noirs que de simples instruments de production ; du rejet du destin imposé par l'Occident aux Noirs, par la traite qui les avait asservis et déportés, et par la colonisation qui les définissait malgré eux, leur faisant croire que leurs traditions ne sont que bêtises, que leur religion n'est qu'un paquet de superstitions, que leurs langues ne sont que des patois indéchiffrables, que leur Histoire n'existe pas, qu'ils sont des individus sans âme et sans repère dont la seule chance de survie est de s'insérer dans une grande nation. Pour combattre l'idéologie assimilationniste privilégiant la civilisation européenne au détriment d'une civilisation panaméricaine en devenir, cette constante humiliation, cette véritable déshumanisation, ils entendaient affirmer les valeurs de la civilisation noire.

Cette prise de conscience l'ébranlait au plus profond de lui. En 1970, Senghor raconta : «Césaire a failli en devenir fou et a dû interrompre des études pendant plusieurs mois.»

En 1933, il ne réussit pas l'examen d'entrée à l'École normale supérieure.

En 1934, il devint président de l'"Association des Étudiants Martiniquais".

Alors qu'il écrivait des poèmes selon les modèles traditionnels, il les détruisit. Il commença, vers 1934, à noter ses observations et ses idées dans un cahier d'écoller.

Cette année-là, il ne réussit pas l'examen d'entrée à l'École normale supérieure. C'est que, remplaçant avec ses amis un groupe d'étudiants de tendance assimilationniste, il avait été élu président de l'association des étudiants martiniquais à Paris qui avaient un petit journal corporatif, qui s'appelait "L'étudiant martiniquais". Avec d'autres étudiants caraïbo-guyanais et africains (parmi lesquels le Guyanais Léon Gontran Damas, le Guadeloupéen Guy Tirolien, les Martiniquais Suzanne Roussi, qui allait devenir son épouse, Gilbert Gratiant, les Sénégalais Léopold Séder Senghor et Birago Diop), il décida, en septembre 1934, de l'appeler désormais "L'étudiant noir" pour avoir la collaboration des Noirs qui n'étaient pas seulement des Martiniquais, pour l'élargir au monde entier. Il allait indiquer en 1968 qu'il avait dit aussitôt à Senghor : «*Léopold, je supprimerais ça. On devrait l'appeler "Les étudiants nègres". Tu as compris? Ça nous est lancé comme une insulte. Eh bien je la ramasse, et je fais face.*» Il voulait se réapproprier le mot «nègre», qui était employé par les Noirs de façon tout à fait positive, tandis qu'il était souvent péjoratif dans la bouche des Blancs. Mais des étudiants antillais qui étaient communistes considéraient qu'on insistait trop sur la question de la couleur de la peau. Cependant, c'était un journal de combat avec pour objectif la fin de la tribalisation, du système clanique en vigueur au Quartier latin. Il était question d'adhérer, sur le plan social, au communisme, sur le plan littéraire, au surréalisme qui fournirait les éléments propres à exprimer la soif d'affranchissement.

Il passa une difficile année 1934-1935 à préparer l'examen d'entrée à l'École normale supérieure.

En mars 1935 fut publié le premier numéro de "L'étudiant noir" qui n'avait que quatre pages et qui n'allait paraître qu'irrégulièrement. Dans son premier article, Césaire écrivit : «*La jeunesse noire tourne le dos à la tribu des vieux. La tribu des vieux dit : assimilation. Nous répondons : résurrection. Mais pour être soi, il faut lutter d'abord contre les frères égarés qui ont peur d'être soi : c'est la tourbe sénile des assimilés. Ensuite contre ceux qui veulent étendre leur moi : c'est la légion féroce des assimilateurs. Enfin pour être soi, il faut lutter contre soi. Jeunesse noire, il est un poil qui vous empêche d'agir, c'est l'identique. Rasez-vous. C'est la première condition de création.*»

Il invita Senghor et Damas à participer à la rédaction de ce journal. Alors qu'il menait la lutte, avant tout, contre l'assimilation culturelle des Antillais, Senghor voulait analyser et exalter les valeurs traditionnelles de l'Afrique noire.

Dans le numéro 3 (mai-juin 1935), Césaire publia un article intitulé "**Conscience raciale et révolution sociale**" dans lequel, pour la première fois, il employa le terme «négritude», qu'il avait forgé pour :

-ne pas subir le mot «nègre» mais bien plutôt mettre «*debout la négraille*» ;

-bâtir sur ce qui si souvent fut une injure ;

-s'opposer à l'oppression culturelle du système colonial français cautionnant les injustices, les humiliations et les discriminations commises par une caste imbu d'elle-même, sûre de ses priviléges et certaine du bien-fondé de ses préjugés raciaux ;

-appeler au «*rejet de l'assimilation culturelle*» ;

-promouvoir l'Afrique et sa culture, dont il se considérait exilé, qu'il voyait dévalorisée par le racisme issu de l'idéologie colonialiste ;
-faire exister les valeurs du monde noir, mais tout en les mêlant aux autres, plutôt que de les enfermer (il allait écrire : «*Ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale*»).

Non sans déclarer : «*Ce n'est pas nous qui avons inventé la négritude, elle a été inventée par tous ces écrivains de la Negro Renaissance que nous lisions en France dans les années 1930.*», il allait reprendre dans toute son œuvre ce terme qui a sans doute plus de sens d'un point de vue littéraire que d'un point de vue philosophique, politique ou scientifique.

Un autre de ses articles de 1935 fut intitulé "**Nègreries. Jeunesse noire et assimilation**". Il y traita de nombreux thèmes qui allaient réapparaître à travers son œuvre littéraire et politique : le problème de l'identité du Noir qui se considère comme assimilé - les rapports colonisateur / assimilé. On y lit : «*Un décret dit aux Nègres : "Vous êtes semblables aux Blancs : vous êtes assimilés." Le Peuple, plus sage que les décrets, parce qu'il suit Nature, nous crie : "Hors d'ici ; vous êtes différents de nous ; vous n'êtes que des métèques et des nègres", et il se moque du "moricaud à melon", houspille "le mal blanchi", matraque "le nègro". [...] Il est donc vrai que l'assimilation [...] finit toujours dans le mépris et dans la haine et qu'elle porte en elle des germes de lutte du même contre le même.*»

En 1935, il fut reçu au concours d'entrée de l'École normale supérieure, où il allait être le camarade de promotion des philosophes Pierre Boutang et Jean-Toussaint Desanti.

La même année, il adhéra aux "Jeunesses communistes".

Cas rarissime pour un normalien, il échoua au concours de l'agrégation. Il allait résumer cette partie de sa vie en indiquant que, une fois normalien, il avait commencé à écrire des poèmes, dans lesquels, pour s'opposer à la tradition d'humble imitation de la poésie antillaise, il osait, sans souci d'école, une exploration de lui-même et de son peuple, en s'engageant dans les profondeurs de ses obsessions, en rapportant des images d'une incandescence qu'il attisait encore en toute liberté ; et que, de ce fait, il avait renoncé à l'agrégation.

Pour les vacances d'été, comme il n'avait pas les moyens de rentrer en Martinique, son ami, Petar Guberina, l'invita chez ses parents en Croatie, précisément sur la côte dalmate. Or elle présente un chapelet d'îles qui avivèrent en lui ses souvenirs et surtout déclenchèrent un processus de création ; il allait confier : «*Je me rappelle avoir pensé que la côte ressemblait à celle des Caraïbes et, d'ailleurs, un jour, j'ai demandé à mon ami : "Quel est le nom de cette île ?" Il me répondit qu'en français, cela signifiait "Martin". J'ai alors pensé : "C'est la Martinique que je vois !" Et c'est ainsi qu'après avoir acheté un cahier d'écolier j'ai commencé à écrire "Cahier d'un retour au pays natal". Il ne s'agissait pas d'un retour à proprement parler, mais d'une évocation, sur la côte dalmate, de mon île.*» ("Nègre je suis, nègre je resterai").

En 1936, Léopold Sédar-Senghor lui remit la traduction de l'"*Histoire de la civilisation africaine*" de l'ethnologue allemand Leo Frobenius, pour qui l'Afrique, loin d'être le continent vierge et sauvage décrit par les explorateurs européens, était riche de nombreuses civilisations originales et prestigieuses. Ils lurent aussi, du Français Maurice Delafosse, "*L'âme nègre*", "*Les Noirs de l'Afrique*", "*Les civilisations disparues : les civilisations nègro-africaines*", "*Les Nègres*". Ces auteurs, sous l'influence du bergsonisme ambiant, dénonçaient les préjugés arrogants du rationalisme occidental, et, au contraire, valorisaient la civilisation «éthiopique» où l'être humain vit en harmonie avec la nature. L'opposition de la sensibilité de «l'âme africaine» à la raison «hellène» et au technicisme occidental participait bien, en un sens, de la crise des valeurs analysée par Oswald Spengler dans "*Le déclin de l'Occident*", que les deux étudiants lurent à la même époque.

Au cours de l'été 1936, Césaire revint en Martinique afin d'y «*voir des parents malades*», comme le prouve une lettre autographe en date du 21 octobre 1936 dans laquelle il fit état d'un «*passage de retour par anticipation*» obtenu en 1931, «*en tant que boursier de la colonie et fils de fonctionnaire*» et dont il demandait la conversion en un «*passage aller par le paquebot "Cuba" qui quitte Fort-de-France le 7 novembre*». Revoyant son pays natal après une absence de cinq ans, il fut frappé par le contraste entre ce à quoi il s'était habitué à Paris et la vie dans son île, subissant le choc culturel qu'il allait décrire dans la première partie de ce qui allait être "*Cahier d'un retour au pays natal*".

De retour à Paris, il continua à travailler sur le poème et en lut des extraits à Senghor et Damas. En 1937, le poème fut refusé par un éditeur parisien.

Cette année-là encore, "L'étudiant noir", qui avait paru cinq ou six fois, disparut à cause de la mévente, de l'intervention de la police (les éditeurs n'ayant pas fait le dépôt légal). Tous les exemplaires ont disparu.

Le 10 juillet 1937, il épousa Suzanne Roussi, une Martiniquaise qui était étudiante, elle aussi, à l'"École normale supérieure", et avec laquelle il partageait intérêts intellectuels et passion pour le surréalisme. Elle allait enseigner au "Lycée Bellevue" de Fort-de-France, et être une précieuse collaboratrice à la diffusion de l'œuvre de son mari. Ils allaient avoir six enfants (Jacques en 1938, Jean-Paul en 1939, Francis en 1941, Ina en 1942, Marco en 1948 et Michèle en 1951).

Un des professeurs de Césaire, Petitbon, ayant remarqué le ton trop poétique de ses dissertations, lui demanda ce qu'il écrivait. Il lui montra son poème, et Petitbon lui conseilla de l'envoyer à Georges Pellorson, directeur de la revue "Volontés".

Il obtint une licence ès-lettres.

Pour sa dernière année à l'École normale supérieure (1938-1939), il prépara un mémoire de fin d'études sur la poésie africaine-américaine intitulé "**Le thème du Sud dans la littérature noire-américaine des États-Unis**", un sujet qu'on peut imaginer audacieux en 1938, pour ne pas dire provocateur, l'idée d'une littérature afro-américaine dans un contexte de racisme virulent (et de ségrégation outre Atlantique) étant alors problématique. Mais le texte reste introuvable !

En août 1939, juste avant l'embarquement de la famille Césaire pour la Martinique, la revue "Volontés" (n° 20) publia en fragments :

1939
"Cahier d'un retour au pays natal"

Texte de 58 pages mêlant prose et vers libres, divisé en strophes inégales

Le poète, qui était étudiant à Paris, revient à la Martinique. Il prend alors conscience de l'humiliation et de la servitude subies par le peuple noir. Se faisant le porte-parole des siens, il dénonce l'esclavagisme et le colonialisme, affirme la valeur de «*la négritude*», leur annonce une libération prochaine, en utilisant des images violentes et surprenantes pour susciter l'émotion et le désir de révolte.

Pour un commentaire plus complet, voir, dans le site, l'article "Césaire, ses poèmes".

"Cahier d'un retour au pays natal" passa inaperçu à Paris.

En 1939, ses études terminées, Césaire revint en Martinique. En janvier 1968 au lendemain du congrès culturel de La Havane, il allait dire à l'écrivain haïtien René Depestre que ce fut le moment du «*retour au pays natal*» et de la rédaction de son poème : «*Je l'ai écrit au moment où je venais de terminer mes études et que je retournais à la Martinique. C'étaient les premiers contacts que je reprenais avec mon pays après dix ans d'absence, et j'étais vraiment envahi par un flot d'impressions et d'images et, en même temps, j'étais très angoissé par les perspectives martiniquaises.*»

En 1940, il fut nommé professeur de lettres au Lycée Victor-Schoelcher, étant destiné à former l'élite de la future intelligentsia martiniquaise en présentant Rimbaud, Lautréamont, Claudel, Péguy, à ses élèves de première (dont Édouard Glissant).

Il commença à écrire '*Et les chiens se taisaient*'.

Survint la Seconde Guerre mondiale qui provoqua le blocus de la Martinique par les États-Unis (qui ne faisaient pas confiance au régime de Vichy qui collaborait avec l'Allemagne nazie). Aussi les conditions de vie se dégradèrent. De plus, le régime instauré par l'amiral Robert, envoyé spécial du gouvernement de Vichy, était répressif. Contrairement à Fanon, ou à Damas, Césaire n'allait pas s'engager dans les "Forces françaises libres".

Comme il était diplômé de l'École normale supérieure et professeur de lettres doué de qualités oratoires déjà manifestement reconnues, il fut sollicité. Le 29 février 1940, il participa à une conférence organisée par Paulette Nardal et le "Club féminin" au profit des «œuvres de guerre

En 1941, pour réagir contre la médiocrité intellectuelle régnant dans la Martinique soumise au régime de Vichy et coupée du monde, pour permettre «à la Martinique de se recentrer», ouvrir les yeux des Martiniquais à leur culture et à leurs origines africaines, affirmer une personnalité martiniquaise, dénoncer le colonialisme, l'aliénation culturelle et le régime de Vichy, refuser farouchement l'assimilation, s'opposer à la civilisation occidentale qui montrait son pitoyable échec, se révolter sans tomber trop ostensiblement dans la politique, Césaire, sa femme, Suzanne, leur collègue, René Ménil, Georges Gratiant, Aristide Maugée, beau-frère d'Aimé Césaire, Lucie Thésée et Armand Nicolas fondèrent la revue "Tropiques". Il allait déclarer à Jacqueline Leiner : «*C'est moi qui ai eu l'idée de mettre sur pied la revue ; c'est moi qui lui ai donné son nom. J'ai toujours été frappé par le fait que les Antilles souffrent d'un manque. Il y a aux Antilles un vide culturel. Non que nous nous désintéressions de la culture, mais les Antilles sont trop exclusivement une société de consommation culturelle. Aussi, ai-je toujours travaillé à ce qu'elles puissent s'exprimer elles-mêmes, parler, créer. Pour cela, il faut absolument un centre de réflexion, un bureau de pensée, donc une revue...*»

En avril 1941 parut le numéro 1 de "Tropiques" tiré à 500 exemplaires. On y trouva :

- "**Présentation**", le texte liminaire, qui fut le premier où Césaire s'adressa immédiatement et directement au peuple martiniquais (les textes de "L'étudiant noir" et de "Cahier d'un retour au pays natal" étant alors restés presque entièrement inconnus dans l'île). Il y lança un appel aux Martiniquais, les pressant d'établir une culture martiniquaise, et de refuser toute domination politique : «*Terre muette et stérile. C'est de la nôtre que je parle. Et mon ouïe mesure par la Caraïbe l'effrayant silence de l'Homme. Europe, Afrique. Asie. J'entends hurler l'acier, le tam-tam parmi la brousse, le temple prier parmi les banians. Et je sais que c'est l'homme qui parle. Encore et toujours, et j'écoute. Mais ici l'atrophiemment monstrueux de la voix, le séculaire accablement, le prodigieux mutisme. Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Point de civilisation, la vraie, je veux dire cette projection de l'homme sur le monde ; ce modelage du monde par l'homme ; cette frappe de l'univers à l'effigie de l'homme. / Une mort plus affreuse que la mort, où dérivent des vivants. Et les sciences ailleurs progressent, et les philosophies ailleurs se renouvellent, et les esthétiques ailleurs se remplacent. Et vainement sur cette terre nôtre la main sème des graines. / Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Pas un germe. Pas une poussée ou bien la lèpre hideuse des contrefaçons. En vérité, terre stérile et muette... / Mais il n'est plus temps de parasiter le monde, c'est de le sauver plutôt qu'il s'agit. Il est temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme. / Où que nous regardions, l'ombre gagne. L'un après l'autre les foyers s'éteignent. Le cercle d'ombre se resserre, parmi des cris d'hommes et des hurlements de fauves. Pourtant nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre. Nous savons que le salut du monde dépend de nous aussi. Que la terre a besoin de n'importe lesquels d'entre ses fils. Les plus humbles. / L'ombre gagne... / Ah ! Tout l'espoir n'est pas de trop pour regarder le siècle en face ! / Les hommes de bonne volonté feront au monde une nouvelle lumière.*»

- Sous le titre "**Fragments**", un poème de Césaire qui allait être ensuite intitulé "Les pur-sang".

- Un article de Suzanne Césaire sur l'ethnologue allemand Leo Frobenius.

- Quatre poèmes de Péguy ("Paris vaisseau de charge", "Paris double galère", "Paris vaisseau de guerre" et "Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres") avec quelques images du poète français qui pouvaient inspirer ceux qui avaient alors perdu tout espoir dans l'avenir de l'être humain : «*Homme du temporel, mais paladin du spirituel. Dégageant de toute chose l'esprit et la faisant passer à l'éternité. [...] Son cœur battait pour la justice, battait pour la vérité, battait pour la France et pour le monde.*»

- Un article de René Ménil intitulé "Naissance de notre art".

- Un article de Georgette Anderson sur Mallarmé et Debussy.

Ce mois-là, le «pape du surréalisme», André Breton qui, sur un bateau (où se trouvaient aussi le peintre cubain Wifredo Lam et l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss) fuyait la France vers les États-Unis, fut arrêté à l'escale de Fort-de-France par les autorités locales qui, soumises au régime de Vichy et redoublant de zèle, l'internèrent avec sa famille dans un camp, puis le retinrent trois semaines. Or, entré dans une mercerie pour y acheter un ruban destiné à sa fille, il y découvrit un exemplaire de "Tropiques" et, ; il ébloui, voulut aussitôt rencontrer Césaire. Une amitié se noua alors entre les Césaire, Aimé et Suzanne et les Breton, André et Jacqueline). Breton allait aussitôt écrire un texte intitulé "Un grand poète noir", qui allait figurer dans "*Martinique charmeuse de serpents*" (1941), où il se livra à un dithyrambique éloge, voyant "*Cahier d'un retour au pays natal*" comme «le plus grand monument lyrique de ce temps», voyant son auteur comme «le prototype de la dignité», un «être de total accomplissement», s'exaltant : «Ainsi donc, défiant à lui seul une époque, où l'on croit assister à l'abdication générale de l'esprit, où rien ne semble plus se créer qu'à dessein de parfaire le triomphe de la mort, où l'art menace de se figer dans d'anciennes données, le premier souffle nouveau, revivifiant, apte à redonner toute confiance est l'apport d'un Noir./ Et c'est un Noir qui manie la langue française comme il n'est pas aujourd'hui un Blanc pour la manier. Et c'est un Noir celui qui nous guide aujourd'hui dans l'inexploré, établissant au fur et à mesure, comme en se jouant, les contacts qui nous font avancer sur des étincelles. Et c'est un Noir qui est non seulement un Noir mais tout l'homme, qui en exprime toutes les interrogations, toutes les angoisses, tous les espoirs et toutes les extases et qui s'imposera de plus en plus à moi comme le prototype de la dignité.» Pour lui, «toutes ces ombres grimaçantes se déchiraient, se dispersaient; tous ces mensonges, toutes ces dérisions tombaient en loques : ainsi la voix de l'homme n'était en rien brisée, couverte, elle se redressait ici comme l'épi même de la lumière.» Il discernait dans le texte «cette exubérance dans le jet et dans la gerbe, cette faculté d'alerter sans cesse de fond en comble le monde émotionnel jusqu'à le mettre sens dessus-dessous». Il indiquait : «Aimé Césaire, c'était le nom de celui qui parlait. Par lui, je le sais déjà, je le vois et tout ya me le confirmer par la suite, c'est la cuve humaine portée à son point de plus grand bouillonnement, où les connaissances, ici encore de l'ordre le plus élevé interfèrent avec les dons magiques.» Il expliqua sa revendication : «Elle transcende à tout instant l'angoisse qui s'attache, pour un Noir, au sort des Noirs dans la société moderne, et ne faisant plus qu'un avec celle de tous les poètes, de tous les artistes, de tous les passeurs qualifiés, mais lui fournissant l'appoint du génie verbal, elle embrasse, en tout ce que celle-ci peut avoir d'intolérable et aussi d'infiniment amendable, la condition la plus généralement faite à *l'homme* par cette société.» "*Cahier d'un retour au pays natal*" lui «apportait la plus riche des certitudes, celle que l'on ne peut jamais attendre de soi seul : son auteur avait misé sur tout ce que j'avais cru juste et, incontestablement, il avait gagné. L'enjeu, tout compte tenu du génie propre de Césaire, était notre conception commune de la vie.» Et ce fut en affirmant : «La parole d'Aimé Césaire est belle comme l'oxygène naissant» qu'il termina ce texte qui allait servir de préface à l'édition de 1949 de "*Cahier d'un retour au pays natal*". Il allait publier de ses poèmes.

En juillet 1941 parut le numéro 2 de "Tropiques". On y trouva :

-Sous le titre "**Fragments d'un poème**", un texte qui allait être ensuite intitulé "*Le Grand Midi*".

-Un article de Césaire intitulé "**Introduction à la poésie nègre américaine**" qui contient sans doute l'essentiel des observations qu'il avait notées en 1937-1938 à l'École normale supérieure. Il publia ici "*La création du monde*" de James Weldon Johnson, "*Chant de la moisson*" de Jean Toomer, et "*À l'Amérique*" de Claude McKay. Dans son texte de six pages, il insista sur l'identification du poète afro-américain avec son peuple, l'attachement du peuple à sa religion comme source d'espoir et, enfin, sur la simplicité et la puissance rythmique qui caractérisent cette poésie : «[Le poète nègre] ne se veut nullement peintre; évocateur d'images, mais engagé dans la même aventure que ses héros les moins recommandables. Il vit de leur vie, de leur grandeur ; de leurs bassesses. Il ne les regarde pas se débattre ou se battre. Il se bat, se débat lui aussi. Il n'est pas au-dessus, mais parmi. Il n'est pas juge, mais camarade. Voilà une poésie qui n'offre pas à l'oreille ou à l'œil un corps inattendu et indiscutable de vibrations. Ni l'éclat des couleurs. Ni la magie du son. Tout au plus du rythme, mais de primitif, de jazz ou de tam-tam c'est-à-dire enfonçant la résistance de l'homme en ce point de plus basse humanité qu'est le système nerveux.»

-Un article de Henri Stehlé, botaniste et directeur du "Jardin d'essais de Tivoli", concernant la flore martiniquaise, et les histoires et légendes se rattachant aux appellations populaires des plantes, Césaire voulant «*entraîner les Martiniquais à la réflexion*» sur leur environnement proche.

En octobre 1941 parut le numéro 3 de "Tropiques". On y trouva les poèmes de Césaire : "**Au-delà**" - "**Perdition**" - "**Survie**" - "**N'ayez point pitié**" qui allaient figurer dans le recueil "*Les armes miraculeuses*" - "**En rupture de mer morte**".

En janvier 1942 parut le numéro 4 de "Tropiques". On y trouva :

-Des poèmes de Césaire : "**Poème pour l'aube**" qui allait figurer dans le recueil "*Les armes miraculeuses*" - "**Histoire de vivre**".

-Un article de Césaire et René Ménil, intitulé "**Introduction au folklore martiniquais**", où ils utilisèrent des contes martiniquais rassemblés au XIXe siècle par l'États-unien Lafcadio Hearn et au XXe siècle par leur compatriote Gilbert Gratiant comme point de départ d'une attaque contre le régime de Vichy. Les thèmes de la famine, de la peur, de la défaite et de la collaboration évoquent à la fois des souvenirs de la vie des esclaves au XIXe siècle et des comparaisons avec l'actualité de la vie difficile des Martiniquais sous le régime de l'amiral Robert. «*Qu'il s'agisse de Yé, de Nanie-Rosette, du conte de dame Kélément, l'inspiration reste la même : la misère, la faim. [...] Après le cycle de la faim, le cycle de la peur. Le maître et le compagnon d'esclavage, le fouet et la délation. C'est l'époque où des aventuriers, blancs ou nègres, se spécialisent dans la chasse aux «marrons» [esclaves qui se sont échappés pour vivre en liberté] ; l'époque où les molosses fouillent ravins et montagnes ; celle où la délation assure la liberté au traître. Autant dire le temps de la Peur, de la grande Peur et l'universelle Suspicion.*» Césaire et Ménil terminent par une morale qui s'applique non seulement aux conditions d'avant 1940, mais aussi, de façon assez explicite, à la situation en 1942 qui divise la population en collaborateurs et résistants : «*Et maintenant, que reste-t-il? [...] Lapin, lapin le faible, comme Colibri, mais Lapin le madré, le rusé, le roublard [...] Que reste-t-il? Les petits malins, les astucieux, ceux qui savent y faire. Désormais l'humanité se divise en deux groupes : ceux qui savent et ceux qui ne savent pas se débrouiller. Admirable résultat de deux siècles de civilisation !*»

Du fait de ces attaques voilées contre le régime de l'amiral Robert, attaques qui devinrent de plus en plus évidentes aux censeurs de Vichy, Césaire, qui était assez habile pour ne pas se retrouver en prison car la censure visait directement la revue, fut obligé à plusieurs reprises de changer d'imprimerie. À un certain moment, le gouvernement lança une campagne contre lui afin de le forcer à démissionner de son poste de professeur de lettres au Lycée Schoelcher.

Pourtant, il fut, en 1942, comme l'indiqua l'organe de presse d'obédience catholique "La paix" sans en donner le détail, membre du jury d'un «*concours des paroles du Maréchal*» (Philippe Pétain, chef de l'État français, le régime de Vichy).

En avril 1942 parut le numéro 5 de "Tropiques". On y trouva :

-"**En guise de manifeste littéraire**", un fragment inédit de "*Cahier d'un retour au pays natal*".

-Une critique élogieuse de "*Cahier d'un retour au pays natal*" par Aristide Maugée.

-Un article de Césaire intitulé "**Vues sur Mallarmé**". Dans un style quelque peu elliptique, semé de propos illustrés de vers de Mallarmé, il commenta plusieurs aspects du poète symboliste : l'apologie de l'impuissance, la recherche du plaisir, l'autosatisfaction, la nostalgie de la sécurité maternelle et la tentative vaine de trouver un état normal. Malgré les faiblesses qu'il voyait dans ces thèmes, Césaire considérait que la richesse de la poésie de Mallarmé était une compensation intellectuelle des faiblesses physiques. Ensuite, il compara le sonnet "*Ses purs ongles très haut...*" avec de larges extraits (5 pages) d'un conte de Villiers de l'Isle-Adam sur le même sujet, "*Vera*". Enfin, il loua le talent de Mallarmé à exprimer en peu de mots le retour de l'amant à sa maîtresse morte, qui se voit dans le vocabulaire du poète. Il conclut : «*L'œuvre de Mallarmé nous apparaît comme une gigantesque aventure intellectuelle, en marge d'une déficience physique. C'est tantôt l'apologie de l'impuissance. [...] C'est tantôt une ingénieuse recherche du plaisir dans le cadre de l'auto-satisfaction : l'imaginé supérieur au vécu, le souvenir préférable au présent.*»

Le 10 janvier 1943, Césaire envoya à Breton une lettre dans laquelle, sous le titre “**Colombes et menfenils**”, se trouvaient cinq poèmes autographes (“Annonciation”, dédié à Breton, “*Tam Tam I*”, dédié à Benjamin Péret, “*Tam-tam II*”, dédié à Wifredo Lam, “Légende” et “Tendresse”), qu'il voulait voir publiés dans les revues états-unies “VVV” (dont Breton était directeur éditorial) et “Hémisphères” (qui était dirigée par Yvan Goll). Dans cet envoi figuraient également les poèmes “*Tombeau du soleil*” et “*Simouns*” (dédié à Wifredo Lam).

En février 1943 parut le double numéro 6-7 de “Tropiques”. On y trouva :

-Des poèmes de Césaire : “**Entrée des amazones**” - “**Fantômes à vendre**” - “**Femme d'eau (Nostalgique)**” - “**Tam-tam de nuit**”.

-Un article de Césaire intitulé “**Isidore Ducasse Comte de Lautréamont. La poésie de Lautréamont belle comme un décret d'expropriation**” : Lautréamont est l'un des précurseurs du surréalisme que Césaire cita le plus souvent en réponse aux questions concernant les influences sur sa poésie à cette époque. Ici, il sembla adopter le style de Lautréamont afin d'évoquer la richesse de son œuvre. Son introduction en forme de dix-neuf propos de longueur variée est suivie de la préface aux “*Chants de Maldoror*” et des extraits des “*Chants*” 1, 2 et 6. Il écrivit : «*Lautréamont, prince fulgurant des césariennes, inventa la mythologie moderne. Vivifiant le pavé des capitales, la stupeur des lycées, les repas des salons, la bêtise lasse des murailles, la tiédeur des lupanars et des prisons, électrisant à grandes passes solennelles le drapeau du marécage, dans la déroute immense des cloportes, il déclame à grande voix de tempête la strophe surréaliste des maelstroms du sang. Il fut le premier à avoir compris que la poésie commence avec l'excès, la démesure, les recherches frappées d'interdit, dans le grand tam-tam aveugle, dans l'irrespirable vide absolu jusqu'à l'incompréhensible pluie d'étoiles.*»

Le 10 mai, le lieutenant de vaisseau Bayle, chef du “Service d'information” établi par les autorités de Vichy, refusa d'octroyer du papier à la revue qu'il qualifia de «révolutionnaire, raciale et sectaire». Césaire et ses collaborateurs envoyèrent une lettre où ils reprirent ses critiques, tout en ajoutant des noms d'écrivains français comme Rimbaud et Lautréamont, terminant par : «*N'attendez de nous ni plaidoyer, ni vaines récriminations ni discussion même. Nous ne parlons pas le même langage.*»

En juillet, le blocus de l'île par les Alliés qui entraînait un manque de denrées et le racisme des autorités causèrent des émeutes à Fort-de-France, à la suite desquelles les dirigeants de Vichy démissionnèrent.

Dans une lettre du 12 août, Césaire demanda «réparation de l'injustice qui a été commise à [son égard] par le gouvernement de Vichy, réclama son «reclassement» en s'appuyant sur un décret faisant valoir que les années de stage, celles qu'il avait effectuées de juillet 1939 à mai 1943, «comptent pour avancement». Cette lettre témoigne de la rigueur administrative du régime de l'amiral Robert en Martinique.

En octobre parut le numéro double 8-9 de “Tropiques” . On y trouva :

-Un poème de Césaire, ‘**Avis de tirs**’, qui allait figurer dans le recueil “*Les armes miraculeuses*”.

-Un article de Césaire intitulé “**Maintenir la poésie**”, où, pour la première fois, il expliqua son attachement à une poésie violente, explosive et aveuglante, et au fait que la poésie moderne protège le «je» de la dégradation de la société moderne. Il distingua nettement ceux qui transmettent et renforcent cette poésie moderne (Baudelaire, Rimbaud) de ceux qui n'arrivent à ce niveau que grâce à une lutte contre les forces de la société moderne (Valéry, Claudel). Il indiqua : «*Pourquoi maintenir la poésie? Se défendre du social par la création d'une zone d'incandescence en deçà de laquelle, à l'intérieur de laquelle fleurit dans une sécurité terrible la fleur inouïe du "je", dépouiller toute l'existence matérielle dans le silence et les hauts feux glacés de l'humour. Que ce soit par la création d'une zone de feu, que ce soit par la création d'une zone de silence et conquérir par la révolte la part franche où se susciter soi-même, intégral, telles sont quelques-unes des exigences qui depuis un siècle bientôt tendent à s'imposer à tout poète, et nous entendons, fidèles à la poésie, la maintenir vivante comme*

un ulcère, comme une panique image de catastrophe et de liberté, de chute et de délivrance. [...] Ici poésie égale insurrection. / C'est Baudelaire. / C'est Rimbaud, voyou et voyant. / C'est notre grand André Breton ; [...] Il ne sert à rien d'en appeler aux poètes "reconnus" de ces dernières années. Leurs "intermittences" sont significatives : Valéry, poète dans la mesure où il parvient, à travers les mailles d'une poétique désuète et d'un intellectualisme hérisse, à frapper le monde d'une invraisemblable lumière d'yeux braqués, et de miroirs seuls. Claudel, jamais si fulgurant que quand il cesse d'être catholique pour devenir terre, planète, matière, bruit et fureur, sur-moi, surhomme soit qu'il exalte la volonté de puissance (Tête d'or), soit qu'il ouvre les vannes homicides d'un humour à la Jarry (Soulier de satin). / [...] La poésie est cette démarche qui par le mot, l'image, le mythe, l'amour et l'humour m'installe au cœur vivant de moi-même et du monde. / [...] Poésie maudite / La chose est dans l'ordre. / Maudite, parce que connaissance et non plus divertissement. Maudite, parce que caravelle des lointains intérieurs. Maudite, parce que levant l'interdit des mers noires. Maudite, dans le sillage de Prométhée le voleur, d'Œdipe l'assassin. Maudite dans le sillage des découvreurs du monde. Maudite, parce qu'aux oreilles du poète retentit désormais la voix même qui obsédait Colomb : "Je fonderai un nouveau ciel et une nouvelle terre si bien qu'on ne pensera plus à ce qui était avant" [...] et nous entendons fidèles à la poésie, la maintenir vivante ; comme un ulcère, comme une panique, images de catastrophes et de liberté de chute et de délivrance, dévorant sans fin le foie du monde. [...] Je prends mon bien dans les failles du roc là où la mer / Précipite ses globes de chevaux montés de chiens qui hurlent."

-Un article de Suzanne Césaire intitulé "Le surréalisme et nous" où elle déclara : «*Surréalisme, corde raide de notre espoir*». Elle et Aimé allaient désormais se référer au surréalisme, voyant dans ce mouvement la volonté de détruire tout ce qui était conventionnel, «*tout le français de salon, toutes les imitations martiniquaises de la littérature française*».

En février 1944 parut le numéro 10 de "Tropiques". On y trouva :

-Un article de Césaire intitulé "**Panorama**" où, pour la première fois, il parla de politique en termes nettement plus concrets : «*Un des éléments, l'élément capital du malaise antillais, est l'existence dans ces îles d'un bloc homogène, d'un PEUPLE qui depuis trois siècles cherche à s'exprimer et à créer.*» - «*L'esclavage pèse sur nous, c'est entendu. Mais lui attribuer à lui seul notre pauvreté actuelle, c'est oublier que, sous le règne de l'esclavage, le nègre fut magnifique... À la cruauté, il opposa tantôt l'attente, tantôt la révolte, jamais la résignation.*» - «*Nous savons très bien ce que nous voulons ; la liberté, la dignité, la justice.... Nous voulons pouvoir vivre passionnément. / Et c'est le sang de ce pays qui statuera en dernier ressort. Et ce sang a ses tolérances et ses intolérances, ses patience et ses impatiences, ses résignations et ses brutalités, ses caprices et ses longanimités, ses calmes et ses tempêtes, ses bonaces et ses tourbillons. Et c'est lui qui en définitive agira.*» - «*Ce pays souffre d'une révolution refoulée. On nous a volé notre révolution.*» - «*La Révolution martiniquaise se fera au nom du pain, bien sûr ; mais aussi au nom de l'air et de la poésie (ce qui revient au même).*» - «*Principe d'une saine politique antillaise : ouvrir les fenêtres. De l'air. De l'air.*» - «*Je condamne toute idée d'indépendance antillaise... Mais ce n'est pas pour jeter mes perles aux pourceaux. La dépendance martiniquaise, voulue, calculée, raisonnée autant que sentimentale ne sera ni déchéance ni sous-chéance.*» - «*La civilisation naît de la franchise individuelle, de l'audace individuelle, de cette part de désordre individuel que chacun porte en soi, ce qu'il se doit d'élargir, de communiquer, et qui gagne de proche en proche comme les hauts feux irrésistibles.*» Il compara un paragraphe de Michelet sur le retard de la Renaissance en Europe entre les XIII^e et XV^e siècles avec le retard culturel des Noirs dans le Nouveau Monde entre les XVI^e et XIX^e siècles, notant que, depuis l'abolition, l'esclavage culturel continuait. Il déclara que, pour lui, il n'y a qu'une France, celle de la Révolution. Il n'a jamais repris ce texte.

-Un article de Césaire intitulé "**Introduction à un conte de Lydia Cabrera**" où il disait son admiration de la culture afro-cubaine parce qu'elle avait réussi à conserver des restes de plusieurs cultures africaines, et en particulier ceux de la culture yorouba. Dans cette introduction à "*Bregantino, Bregantin*", conte recueilli par Lydia Cabrera et traduit de l'espagnol par Francis de Miomandre, il insista sur la soif de la liberté chez le peuple afro-cubain. En effet, dans ce conte, qui traite du retour d'un fils revenu pour tuer son père despote, on rencontre des dieux yoroubas (Ogun, Shango,

parmi d'autres) qu'on allait retrouver dans ses pièces de théâtre vingt ans plus tard. Voici des extraits de ce texte : «*Poème au désir, à la peur, à la mort, à la puissance, à la catastrophe, à la vie ; [...] drame amer d'une expérience sociale dominée par l'arbitraire et l'esclavage ; pacte d'amitié avec le soleil, la lune, les astres, l'animal, la forêt ; [...] Grand est le mérite de Lydia Cabrera qui nous fait sentir avec une intensité rarement atteinte le vouloir-vivre, la fluidité, l'animisme, [...] le caractère exilé et tranquille, [...] de l'étrange peuple habité de salpêtre et d'aubes qui borde le rivage caraïbe des tessons ambiguës de son rire.*»

- “**Intermède (poème)**” qui est un fragment de son long poème dramatique intitulé “*Et les chiens se taisaient*”, qu'il avait alors l'intention d'écrire pour la scène, comme l'indique la note à la fin de ce texte : «*Intermède entre l'Acte I et II*». À un certain moment dans la composition du texte, il se décida à rejeter la forme strictement dramatique, et à opter pour ce qu'il appellera plus tard un «*oratorio lyrique*» à la façon des premières tendances de la tragédie grecque. Ce texte fut ensuite éliminé, et il allait n'en utiliser que quelques mots dans les trois versions de l'œuvre.

-Un article de Henri Stehlé sur la flore martiniquaise.

En mai 1944 parut le numéro 11 de "Tropiques". On y trouva :

- “**Poème**”. Il était accompagné de cette indication : «*"Et les chiens se taisaient, acte I"*». Le fait que ce discours du personnage qui est le Rebelle fut projeté pour le premier acte semble indiquer que Césaire n'avait pas l'intention d'écrire un texte très long, du moins au début. Il allait être repris, reproduit presque intégralement, dans la version théâtrale (acte III).

- “**Lettre ouverte à Monseigneur Varin de la Brunelière, évêque de Saint-Pierre et de Fort-de-France**” : Césaire y fit un résumé de la conférence que, à son invitation, René Étiemble avait donné à Fort-de-France le 6 mars 1944, et intitulée “*L'idéologie de Vichy contre la pensée française*”. Étiemble notait en particulier la tendance de l'Église à soutenir le régime de Vichy, et rappelait aux Martiniquais qu'ils avaient obtenu leur liberté en 1848 à la suite des efforts d'un athée, Victor Schoelcher. Après le départ d'Étiemble, l'évêque Varin de la Brunelière l'avait critiqué dans une lettre pastorale où il déclarait que les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité sont chrétiennes ; que le christianisme essaie de libérer les esclaves depuis l'ère païenne ; enfin que l'Église a toujours été opposée à l'esclavage. Dans sa réponse, qui est datée du 20 avril 1944, Césaire cita de nombreux auteurs, de saint Paul à Paulin Stella, Las Casas, Bossuet et Juan Ginés de Sepulveda, afin d'étayer la thèse de la complicité de l'Église dans le maintien de l'esclavage. Pour lui, les vrais héros de l'abolition étaient les révolutionnaires et dissidents : Robespierre, l'abbé Grégoire et, surtout, Victor Schoelcher. Il considérait que l'Église catholique s'était tellement acoquinée, tellement solidarisée avec les classes dirigeantes et exploitantes, tellement acharnée à désarmer, à «pacifier» les classes exploitées et révoltées que, preuves historiques en main, on peut affirmer que le catholicisme a pris son parti de la servitude humaine. Il rappelait qu'elle avait signé un pacte avec Mussolini ; qu'elle avait bénî, au besoin, ses tanks partant à la conquête de la noire Abyssinie ; qu'elle avait chanté à la chapelle Sixtine des “Te Deum” pour «*le glorieux ypériteur [utilisant l'ypérite, gaz toxique] de Noirs*» ; qu'elle s'était jetée convulsivement dans les bras de Philippe Pétain. Pour lui, il était clair que, toutes les fois que la grandeur temporelle de l'Église avait eu pour condition une servitude humaine, elle n'avait jamais hésité.

Du fait de la réputation qu'il avait déjà acquise auprès des milieux intellectuels haïtiens, et de la volonté de Milon de Peillon, délégué à Haïti du “Comité français de libération nationale” (CFLN), d'exhiber «le plus éminent produit de notre culture parmi nos concitoyens de race noire» pour opposer un contre-exemple à l'eugénisme nazi, le 16 mai, accompagné de son épouse, il s'envola pour Port-au-Prince où il était convié au “Congrès de philosophie de Haïti”, organisé par la “Société haïtienne d'études scientifiques”, consacré aux problèmes de la connaissance, comptant Jacques Maritain parmi ses présidents d'honneur, et se déroulant du 24 au 30 septembre. Il était invité par le Dr Camille Lhérisson, et fut un des secrétaires du comité de direction. Il y fit une communication intitulée “**Poésie et connaissance**”, où il offrit l'introduction la plus complète à sa vision poétique. Pour lui, l'essor de la poésie depuis 1850 représentait «*la revanche de Dionysos sur Apollon*», de la vraie connaissance sur la connaissance superficielle. Citant Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé et Breton, parmi

d'autres, il exposa sa conception personnelle du poète comme visionnaire. Il demanda l'«épanouissement de l'homme à la mesure du monde, dilatation vertigineuse» par laquelle la poésie devient «véritablement cosmique», résolvant «l'antinomie du moi et du monde». Il proclama : «En nous l'homme de tous les temps, en nous les hommes. En nous l'anima, le végétal, le minéral. L'homme n'est pas seulement homme, il est l'univers.» Dans sa conclusion, en forme de sept propositions et un corollaire, il souligna l'importance du mot, de l'image, du mythe, de l'amour et de l'humour comme outils d'une imagination libérée et destinée à créer une nouvelle conception de la beauté naturelle. Un représentant français considéra qu'il était «le plus éminent produit de notre culture parmi nos concitoyens de race noire», et que sa présence pouvait susciter des sentiments francophiles dans le cœur des élites haïtiennes. Il séjourna sept mois en Haïti, y prononçant huit fois son texte intitulé *'Poésie et connaissance'*. Pendant sa visite, il termina la rédaction de *'Et les chiens se taisaient'*, ce qui en atteste étant le fait que, après son départ d'Haïti en décembre, un reporter anonyme du journal *"Le soir"*, le 19 décembre 1944 à Port-au-Prince, indiqua que le prochain ouvrage du poète «sera un drame qui par sa composition et sa structure est inspiré des tragédies antiques».

Le couple Césaire fit un court séjour à New York où, dans le milieu des artistes français réfugiés, ils retrouvèrent André Breton, qui publiait dans sa revue *"VVV"* de nombreux textes antillais.

Cette année-là, dans le n° 1 de *"Martinique"*, Césaire publia un texte, intitulé *'L'appel au magicien. Quelques mots pour une civilisation antillaise'*. C'était une série de quatorze propos dans le style d'Alain où il montrait l'importance du mythe comme symbole de la civilisation et, dans les conditions actuelles, celle de la poésie comme seul moyen de faire renaître les mythes (et, par extension, faire naître la société nouvelle). Voici des extraits : «Les vraies civilisations sont des saisissements poétiques : saisissement des étoiles, du soleil, de la plante, de l'animal, saisissement du globe rond, de la pluie, de la lumière, des nombres, saisissement de la vie, saisissement de la mort. Et la poésie est insurrection contre la société parce que dévotion au mythe déserté ou éloigné ou oblitéré... Seul l'esprit poétique corrode et bâtit, retranche et vivifie Depuis le temple du soleil, depuis le masque, depuis l'Indien, depuis l'homme d'Afrique trop de distance a été calculée ici, consentie ici, entre les choses et nous. - Dans l'état actuel des choses, le seul refuge avoué de l'esprit mythique est la poésie. - L'urgence est de rétablir avec les choses un contact personnel, frais, contraignant, magique. La révolution sera sociale et poétique ou ne sera pas.» Ce texte ne fut jamais repris plus tard.

En janvier 1945 parut le numéro 12 de "Tropiques". On y trouva :

- *'Poésie et connaissance'*, texte de la conférence donnée par Césaire en Haïti. Il y joignit un compte rendu du *"Congrès de philosophie de Haïti"*, où il insista sur le rôle des Antilles comme source de culture ; il y déclara : «Je tiens à vous dire la fierté que j'ai éprouvée à participer à ce congrès de philosophie, le premier qui se soit jamais tenu sur une terre antillaise. Fierté de poète, agréé par des philosophes. Fierté d'Antillais aussi. Car, à mes yeux, ce congrès est le signe d'un événement historique considérable. Le symbole, le signe d'une promotion dans le domaine de la culture qui fait passer les Antilles du rang de consommateur à la dignité de producteur.»

- *'George-Louis Ponton, gouverneur de la Martinique'*. Envoyé à la Martinique comme gouverneur après l'échec du régime de l'amiral Robert, Ponton fut l'un des rares représentants du gouvernement central, sinon le seul, à s'entendre avec Césaire qui fut fortement impressionné par ses qualités de compréhension, de sympathie et d'optimisme à l'égard d'une Martinique renouvelée. Il avait servi comme administrateur des colonies en Afrique, mais refusait d'accepter le système d'exploitation coloniale. Pour lui, le développement économique des colonies devait commencer par des coopératives. Césaire le décrivit ainsi : «C'est qu'il y avait en lui du poète, cette complicité avec le hardi et l'insolite, cette dimension affective. [...] Et comprenant l'Afrique, il devait infailliblement nous comprendre [...] Le gouverneur Ponton comprit que la Martinique avait une importance humaine, une immense valeur d'exemple. Il voulait qu'au procès de l'Histoire et de la Civilisation, la Martinique témoignât. Et dès lors il conçut son programme : équiper l'île, l'assainir socialement, améliorer techniquement. La promouvoir culturellement. Et la lancer dans la bagarre américaine au nom de la France.»

Comme tous les partis martiniquais s'étaient déconsidérés sous Vichy ; comme la France libérée avait, en mai, tué des dizaines de milliers d'Algériens dans les massacres de Sétif, Guelma et Kherrata, ce qui ne pouvait qu'accroître son anticolonialisme, Césaire, porté par l'espoir d'un changement, animé par la volonté d'aider le petit peuple, de le sortir de l'état dans lequel il était, le sortir du bidonville, de faire du bidonville une ville, et transformer la ville en une communauté de libres citoyens, quitta l'enseignement et, ayant le sens de l'engagement, se lança, presque contre son gré, en politique municipale. Il prononça un discours où il déclara : «*Il est temps que la jeunesse de ce pays se lève. Il est temps qu'elle demande des comptes à ceux qui ne représentent plus à la tête des affaires publiques que les âges de la paralysie et avec qui elle doit, se gardant de la prudence des imbéciles, avoir le courage de rompre. [...] Pensez à la Martinique, pensez à nos routes inexistantes, pensez à vos morts, à vos blessés, à vos soldats qui luttent maintenant sur les champs de bataille, pensez à ceux qui souffrent, et puis mettez-vous à l'action.*» Il pensait n'avoir aucune chance. Mais, dans ce qui fut une sorte de plébiscite, il fut, le 27 mai, élu conseiller municipal et maire de Fort-de-France.

Ce fut le début d'une aventure politique qui allait durer plus d'un demi-siècle au cours duquel il allait s'opposer continuellement à la fois aux tenants de l'ordre colonial et aux partisans de l'indépendance.

Ce qui ne pouvait qu'accentuer l'anticolonialisme de Césaire, en mai, des dizaines de milliers d'Algériens furent tués dans les massacres de Sétif, Guelma et Kherrata.

Le 18 juin, il prononça son premier discours après son élection. Il était intitulé "***Ve anniversaire de l'appel du général de Gaulle***". Mais il ne contenta pas de rappeler le célèbre appel de 1940 ; il profita de l'occasion pour mettre en relief le rôle de l'Antillais Félix Éboué, premier gouverneur de l'empire colonial français à se rallier au général de Gaulle. En terminant, il nota que la guerre n'était pas encore terminée, annonça : «*L'exacerbation des impérialismes risque encore d'imprimer au monde de dangereuses secousses [...] parce que cette guerre [...] est aussi de manière manifeste et éclatante une guerre sociale.*» ; indiqua que la lutte pour la justice sociale et le progrès devait continuer.

Le 25 juin, dans une lettre ouverte intitulée "***Appel à la population***", devant le manque de nourriture et d'autres denrées à la Martinique, en tant que maire de Fort-de-France depuis un mois, il attaquait les privilégiés de l'«En ville» et les officiels qui profitaient de la situation, demandait au peuple de maintenir l'ordre et la discipline, terminant ainsi : «*L'ordre que je vous demande de respecter et de faire respecter c'est cet ordre révolutionnaire qui substitue le règne de la loi au règne du favoritisme, mettra à la raison l'insolence jusqu'ici impunie des ennemis du Peuple.*» Ce fut le premier texte de Césaire à paraître dans le journal de la section martiniquaise du Parti communiste français.

Le 21 juillet, à Fort-de-France, à l'occasion de la fête traditionnelle dite de Victor Schoelcher, il prononça un discours intitulé "***Hommage à Victor Schoelcher***", l'abolitionniste dont il connaissait à fond les écrits. Il insista sur ses qualités : conscience, honnêteté, courage, audace et générosité. Il opposa les arguments des esclavagistes et les contre-arguments de Schoelcher.

Le 26 juillet, à l'occasion d'une distribution des prix dans une école secondaire de filles à Fort-de-France, il prononça un discours où il lia l'imagination du poète à celle des femmes. Il indiqua que le poète est un homme qui, sourd à toutes les injonctions de la logique, s'obstine à croire que la nuit est aussi claire que le jour, que le jour est aussi mystérieux que la nuit. Citant des textes qui déniennent à la femme toute raison, il relia le poète à la femme en notant que la femme est moins soumise à la tyrannie de la logique parce qu'elle est plus fidèle au cosmos ; qu'elle a moins de méthode parce qu'elle a plus de nostalgie ; qu'elle a conservé, intact, le souvenir des merveilleux saisissements qui ont marqué les premières expériences de l'humanité du temps que le soleil était jeune et que la terre était molle ; que ce qu'on appelle «l'irréalisme» de la femme n'est que sa volonté de rendre à la pensée «sa forme démentielle, [...] sa force aberrante, [...] sa force de propulsion, de création et de renouvellement.»

En septembre parut le double numéro 13-14 de "Tropiques", le dernier. On y trouva :

- "Poème. La cendre... le songe...", texte à la fin duquel on trouve l'indication «*Extrait d'une tragédie à paraître*». Mais on n'en trouve nulle trace dans les versions intégrales de "Et les chiens se taisaient".

- "Hommage à Victor Schoelcher".

- Un article de Suzanne Césaire intitulé "Le grand camouflage" où elle fit le bilan théorique et idéologique de la revue, articulant également une esthétique de la terre comme projet poétique émancipateur et rejet des pratiques assimilatrices qui étaient à l'œuvre en Martinique, condamnant le regard exotique et le «doudouisme» des peintres et écrivains voyageurs de l'époque.

Cette année-là, dans "Cahiers d'Art", Césaire donna une note intitulée "**Wifredo Lam**" servant d'introduction à une série de reproductions de l'œuvre de l'artiste afro-cubain, auteur du tableau qui parut, en 1947, dans l'édition Bordas de "Cahier d'un retour au pays natal". Césaire constatait chez le peintre le mariage entre le côté révolutionnaire de son art et le style qui épouse la nature à son origine. Il écrivit : «Son art arrête la geste du conquistador ; elle signifie son échec à l'épopée sanglante de l'abâtardissement par son affirmation insolente qu'il se passe désormais quelque chose aux Antilles. [...] Et c'est libre, libre de tout scrupule esthétique, libre de tout réalisme, libre de tout souci documentaire, que Wifredo Lam tient, magnifique, le grand rendez-vous terrible : avec la forêt, le marais, le monstre, la nuit, les graines volantes, la pluie, la liane, l'épiphyte, le serpent, la peur, le bond, la vie.»

Cette même année, Césaire fut élu conseiller général de la Martinique.

Aux élections pour la première Assemblée nationale constituante, dans la première circonscription de la Martinique, le 4 novembre 1945, au second tour, par 14 405 voix sur 20 264 votants, il fut élu député de la Martinique. Il allait longtemps et sans discontinuer conserver ces différentes charges dans lesquelles il s'employa à défendre la cause des Noirs, et, surtout, celle de la Martinique.

En décembre, il adhéra au Parti communiste français. En 1946, dans une petite brochure réunissant de nombreuses déclarations de personnages célèbres qui avaient fait de même, il déclara : «J'ai adhéré au Parti communiste parce que, dans le monde mal guéri du racisme où persiste l'exploitation féroce des populations coloniales, le Parti communiste incarne la volonté de travailler effectivement à l'avènement du seul ordre social et politique que nous puissions accepter, parce que fondé sur le droit à la dignité de tous les hommes sans distinction d'origine, de religion et de couleur ; à la construction d'un système fondé sur le droit à la dignité de tous les hommes sans distinction d'origine, de religion et de couleur.»

À l'Assemblée nationale française, où il retrouva Senghor, il allait se faire remarquer par ses qualités d'orateur. Pour sa première intervention, le 20 décembre, il prononça ce discours :

«Mesdames, messieurs, les Antilles sont évidemment à un tournant de leur Histoire. Leur économie, fondée depuis un siècle sur la culture de la canne à sucre, vient de faire faillite parce qu'elle coûtait cher à la métropole, qui achetait le sucre au-dessus des cours mondiaux, parce qu'elle coûtait cher à la population antillaise et ne profitait qu'à une oligarchie de gros planteurs esclavagistes, parce que la politique qui les liait financièrement à la métropole les rend victimes d'une dévaluation, inévitable sans doute, mais hautement dommageable à une population dont le ravitaillement dépend exclusivement des États-Unis. / Je demande à monsieur le ministre de réfléchir aux aspects humains de cette situation, de penser à nos fonctionnaires, déjà insuffisamment payés, à nos ouvriers qui, dans la zone du dollar, touchent seulement 50 francs par jour, enfin et surtout au nombre incroyable des nôtres qui sont condamnés sans rémission au chômage, à la misère, à la maladie. / Si vous voulez que les Antilles et la Martinique se tirent du mauvais pas où les a conduites la vieille politique héritée du pacte colonial, il n'y a qu'un moyen : les équiper, les équiper pour qu'elles produisent davantage et à meilleurs compte, et échappent ainsi aux conséquences de la dévaluation ; les équiper pour qu'elles

cessent d'être à la charge de la métropole ; les équiper pour résorber le chômage de nos jeunes, pour éléver le niveau de vie des ouvriers, pour garantir aux masses laborieuses le travail et la Sécurité sociale. / Il nous faut des routes, des ports, des aérodromes, des égouts, il nous faut des hôpitaux pour préserver notre race de la dégénérescence, il nous faut des écoles pour satisfaire la soif d'instruction de nos enfants.» Il fut applaudi.

Lui et sa famille s'installèrent alors au Petit-Clamart dans la banlieue parisienne.

Il publia un recueil qui marqua son ralliement au surréalisme :

Avril 1946
“Les armes miraculeuses”

Recueil de 29 poèmes, pour la plupart en vers libres, quelques-uns en prose

Pour une présentation et des commentaires, voir, dans le site, “Césaire, ses poèmes”

Y était joint :

“Et les chiens se taisaient (Tragédie)”

Texte de 82 pages

Pour une présentation et un commentaire, voir, dans le site, “Césaire, ses pièces de théâtre”

Tandis que des foyers de nationalisme commençaient à s'allumer à travers le monde ; que, dans d'autres colonies françaises, on luttait pour l'indépendance ; que, en novembre 1946, la ville de Haiphong au Vietnam fut entièrement détruite par les bombardements de la marine française, avec Raymond Vergès, député de la Réunion, Césaire, qui avait été nommé, à l'Assemblée nationale, membre de la "Commission des territoires d'outre-mer", présenta, le 26 février 1946, un rapport sur la proposition de loi déposée le 17 janvier précédent par son collègue martiniquais Léopold Bissol et tendant à faire classer la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane et la Réunion, comme départements français, ce qu'on a appelé la départementalisation. Les habitants de ce qu'on appelait les «quatre vieilles colonies» parce qu'elles avaient été colonisées depuis trois siècles, en contraste avec les territoires africains dont certains avaient résisté à la conquête jusqu'aux années vingt, se considéraient à certains égards supérieurs aux autres pays de l'Union française. Ce fut en tenant compte de la situation économique et sociale d'une Martinique qui, après des années de blocus et l'effondrement de l'industrie sucrière, était exsangue, et en voulant lutter contre l'emprise des "Békés" [les descendants des anciens propriétaires terriens] sur la politique martiniquaise, contre leur clientélisme, leur corruption et leur conservatisme structurels, que Césaire, qui avait vécu sous une administration contrôlée presque entièrement par le gouverneur, représentant de l'État français, et qui avait eu d'énormes difficultés à faire ravitailler l'île vers la fin de la guerre, s'était donné le mandat d'obtenir sa départementalisation, une revendication qui remontait aux dernières années du XIX^e siècle, et qui avait pris corps en 1935. Mais la départementalisation allait lier la Martinique de façon plus serrée à la France. On peut donc s'étonner de l'enthousiasme initial de Césaire, qui allait s'estomper quelques années plus tard ; il s'expliqua dans sa préface à 'Les Antilles décolonisées' de Daniel Guérin, où, parlant de la loi, il indiqua : «Elle comblait une contradiction. Elle en créait une autre. Il est permis de se demander si ce n'est pas là la raison de l'inadéquation, donc de l'échec, de toutes les politiques antillaises suivies à ce jour : de s'être cantonnées dans d'apparement commodes fictions juridiques ; de n'avoir pas eu le courage de regarder en face la réalité antillaise ;

de ne s'être pas aperçu que tout ceci qui est très connu et que personne ne peut nier, je veux dire le particularisme de chacun des pays antillais, la remarquable communauté psychique de leurs habitants à quelque race qu'ils appartiennent, le fait qu'à côté d'une langue de grande civilisation, ils possèdent à leur usage interne une langue qui leur est propre et qui est le créole ; l'existence enfin dans ces pays d'un embryon de culture, résultat de l'élaboration syncrétique d'éléments européens, africains et indiens ; de ne pas, dis-je, s'être aperçu qu'on irait au-devant de difficultés sans nombre en n'admettant pas au préalable que tous ces indices pris ensemble constituent bel et bien des éléments révélateurs de véritables petites communautés nationales.» En fait, les habitants des «quatre vieilles colonies» n'allait pas bénéficier des avantages économiques de la France métropolitaine, leurs salaires demeurant inférieurs à ceux des métropolitains ; ils n'allait pas non plus profiter de toute la gamme de lois sociales dont tout citoyen français jouissait automatiquement ; ils n'allait avoir qu'une influence indirecte sur le système législatif qui contrôlait le budget de l'île, le prix du sucre, etc.. Aussi cette départementalisation fut-elle rejetée par des anticolonialistes plus radicaux qui, à la façon des mouvements de libération survenant déjà en Indochine, en Inde ou au Maghreb, exigeaient l'indépendance. La loi de départementalisation fut votée à l'unanimité le 19 mars 1946.

Le 5 mai fut tenu un référendum qui entraîna l'élection d'une nouvelle Assemblée nationale constituante, et, le 2 juin, Césaire fut réélu, toujours sous l'étiquette communiste, avec 19 704 voix sur 30 937 votants. Au Palais-Bourbon, il retrouva son siège à la "Commission des territoires d'outre-mer", et, le 18 septembre, il présenta des observations sur l'Union française. Le 28 septembre, il vota le projet de Constitution.

Aux élections pour la première législature de la IVe République, il conduisit la liste présentée par le "Parti communiste" et, avec 34 659 voix sur 55 007 suffrages exprimés, fut à nouveau réélu.

Il intervint brillamment dans la discussion de la "Constitution de la IVe République française". Citant Renan : «Une nation qui ne colonise pas est irrévocablement vouée au socialisme, à la guerre du riche et du pauvre. La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour le gouverner n'a rien de choquant.», il dénonça «ce mythe-là, qui est le mythe impérialiste, ce mythe qui est le mythe colonialiste, ce mythe du "fardeau de l'homme blanc" [titre d'un poème de Rudyard Kipling où il présentait cette idée, datant du temps de la colonisation, selon laquelle il était du devoir de l'Homme Blanc de se comporter vis-à-vis du reste du monde comme un grand frère responsable et d'arracher les autres peuples à la barbarie pour leur apporter la civilisation et les guider avec lui sur le chemin lumineux du progrès], ce mythe de l'infériorité des hommes de couleur, la IVe République prétend y renoncer et ce sera là un mérite de notre Constitution de l'affirmer hautement. [...] Nous n'avons pas la naïveté de croire que le présent projet de Constitution est parfait, même en matière coloniale, mais s'il ne réalise pas exactement toutes nos ambitions, du moins a-t-il l'avantage de marquer un progrès sur le passé et de préparer l'avenir. [...] Il nous achemine vers une solution du problème colonial. Nous savons qu'il reste encore beaucoup à faire et, en particulier, nous savons bien que le problème colonial ne sera pas résolu tant que le capitalisme ne sera pas abattu.» En juin 1946, le projet de "Constitution de la IVe République" ayant été rejeté, l'Assemblée nationale se dissout, et Césaire rentra à la Martinique afin de se présenter aux élections pour la deuxième Constituante. Au cours de son bref séjour, il accueillit le nouveau gouverneur de la Martinique qui devait, en principe, enterrer l'ancien régime de gouverneurs (l'accession de la Martinique au statut de département étant prévue pour le 1er janvier 1947).

Réélu à la "Deuxième Assemblée nationale constituante" le 19 juin, il se retrouva à Paris trois semaines plus tard. Il recommença sa campagne pour l'amélioration de la situation à la Martinique, mais dans des conditions moins prometteuses, les communistes, les socialistes n'ayant plus la majorité à l'Assemblée et le Mouvement républicain populaire étant opposé à l'application démocratique de la sécurité sociale votée par la Première Assemblée constituante.

L'échec du premier projet de Constitution et la montée des partis de droite à l'Assemblée après les élections de juin contribuèrent à la remise en question des propositions favorables aux populations de l'Empire, et en particulier l'établissement des départements d'outre-mer. Devant le danger de perdre tout ce qu'ils avaient gagné sous la première Constituante, Césaire et les autres députés de l'Empire reprirent la lutte. Dans un autre discours remarqué par la presse parisienne, il s'éleva contre ceux qui

auraient voulu limiter les droits cités dans le préambule du premier projet de Constitution. Il insista sur les origines politiques du mouvement qui tendait à transformer l'Empire français en Union française et, éventuellement, en nations. En particulier, il cita trois raisons pour la naissance de cette conscience politique qui se manifestait déjà partout dans le Tiers Monde : la Deuxième Guerre mondiale, la Charte des Nations unies et les principes de la IV^e République. Il s'écria : «Comment ! Vous voulez édifier une république démocratique, une république sociale, une république qui n'admettra aucune distinction de race et de couleur et, en même temps, vous essayerez de conserver, de maintenir, de perpétuer le système colonialiste qui porte dans ses flancs le racisme, l'oppression et la servitude? Ah ! Je le sais bien. Certains brossent de la colonisation un tableau idyllique. Il y a pour eux, d'une part, le bon colonisateur, le bon civilisateur et, d'autre part, le sauvage colonisé. Routes, hôpitaux, écoles, voilà pour eux la colonisation. Mais il serait inadmissible que cette Assemblée s'arrêtât à ces images sommaires. L'œuvre colonisatrice, comme toute œuvre, est une œuvre aux aspects multiples. Je n'ai garde de n'y voir que violence et destruction. Mais je suis bien obligé de constater qu'elle recèle une part importante de violence et de destruction.» Il critiqua ceux qui disaient (dans de récents articles) que les illettrés en général et les Africains en particulier n'étaient pas encore prêts pour la citoyenneté. À ces attaques contre l'esprit d'égalité du préambule, il répondit en citant des ethnologues italiens, français et anglais afin d'illustrer la longue tradition d'organisation politique en Afrique : conseils, palabres, chefs, etc. Avant de terminer, il lança un avertissement à l'Assemblée : «Croyez-moi, messieurs, et l'Histoire est là pour le prouver : ce n'est pas l'octroi de liberté qui pousse les peuples coloniaux à la sécession, c'est le refus de liberté, c'est le racisme, c'est la brimade, c'est l'humiliation systématique, c'est la fin de non-recevoir opposée aux revendications les plus légitimes : toutes choses contenues dans le système colonialiste.»

En septembre 1946, il put annoncer à la section martiniquaise du Parti communiste français la réussite de ses efforts pour maintenir la loi de la départementalisation.

Le 3 décembre, il fut élu secrétaire de l'Assemblée nationale. Le 12, il vota pour la candidature de Léon Blum comme président du Gouvernement provisoire de la République. Au cours de la première législature, il fut nommé membre d'importantes commissions parlementaires, et déposa un très grand nombre de textes.

Le 14 janvier 1947, il fut réélu secrétaire de l'Assemblée nationale. Le 4 mai, il vota contre la confiance au gouvernement de Paul Ramadier, scrutin à la suite duquel celui-ci se sépara de ses ministres communistes. Au cours de la séance du 22 mai 1947, il intervint longuement à propos des opérations électorales en Martinique, concluant : «Il conviendra de ne procéder à de nouvelles élections à la Martinique que lorsque vous aurez obtenu que le pouvoir exécutif y place, conformément [...] à la loi qui a transformé cette vieille colonie en département, une administration démocratique et républicaine qui sera chargée de veiller scrupuleusement à l'application des dispositions législatives [...]. À travers ce problème se pose un autre problème [...] plus vaste, plus général [...], le problème de la démocratie outre-mer dans sa dignité, dans son existence et dans son avenir.» Sa proposition de loi du 13 août suivant visa à nationaliser de grandes banques des départements d'outre-mer. Enfin, il s'abstint volontairement lors du scrutin du 27 août 1947 sur le projet de statut de l'Algérie.

Cependant, sachant concilier militantisme et création littéraire, pour préparer les Noirs à leur liberté, il continuait à écrire des poèmes (il indiquait : «Si vous voulez comprendre ma politique, lisez ma poésie» car, avec une sorte de pudeur, il prétendait qu'il avait tout dit dans ses œuvres) qu'il réunit en un volume dans :

1947
“Soleil cou coupé”

Recueil de 72 poèmes

Pour une présentation et des commentaires, voir, dans le site, “Césaire, ses poèmes”

En janvier 1947, Césaire, qui, malgré les critiques de certains membres du Parti communiste français, continuait à fréquenter André Breton, fut invité par lui à contribuer à l'exposition qu'il organisait à la "Galerie Maeght" et qui y eut lieu de juillet à octobre. Sa contribution fut de facture surréaliste, mais on discerna déjà un ton plus direct qui indiquait son évolution vers une poésie moins obscure.

Dans un texte du 25 février, il indiqua : «*Bientôt nous aurons à célébrer le centenaire de la Révolution de 1848 et de l'abolition de l'esclavage. Il se trouve que le souvenir de cette Révolution est lié dans notre esprit au souvenir du grand Français Victor Schoelcher qui, toute sa vie, a lutté précisément pour cette assimilation dont nous vous demandons aujourd'hui l'application effective.*»

En octobre eurent lieu des élections municipales où l'électorat se révéla moins plus bourgeois. Le 13 novembre, interviewé, il répondit brièvement à une série de questions dont le thème dominant fut celui des problèmes du Parti communiste à la Martinique ; pour lui, cette désolidarisation avec la classe ouvrière était le résultat d'une méconnaissance absolue de l'histoire martiniquaise : «*Je regrette que nos petits-bourgeois ne lisent pas Schoelcher. Car ces calomnies qu'ils déversent sur l'ouvrier sont les mêmes que les esclavagistes de 1848 opposaient à l'action libératrice des républicains.*»

En 1947, "Cahier d'u retour au pays natal" fut publié en volume avec une préface de Breton.

Cette année-là éclata à Madagascar une insurrection qui fut réprimée dans le sang.

Cette année-là encore, le Sénégalais Alioune Diop créa la revue "Présence africaine" qui allait devenir une maison d'édition, aventure à laquelle Césaire allait participer, avec notamment Léopold Sédar Senghor, Richard Wright, Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Georges Balandier, Théodore Monod, Michel Leiris.

Les 12 et 23 février 1948, à l'Assemblée nationale, Césaire déposa des demandes d'interpellation à propos d'incidents survenus à Fort-de-France et de la non-application de la loi relative à la sécurité sociale dans les départements d'outre-mer. Le 23 juin, il revint sur ces problèmes en déposant une proposition de loi visant à assurer l'application effective de la sécurité sociale dans les départements de la Guadeloupe, de la Guyane, de la Martinique et de la Réunion.

Cette année-là, à la suite de l'insurrection, une série de massacres s'abattit en représailles sur la population de Madagascar.

Cette année-là encore, pour célébrer le centenaire de l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises, Léopold Sédar Senghor publia "Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française", ouvrage qui regroupait dix-sept poètes majeurs encore peu connus, mais qui allaient devenir les classiques de la génération de la décolonisation. L'ouvrage avait une préface de Jean-Paul Sartre, intitulée "Orphée noir", qui contribua beaucoup à lancer Césaire dans le monde littéraire de l'après-guerre et, en particulier, "Cahier d'un retour au pays natal", en le considérant comme le poète le plus important de la nouvelle littérature nègre ; en effet, Sartre y écrivit : «Ainsi Césaire réalise-t-il la synthèse miraculeuse des aspirations révolutionnaires et du souci poétique». L'anthologie marqua un moment charnière dans l'histoire de la littérature française, car elle était l'acte de naissance de la francophonie culturelle, et elle consacra le mouvement de «la négritude», René Maran déclarant : «On assiste à l'entrée dans les lettres françaises de l'humanisme noir.»

La célébration du centenaire fut marquée en France par différents événements, dont la publication, aux "Presses universitaires de France", d'un ouvrage collectif intitulé "Victor Schoelcher et l'abolition de l'esclavage. Esclavage et colonisation" auquel Césaire donna une "**Introduction**" dans laquelle :

-Il présenta Schoelcher et son œuvre, exposa les conditions particulières dans lesquelles l'abolition fut décretée, passa en revue les obstacles qu'il avait dû abattre afin d'obtenir le décret d'abolition : nécessité d'élire une nouvelle assemblée pour remplacer l'assemblée provisoire qui suivit la révolution de 1848 ; danger de la participation des esclaves dans l'élection ; avenir des plantations sans

esclaves ; coût du dédommagement des planteurs. Utilisant comme guide l'exemple de l'abolition dans les îles britanniques, Schoelcher rejeta les thèses des attentistes et, en particulier, l'idée d'association forcée (travail forcé) comme solution de transition.

-Il établit un parallèle avec, un siècle plus tard, en 1948, les hésitations du gouvernement à mettre en vigueur l'application des lois tendant à créer l'égalité entre les citoyens des départements d'outre-mer et ceux de la métropole. Pour lui, les objections d'ordre économique contre l'extension de la législation sociale aux départements d'outre-mer soulevées par le ministre des Finances en 1948 n'étaient que les échos des mêmes arguments soulevés contre l'abolition un siècle auparavant.

-Il osa une comparaison entre l'esclavage du XIXe siècle et le régime nazi qu'on venait de détruire en Allemagne : «*Qu'on imagine tout cela et tous les rachats de l'Histoire et toutes les humiliations et tous les sadismes et qu'on les additionne et qu'on les multiplie et on comprendra que l'Allemagne nazie n'a fait qu'appliquer en petit à l'Europe ce que l'Europe occidentale a appliqué pendant des siècles aux races qui eurent l'audace ou la maladresse de se trouver sur son chemin.*»

De plus, eut lieu, le 27 avril 1948, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, une cérémonie par laquelle le gouvernement français marquait l'abolition de l'esclavage en France, qui était présidée par l'Afro-Antillais Gaston Monnerville, président du Conseil de la République, l'assemblée comptant aussi le Président de la République, Vincent Auriol, et le ministre de l'Éducation nationale, Édouard Depreux. Césaire prononça un discours retentissant où il résuma les idées qu'il avait déjà exprimées dans son "*Introduction*" à l'ouvrage "*Victor Schoelcher et l'abolition de l'esclavage. Esclavage et colonisation*". Mais, de plus, après avoir indiqué les difficultés que Schoelcher avait rencontrées avant d'obtenir, d'une bourgeoisie hésitante, un décret d'abolition, il déclara : «*Tels sont les faits. Je les verse au dossier de la bourgeoisie. Qui donc allait faire le geste décisif pour l'abolition? Les augures de ministère? Les spécialistes des questions sociales? Ils protestent tous que, sans nègres, sans nègres esclaves s'entend, il n'y a pas de sucre, et que, sans sucre, il n'y a pas de colonie. Les puissances spirituelles? Les Églises? Elles n'ont qu'un souci : légitimer le droit du plus fort, lui apporter la caution morale qui lui manque, et elles assurent tranquillement que la souffrance de l'homme noir, en le purifiant, le prépare aux bénédicences célestes. Les majorités parlementaires? Elles hésitent, louvoient, cheminent de compromis en compromis et préchant, moralisant, essaient de réglementer ce qui par définition échappe à toute règle : l'asservissement de l'homme, ce crime.*» Il cita les solutions proposées par de grands noms : Tocqueville, qui acceptait d'accorder la liberté aux Noirs à la condition expresse qu'on les exclue du droit de propriété ; Guizot et Montalembert, qui suggéraient une éducation de dix ans de travaux forcés consacrée à construire des chapelles et des églises pour les Noirs. Il rappela les efforts du prolétariat parisien en faveur de l'abolition, notamment la pétition signée par des ouvriers en 1844. Enfin, il loua Victor Schoelcher pour sa vision, sa capacité d'arracher le décret du 27 avril 1848, et ainsi de couper court aux manœuvres attentistes. Mais, conclut-il, il restait beaucoup à faire : «*Si, du point de vue politique, le vieux rêve de Victor Schoelcher a été réalisé, la transformation des vieilles colonies en départements, à voir certains événements récents, qui pourrait affirmer que l'administration elle-même a désappris totalement certaines méthodes que Schoelcher dénonçait il y a un siècle?*» Une grande partie de l'amphithéâtre applaudit ces paroles à tout rompre, tandis que quelques personnes quittèrent la salle.

Les Césaire revinrent en Martinique où survinrent de graves événements. D'abord, eut lieu une grève au Carbet au cours de laquelle, le 8 mars trois ouvriers furent tués, et il écrivit deux poèmes en hommage aux victimes qui furent publiés dans un journal, mais on n'a gardé trace que d'un seul qu'il n'a d'ailleurs jamais repris dans ses recueils. Puis, le 6 septembre, dans un contexte tendu de grève sur une plantation de Basse-Pointe, ville dont Césaire était originaire, un administrateur blanc créole, Guy de Fabrique Saint-Tours, fut assassiné de trente-six coups de coutelas ; après une intense chasse à l'homme de plusieurs semaines, seize coupeurs de canne issus pour la plupart d'anciennes lignées d'esclaves, mais aussi d'origine indienne pour trois d'entre eux, furent arrêtés et emprisonnés.

Il participa, à Wroclaw, au "Congrès mondial des intellectuels pour la paix", et y prononça, le 2 août, un discours dénonçant l'exploitation et les guerres coloniales. Au cours de ce séjour, il composa deux poèmes de circonstance ("**Varsovie**" et "**Couleur du tonnerre**") qu'il n'allait jamais reprendre dans

un recueil. À la fin du congrès, il fut nommé au "Comité international pour la défense de la paix" qui siégerait à Paris.

Invité par la revue "Chemins du monde" à écrire un article sur l'Union française, il saisit l'occasion pour exprimer le pessimisme qui avait détruit ses espoirs de 1945-1946. Il reprit la comparaison entre l'Europe nazie et l'Europe colonialiste qu'il avait lancée lors de la célébration du centenaire de l'abolition de l'esclavage. Le texte parut sous le titre "**L'impossible contact**" dans le n° 5-6.

En mars 1949, Il participa au "Congrès des intellectuels de la République populaire roumaine pour la paix et la culture", à Bucarest, non seulement comme représentant de l'Union française, mais aussi comme voix du monde noir. Dans son discours de salutation, il insista sur l'intérêt que portait le Tiers Monde aux activités du congrès : «*Ma présence [...] a un sens. Que ce sens soit de vous dire que ce ne sont pas seulement les peuples de l'Europe occidentale qui suivent vos efforts avec attention, mais aussi, que dans le monde entier, en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud ou en Amérique centrale, il y a des dizaines et des dizaines de peuples, hier ignorés ou oubliés, mais aujourd'hui réveillés à l'Histoire, qui ont les yeux braqués sur [...] vos réalisations.*» Il critiqua l'impérialisme, l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord, loua la Roumanie comme exemple du progrès technique et culturel, loua l'Armée soviétique pour son rôle dans la libération et la reconstruction de la Roumanie. Ce discours fut repris dans un périodique soviétique.

De retour en France, il participa, le 23 avril, à une conférence des membres du "Mouvement des intellectuels français pour la défense de la paix", où il lut un poème intitulé "**'La guerre qu'ils veulent nous faire, c'est la guerre au printemps**" où il parlait des préoccupations qu'il avait déjà évoquées à Bucarest, et citait les noms de Bernard Baruch, Winston Churchill, James Forrestal et donnait l'exemple d'Hiroshima pour annoncer la réalité de la guerre atomique préparée par les États-Unis ; il parut dans "L'Humanité" le 27 avril, mais il ne l'a jamais repris dans un recueil. L'écrivain et membre du comité central du parti communiste, Aragon, déclara : «Lui et moi, nous avons fait, à des époques différentes, le même chemin et, au moment où il va prendre la parole, je dois vous dire que c'est avec une grande émotion que l'ancien surréaliste que je suis salue en Aimé Césaire le grand poète qui fut surréaliste comme moi, un des plus grands parmi les poètes politiques d'aujourd'hui et que l'on peut ranger à côté de Pablo Neruda et de Maïakowski.»

En fait, malgré les critiques de certains membres du Parti communiste français, Césaire continuait à fréquenter André Breton et le milieu artiste qui reliait, de façon de plus en plus limitée, les surréalistes aux communistes.

Le 9 juillet, à l'Assemblée nationale, il vota contre la constitution du "Conseil de l'Europe", et, le surlendemain, intervint longuement sur le projet de loi relatif au découpage électoral des départements d'outre-mer.

Le 29 septembre, de retour à la Martinique, il prépara les élections cantonales, dénonça le colonialisme, appela les Martiniquais à l'union, indiqua : «*Je suis communiste, parce que je sais tout ce que notre pays, tout ce que notre race ont souffert depuis l'origine, parce que je sais la traite, l'humiliation, l'imbécile préjugé, l'exploitation, la répression, et qu'aucune force au monde ne peut me faire oublier cela.*»

Il publia :

1950
“*Corps perdu*”

Recueil de poèmes

Pour une présentation et des commentaires, voir, dans le site, “Césaire, ses poèmes”

La connivence de forme et d'engagement entre Césaire et Picasso était telle qu'il proposa à l'artiste d'ériger à Fort-de-France une sculpture en hommage à l'abolition de l'esclavage. Les circonstances l'en empêchèrent.

Il publia :

1950
“*Discours sur le colonialisme*”

Essai de 64 pages

Césaire s'en prenait vivement à «*l'Europe colonisatrice [...] comptable devant l'humanité du plus haut tas de cadavres de l'Histoire.*», la plaçait face à ses contradictions. Il déclarait : «*Pour ma part, si j'ai rappelé quelques détails de ces hideuses boucheries, ce n'est point par délectation morose, c'est parce que je pense que ces têtes d'hommes, ces récoltes d'oreilles, ces maisons brûlées, ces invasions gothiques, ce sang qui fume, ces villes qui s'évaporent au tranchant du glaive, on ne s'en débarrassera pas à si bon compte. Ils prouvent que la colonisation [...] déshumanise l'homme même le plus civilisé ; que l'action coloniale, l'entreprise coloniale, la conquête coloniale, fondée sur le mépris de l'homme indigène et justifiée par ce mépris, tend inévitablement à modifier celui qui l'entreprend ; que le colonisateur, qui, pour se donner bonne conscience, s'habitue à voir dans l'autre la bête, s'entraîne à le traiter en bête, tend objectivement à se transformer lui-même en bête. C'est cette action, ce choc en retour de la colonisation qu'il importait de signaler.*» - «*Nul ne colonise impunément, ne colonise innocemment. Le prix sera lourd à payer pour une humanité réduite au monologue.*» - «*Sécurité? Culture? Juridisme? En attendant, je regarde et je vois, partout où il y a, face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté hâtive de quelques milliers de fonctionnaires subalternes, de boys, d'artisans, le sadisme, le heurt, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie des élites décérébrées, des masses avilies, et, en parodie de la formation culturelle, la fabrication d'employés de commerce et d'interprètes nécessaires à la bonne marche des affaires. / J'ai parlé de contact. Mais, entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, une vision partisane et raciale du monde. Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme, en chicote, et l'homme indigène en instrument de production.* [...] À mon tour de poser une équation : *colonisation = chosification.* [...] J'entends la tempête. On me parle de progrès, de "réalisations", de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes. / Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires possibilités supprimées. / On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de route, de canaux, de chemin de fer. / Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse. / Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.» Il assénait : «*Non, jamais dans la balance de la connaissance, le poids de tous les musées du monde ne pèsera autant qu'une étincelle de sympathie humaine.* [...] Si l'Europe occidentale ne prend d'elle-même, en Afrique, en Océanie, à Madagascar,

c'est-à-dire aux portes de l'Afrique du Sud, aux Antilles, c'est-à-dire aux portes de l'Amérique, l'initiative d'une politique des nationalités, l'initiative d'une politique nouvelle fondée sur le respect des peuples et des cultures...l'Europe se sera enlevé à elle-même son ultime chance et, de ses propres mains, aura tiré sur elle-même le drap des mortelles ténèbres. [...] Une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une civilisation décadente.»

Puis il définissait sa position : «*Pour nous, le choix est fait. Nous sommes de ceux qui refusent d'oublier. Nous sommes de ceux qui refusent l'amnésie même comme méthode. Comment des siècles d'esclavage et de déni de l'homme pourraient-ils ne pas laisser de trace? Il ne s'agit ni d'intégrisme, ni de fondamentalisme, encore moins de puéril nombrilisme.*» Il envisageait un processus : «*Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à l'abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a eu au Viêtnam une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte une fillette violée et qu'en France on accepte un Malgache supplicié, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et "interrogés", de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette lactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'ensauvagement du continent. [...] Il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XXe siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation contre l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique.»*

Commentaire

Dans ce sévère pamphlet, le plus violent jamais adressé au colonialisme, Césaire dénonça toutes les fractures sociales et psychologiques subies par son pays. Il mit en exergue l'étroite parenté qui existe selon lui entre nazisme et colonialisme, ce que n'allait jamais lui pardonner ceux qui minimisent le racisme et le colonialisme. Il montra la nécessité, pour le Tiers Monde, de dégager, d'une façon révolutionnaire, la singularité culturelle et politique des nations qui le composent.

On admire le verbe incisif, l'habileté rhétorique de ce virulent et même féroce pamphlet qui est le condensé de diverses idées dont on trouva déjà des traces dans des textes antérieurs. Dans l'ensemble, ce texte polémique représente la réaction de Césaire à une série de frustrations qu'il ressentait vers la fin des années quarante. La montée de la droite après 1947, l'échec de la départementalisation, la répression des mouvements nationalistes dans l'Union française et une recrudescence au Palais Bourbon du mythe du bon maître / humble serviteur contribuaient à accroître sa colère. Entre le texte de 1948 et celui de 1950, il n'y a que quelques légères modifications, la principale étant qu'il ajouta une introduction où il déclarait que l'Europe est indéfendable.

En 1950, le texte passa presque inaperçu à Paris.

En 1955, une deuxième édition, revue et augmentée, fut produite par "Présence africaine". Césaire ajouta les sections suivantes : p. 17-20, la conquête de l'Algérie ; p. 40, la note sur l'étude de Cheik Anta Diop ; p. 56-66, la discussion de l'attaque de Roger Caillois contre l'idée de la relativité culturelle. Parmi les réactions à cette deuxième édition, la plus marquante fut celle de Yves Florenne, qui qualifia Césaire de raciste ("Racismes en chaîne", "le Monde", 25 avril 1956).

Il y eut ensuite de nombreuses rééditions.

En 1972, parut, à New York et à Londres, une traduction en anglais par Joan Pinkham ("Discourse on colonialism") qui contient le texte d'un entretien avec René Depestre à La Havane en 1967

Aujourd'hui, le texte de Césaire est considéré comme le modèle polémique de la réponse du Tiers Monde à l'Europe coloniale.

En 1950, Césaire intervint une quinzaine de fois à la tribune du Palais Bourbon afin de défendre les intérêts des Martiniquais et des autres habitants de l'Union française alors qu'il y avait des révoltes en Côte d'Ivoire et en Indochine, et que les lois d'exception proposées par le gouvernement risquaient de détruire ce qu'il avait obtenu sur le plan législatif pour les départements d'outre-mer. Dans un de ses meilleurs discours à l'Assemblée nationale, il attaqua la départementalisation telle qu'elle avait été appliquée à la Martinique, et provoqua des réponses insultantes de la part de ses collègues. Il protesta contre l'influence grandissante des États-Unis en Europe et aux Antilles (*«Pour nous, l'Amérique c'est le racisme le plus sauvage, les préjugés les plus éhontés.»*). À de nombreuses reprises, il s'éleva contre l'inégalité du traitement de groupes particuliers à la Martinique : les fonctionnaires et les artisans ; les greffiers et les instituteurs.

En février, à la suite des révoltes en Côte d'Ivoire à Yamoussoukro et à Dembroko (où il y eut 12 morts et 50 blessés le 30 janvier 1950), il écrivit un poème où on lit : «*Histoire ! Écoute le conte De l'Afrique, ayant rejeté les chaînes du rêve, Des gens de Dembroko, des gens de Yamoussoukro, Qui, comme un feu noir, Sont passés à travers les crépuscules verts de la forêt Afin de devenir un mur vivant Autour de leurs propres meilleurs fils.*» Il fut publié en Union soviétique, mais Césaire ne l'a jamais repris. Étant donné les ressemblances thématiques et stylistiques entre ce poème et «*Le temps de la liberté*» (dans «*Ferrements*»), il y a lieu de croire que ces vers faisaient partie de la version originale de «*Le temps de la liberté*». Le poème fut utilisé par deux membres d'une délégation du «Congrès international des intellectuels pour la paix» pour résumer la position d'un groupe en Union soviétique qui cherchait de la part des Noirs francophones l'appui à une demande de réduction des armements et d'une politique antinucléaire.

Le 15 mars 1950, il prononça, à l'Assemblée nationale, un discours qui est sans doute l'un des plus dramatiques parmi ceux qu'il y fit, non seulement à cause de ce qu'il y a dit mais aussi à cause de la réaction de ses collègues qui l'attaquèrent pour son manque d'humilité et de reconnaissance à l'égard de la France. Le discours montre la façon habile dont il tourna le débat (en l'occurrence, un accord d'aide mutuelle entre la France et les États-Unis) pour en revenir à la situation de la Martinique ; il nota d'abord que l'accord entre Washington et Paris impliquait non seulement la France, mais aussi l'Union française, critiquant alors la politique qui y était menée : «*Qu'il s'agisse du Viêt-Nam, de Madagascar, des tueries du Carbet à la Martinique ou des événements de Dombroko et de Yamoussoukro en Côte-d'Ivoire, relisez tous des débats coloniaux et vous verrez qu'il s'agit toujours, et aujourd'hui encore, de sang, de massacres, de guerre, toujours l'œuvre de la mort et jamais d'œuvres de la vie.*» ; puis, parlant spécialement de la Martinique, il signala encore une fois les détails de l'échec de la départementalisation : «*Je parle ici au nom d'un pays [...] où on refuse [...] l'application des lois sur la sécurité sociale ; où les écoles sont en ruines, les hôpitaux misérables. [...] Et voici qu'aujourd'hui nos Excellences acceptent d'en parler, mais c'est pour l'inclure dans un pacte qui signifie pour nos peuples la ruine et l'esclavage.*» Comme on crie : «Vous exagérez, monsieur Césaire, et vous le savez bien !», il répondit par une longue série de citations pour documenter ses accusations ; il résuma les efforts, toujours bloqués par le gouvernement, faits par la gauche pour améliorer la situation dans l'Union française : distribution de terres, application immédiate et intégrale de la sécurité sociale, amélioration de la situation de fonctionnaires ; il asséna : «*Ainsi donc, partout, un refus systématique, un refus obstiné, chaque fois que nous demandons plus de justice et plus d'humanité. Aujourd'hui on vient nous parler de nous rendre bénéficiaires de je ne sais quel programme d'aide militaire. Nous demandons du pain et l'on nous offre des armes.*» Citant de nombreux textes états-uniens, il insista sur le désir du gouvernement des États-Unis de se protéger en excluant les nations européennes de l'Amérique latine, menaçant ainsi les Antilles d'occupation préventive. Il considérait que les armes allaient être utilisées non pas contre l'impérialisme états-unien, mais plutôt contre l'Union soviétique, pays qui, déclara-t-il, représentait l'espoir d'un nouvel ordre. Il montra le contraste entre la vie en Union soviétique et la vie dans l'Union française qu'il peignit ainsi : «*En vérité, alors que, dans nos territoires, la misère, l'oppression, l'ignorance, la*

discrimination raciale sont de règle, alors que, de plus en plus, au mépris de la Constitution, vous vous ingéniez à faire de l'Union française non pas une union mais une prison de peuples... », ce qui entraîna des applaudissements à l'extrême gauche, des exclamations à gauche, au centre et à droite. On lui signifia : «Vous êtes bien content qu'il y ait l'Union française !» - «Vous êtes un insulteur de la patrie.» - «Quelle ingratITUDE !» Comme on lui demanda : «Que seriez-vous sans la France?» il répondit : «Un homme à qui on n'aurait pas essayé de prendre sa liberté.» Comme on lui asséna : «Vous avez été bien heureux qu'on vous apprenne à lire !», il rétorqua : «Ce n'est pas vous, monsieur Bayrou, qui m'avez appris à lire. Si j'ai appris à lire, c'est grâce aux sacrifices de milliers et de milliers de Martiniquais qui ont saigné leurs veines pour que leurs fils aient de l'instruction et pour qu'ils puissent les défendre un jour.» Comme on lui opposa l'exemple de Félix Éboué, administrateur colonial d'origine guyanaise, il dénonça la condition critique des Guyanais.

La Martinique, ayant, en mars, subi un tremblement de terre, il déposa à l'Assemblée nationale une proposition de résolution pour porter secours aux victimes.

Le 4 mai parut un poème de 44 vers intitulé '**Maurice Thorez parle**' qui était la contribution de Césaire aux célébrations marquant l'anniversaire du chef du Parti communiste français. Au début du poème, il évoqua Thorez comme contrepoison aux poisons. Après une série d'images qui constituent un avertissement au capitalisme (par exemple : «*l'oiseau-tonnerre dans le ciel capitaliste tout terne*»), le narrateur arrive dans un paradis où «*il n'y a plus de taudis plus d'hommes à genoux plus de quinques et où l'absurde recule / faisant droit au droit le jour reconstitué / LE COMMUNISME EST À L'ORDRE DU JOUR / le communisme est l'ordre même des jours / sang des martyrs - pollent leur lumière - Révolution leur bel été / et pour tous du pain et des roses / La terre à qui la travaille. Expropriation des expropriateurs. / Soleil. Paix. Et qu'importe qu'il y ait au ciel ou non / un paradis si nous nous unissons tous pour que la terre ne soit pas un enfer.*», ce qui serait la citation de paroles prononcées à un congrès récent du Parti. Accompagné d'une photo de Thorez, le poème parut à la une de l'hebdomadaire "Justice".

Le 7 mai, il vota contre le projet de réforme électorale instituant le scrutin de liste majoritaire départemental à un tour avec apparentements.

Aux élections législatives du 17 juin, il conduisit la liste présentée par le Parti communiste français en Martinique. Ses engagements électoraux reprenaient un programme exposé le 31 mai précédent dans "Justice", que dirigeait alors son collègue Léopold Bissol ; ils insistaient sur le mauvais bilan du gouvernement depuis le départ des ministres communistes : hausse des prix pour les consommations de première nécessité, quadruplement du budget militaire, chômage, etc. En Martinique, la liste communiste obtint 41 231 voix sur 65 626 suffrages exprimés, et conserva ses deux sièges.

En novembre, il participa au "Congrès mondial de la paix" à Sheffield.

Il organisa le premier "Congrès martiniquais des partisans de la paix".

En décembre, il publia dans "Justice" des articles portant sur la guerre de Corée : "**Le fou, la bombe et la volonté des peuples**", "**Guerre ou paix?**", "**Les chances de la paix**".

Le 13 décembre, il vota contre la ratification du traité de Paris instituant la "CECA" (pool charbon-acier).

Le 28 décembre, il prononça le "**Discours d'inauguration de la place de l'abbé Grégoire à Fort-de-France**" à l'occasion du bicentenaire de la naissance de l'illustre abolitionniste, prédécesseur de Victor Schoelcher dans la lutte pour l'abolition définitive de l'esclavage pendant la Révolution. Il souligna les conditions particulièrement difficiles dans lesquelles il avait mené la bataille, et relia la situation à la fin du XVIIIe siècle à la présente : «*L'ennemi contre lequel l'abbé Grégoire combattit toute sa vie n'est pas terrassé. Le préjugé de couleur n'est point mort. Ni à la Martinique hélas. Ni aux portes de la Martinique, dans une grande nation qui menace aujourd'hui le monde d'une guerre épouvantable. [...] Le nom de l'abbé Grégoire symbolise notre volonté inébranlable à nous*

Martiniquais de mener notre histoire [...] au terme que lui a fixé, il y a deux siècles, la prophétique étendue du regard de l'abbé Grégoire : La Liberté vraie, et l'Égalité sans détours.»

Cette année-là, «les 16 de Basse-Pointe», qui étaient restés emprisonnés en Martinique en attente d'un procès, furent transférés à Bordeaux, avec l'assurance d'un verdict exemplaire et sans appel. Ils furent finalement tous acquittés, faute de preuves. Césaire participa à l'accueil triomphal qu'ils reçurent à leur retour en Martinique. Puis, devant l'impossibilité pour eux d'être réembauchés dans les plantations de Basse-Pointe où leurs familles étaient mises à l'écart, il leur proposa d'intégrer les services municipaux de Fort-de-France.

Après 1950, Césaire limita pendant quelques années ses interventions politiques à la tribune du Palais Bourbon. Il ne prit pas la parole en 1951, se limita à une seule intervention en 1952, et ne parla que trois fois en 1953. On ne peut que se demander si cette réticence était due en partie à son découragement devant l'impossibilité d'une situation politique où la droite détenait le pouvoir, ou à un changement dans ses rapports avec ses collègues du Parti communiste, qui décidaient de la répartition du temps à la tribune accordé à chaque parti par l'administration de l'Assemblée nationale.

En 1951, il donna une courte préface au recueil de poèmes de René Depestre, "Végétations de clarté".

En mars, à un "Rapport des directeurs et chefs de service" rédigé par dix-huit fonctionnaires hexagonaux résidant à la Martinique qui demandaient l'amélioration de leur situation matérielle, il répondit : «*L'essentiel, à partir duquel se ramifie tout le reste, est qu'il y a aux Antilles, et vivant côte à côte, deux races : une race d'esclaves qui se nourrit de racines, et une race de maîtres qui ne peut se nourrir que de pain blanc et de viande fraîche ; une race de sauvages qui peut s'abriter dans une case comme un chien dans sa niche, et une race de seigneurs à qui une bonne justice se doit d'assurer le monopole du confort ; une race de damnés de la terre qui peut s'entasser dans la cuvette pestilentielle des villes, et une race de conquérants qui ne pourrait sans déchoir, abandonner les hauteurs vertes et fraîches. Habitat ? Nourriture ? "Fardeaux de l'homme blanc", comme eût dit Kipling, ou comme disent ces messieurs, "charges spécifiques à l'Européen"*».

Le 22 juillet, il prononça un discours lors de la commémoration de la naissance de Victor Schoelcher : «*Ce que nous saluons en Schoelcher, c'est d'abord l'apôtre de la liberté, c'est le combattant de toutes libertés, et c'est en particulier le restaurateur et le défenseur des libertés martiniquaises. [...] Liberté, égalité, ce n'est pas du ciel que Victor Schoelcher attendait votre triomphe, c'était de l'effort de tous, c'était de la volonté des peuples, c'était du combat du peuple ; c'était de l'action révolutionnaire du peuple.*»

Le 12 septembre, il participa à l'accueil triomphal des «16 de Basse-Pointe», après leur acquittement par un tribunal de Bordeaux.. Puis, comme il leur était impossible d'être réembauchés dans les plantations de Basse-Pointe où leurs familles étaient mises à l'écart, il leur proposa d'intégrer les services municipaux de Fort-de-France.

Le 10 juin 1952, il intervint longuement lors du débat sur l'investiture de Georges Bidault comme président du Conseil, se faisant incisif : «*Il est [...] une fâcheuse tradition qui veut que les présidents du Conseil désignés soient d'une singulière discréption sur les problèmes de l'Union française. Je constate, Monsieur le président du Conseil désigné, que vous avez scrupuleusement respecté cette tradition...*»

Du 12 au 22 décembre 1952, il participa, à Vienne, au "Congrès des peuples pour la paix".

Cette année-là, Suzanne Césaire écrivit une pièce de théâtre, "Aurore de la liberté", dont le texte est perdu, et revint en France où elle enseigna au Collège Étienne, à Sèvres, puis au Lycée technique de la même commune.

En mars 1953, Césaire fut à Moscou à l'occasion des funérailles de Staline, et parut un texte de lui dans la "Litératournaïa Gazéta" (n° 34, 19 mars 1953) intitulé "*Golos ostrova Martiniki*" ("La voix de l'île de la Martinique") où il se livra à un panégyrique, écrivant : «*Staline est mort, mais tout autour parle de lui. La mémoire de Staline, ce n'est pas seulement la tristesse du peuple, mais c'est aussi une inébranlable détermination qui marque tous les visages, la détermination de protéger l'œuvre grandiose de Staline de toutes les atteintes ; c'est également l'unité indestructible du peuple soviétique qui s'est encore raffermie durant ces jours de malheur ; c'est sa volonté qui désormais va être concentrée sur la mobilisation de toutes ses forces pourachever l'ouvrage gigantesque d'un des plus grands bâtisseurs de l'Histoire.*» Il fut reçu par Maurice Thorez, et envoya à ses camarades de la Section martiniquaise du Parti communiste français une lettre où il décrivit son entretien, indiqua que le chef du Parti communiste français continuait à s'intéresser aux problèmes martiniquais.

Dans un article du 21 mai 1953, intitulé "**Le colonialisme, c'est bien l'ennemi**", il le dénonça en ces termes : «*Le colonialisme n'est que l'extension de l'esclavage et ne cessera pas tant que le gouvernement exclut les communistes. Nous les premiers, nous avons dit que du système odieux qui depuis six ans maintenant pèse sur ce qu'il est convenu d'appeler Union française ; que de la politique des gouvernements fantoches qui se succèdent au pouvoir, depuis que les communistes en ont été chassés sur l'ordre de Washington, il ne pouvait résulter que l'oppression, la misère, le racisme et la guerre. Aujourd'hui, c'est le peuple martiniquais tout entier qui, après nous, en prend conscience et qui dit "nous en avons assez".*»

En janvier 1954, dans "La nouvelle critique" (n° 51), il publia "**Le colonialisme n'est pas mort**". Au moment où la guerre en Indochine se terminait tandis que la question de l'Algérie commençait à inquiéter la France, il réexaminait la mythologie du colonialisme. À partir de quelques textes dans lesquels les auteurs soulignent la réalité du colonialisme, il mit en relief trois caractéristiques de la colonisation : la violence, le vol et le pillage. Il nota que le pire, c'est que ces caractéristiques se retrouvent non seulement dans l'Histoire, mais aussi dans le présent. Il cita de nombreux auteurs afin d'accumuler une série d'histoires sanglantes de tueries coloniales. En plus d'incidents violents, il apportait de nombreux témoignages de vols et de pillages, notamment en Algérie. Enfin, pour répondre à ceux qui diraient que ce sont des exemples du passé, il cita des Africains contemporains qui rapportaient des cas de vols de terres en Oubangui-Chari. Il souligna que la violence continuait en Algérie (45 000 morts en 1945), à Madagascar (90 000 morts en 1947) et dans d'autres coins de l'Union française. Pour lui, cependant, l'aspect le plus choquant du colonialisme était la façon dont on ne tenait pas compte des lois contre le travail forcé afin de continuer, sous une apparence légale, l'esclavage aboli depuis un siècle. Il s'en prenait à la théorie de la colonisation / déroulement proposée par Cari Siger dans son "*Essai sur la colonisation*" (1907), et attaquait aussi ceux qui ne voient que l'amélioration de la vie des colonisés comme but du système. Selon lui, qui s'appuyait sur des chiffres (il disait : «*Les chiffres ne sont que la sombre brume que surplombe l'esprit éclairé des volontaires.*»), l'amélioration de la vie des colonisés grâce aux écoles, hôpitaux, etc., est minime. Enfin, il terminait en annonçant que les peuples allaient se dresser contre le colonialisme, et il cita Hugo : «Un peuple tyran d'un autre peuple, une race soutirant la vie à une race, c'est la succion monstrueuse de la pieuvre, et cette superposition épouvantable est un des faits terribles du XIXe siècle».

Après deux années où il ne parla que rarement à la tribune de l'"Assemblée nationale", l'année 1954 marqua une reprise de son activité législative. Huit ans après la loi sur la départementalisation, il se trouvait toujours obligé de lutter pour l'application de chaque élément des mesures de sécurité sociale dans les départements d'outre-mer.

Le 16 février 1954, il déposa une demande d'interpellation sur la politique économique et sociale dans les départements d'outre-mer, interpellation qu'il allait développer longuement le 9 avril avec celle déposée le 26 mars sur les revendications des fonctionnaires des territoires d'outre-mer.

Le 17 juin, il vota l'investiture de Pierre Mendès-France.

En juin-juillet, il participa aux travaux du "XIIIe congrès du Parti communiste français". Représentant trois des quatre départements d'outre-mer, il mentionna la fidélité et le respect accordés par les

masses au leader du parti, Maurice Thorez. Mais, au-delà des formules de loyauté, il insista sur le développement d'une prise de conscience populaire, et annonça : «*Dans les trois îles, on assiste à l'avènement d'un phénomène capital : la formation de fronts anticolonialistes englobant des couches de plus en plus larges de la population.*»

Le 30 août, il vota la question préalable opposée par Édouard Herriot et le général Aumeran à la ratification du traité sur la "Communauté européenne de défense", vote équivalent au rejet du traité. Le 10 décembre, il vota contre la confiance au gouvernement sur sa politique en Algérie.

Au début de 1955, après presque cinq ans de silence sur la littérature en général et la poésie en particulier, il se lança dans un débat amical avec René Depestre causé par la prise de position du communiste Louis Aragon qui exigeait, au sein du parti, la soumission de l'écriture littéraire à l'idéal communiste, à l'orthodoxie politique et à la compréhension du prolétariat ; qui tentait de donner une ligne directrice aux écrits de ses membres en espérant, par la même occasion, influencer la littérature française de façon globale ; qui prônait le retour à la littérature traditionnelle telle qu'elle s'était pratiquée pendant des siècles. Depestre, qui était lui aussi communiste et se trouvait alors à São Paulo, écrivit dans une lettre à Charles Dobzynski à Paris que ses amis brésiliens s'intéressaient beaucoup aux idées d'Aragon, et que lui-même cherchait à se libérer de ce qu'il voyait comme «l'individualisme formel» dans sa poésie, déclarant : «Aragon éclaire de son génie, de son exemple, la direction qui doit être la nôtre, poètes haïtiens, en nous laissant la responsabilité avec le coefficient propre de notre talent d'utiliser les données étrangères au domaine français. [...] Nous devons pénétrer le sens de sa démarche pour discerner dans le domaine culturel, qui nous vient d'Afrique, ce qui peut s'intégrer avec harmonie, à l'héritage prosodique français.» Charles Dobzynski publia des extraits de la lettre de Depestre dans l'hebdomadaire communiste "Les Lettres françaises" du 16-23 juin 1955. Césaire, qui ne s'était pas entendu avec Aragon et le "Parti communiste français" sur la question de la poésie dans les années quarante à cause de ses liens avec le surréalisme, vit dans les propos de Depestre la soumission à une sorte d'assimilation qui mettait en question la longue lutte des Noirs pour une libération culturelle. Il écrivit un poème intitulé tout simplement '**Réponse à Depestre, poète haïtien (Éléments d'un art poétique)**', où il lui donna ce conseil : «que le poème tourne bien ou mal sur l'huile de ses gonds / fous-t-en Depestre fous-t-en laisse dire Aragon. Laisse-là Depestre laisse-là / la gueuserie solennelle d'un air mendié / laisse leur / le ronron de leur sang à menuets l'eau fade dégoulinant / le long des marches roses / et pour les grognements des maîtres d'école / assez / marronnons-les Depestre marronnons-les / comme jadis nous marronnions nos maîtres à fouet». Le poème fut suivi de cinq autres dans le même numéro de "Présence africaine", et l'ensemble fut suivi de la note suivante : «Ces poèmes sont extraits de "Vampire liminaire", recueil à paraître». En fait, quatre des cinq poèmes allaient paraître cinq ans plus tard dans "Ferments".

En prônant la pleine liberté de la poésie, Césaire se livrait à une attaque frontale contre Aragon, et déclencha une des plus fécondes controverses littéraires de l'après-guerre, qui glissa du terrain poétique au terrain politique quand des écrivains noirs des Caraïbes, des Amériques et de l'Afrique prirent parti pour lui, dénonçant chez Aragon une forme de domination culturelle et politique aux accents coloniaux, sinon racistes.

Le 4 février 1955, Césaire vota contre la confiance à Pierre Mendès France sur la situation en Afrique du Nord, scrutin à la suite duquel le gouvernement fut renversé.

Le 31 mars, il vota contre l'institution de l'état d'urgence en Algérie.

Dans le numéro de "Présence africaine" d'avril-juillet, il fit paraître les poèmes "**Va-t'en chien des nuits**" - "**Des crocs**" - "**Statue de Lafcadio Hearn**" - "**Faveur des sèves**" - "**Pour un gréviste assassiné**".

Le 9 juillet, "Présence africaine" organisa un débat autour de la question des conditions d'une poésie nationale auquel participèrent Césaire et d'autres écrivains antillais et africains. Depestre écouta l'enregistrement du débat, et prépara une mise au point de ses idées. Dans le numéro d'octobre-novembre de "Présence africaine", Césaire revint sur la question avec un article intitulé '**Sur la**

poésie nationale". Il cita une phrase de Depestre afin de situer sa propre réponse, et statua : «*Si cette phrase a un sens, c'est que désormais, pour Depestre, l'essentiel c'est l'héritage français, c'est le fond français, l'héritage africain constituant un immense tas de débris, un tas confus de matériaux plus ou moins hétéroclites, où il importe de faire un tri. [...] Je dis que cela me paraît un étrange renversement des valeurs. Et il me semble que Depestre, sous prétexte de s'aligner sur les positions d'Aragon, tombe dans un assimilationnisme détestable.*» Ensuite, plutôt paradoxalement, il rejeta la notion de poésie nationale, évoquant à l'appui les origines internationales de diverses formes poétiques françaises, telle que le sonnet., déclarant : «*Que la poésie soit - et c'est tout. Elle sera nationale par surcroît. On a donné beaucoup de définitions de la poésie. Mais une chose est sûre : c'est que son domaine se circonscrit dans l'authentique.*» Il rejeta aussi l'idée d'une poésie «africaine» ou «antillaise», notant que l'engagement du poète et la qualité de son poème assureront qu'il portera la marque essentielle, c'est-à-dire la marque nationale. Il protesta contre le formalisme, n'acceptant pas qu'il y ait une forme préétablie, un moule tout fait dans lequel le poète n'aurait plus qu'à insérer son expérience. Revenant à la question du rôle de l'Afrique, il nota : «*Si l'a-priorisme d'une forme traditionnelle arbitrairement empruntée à l'Europe me semble grave, j'en dirai tout autant - et ici, ce n'est pas à Depestre que je m'adresse - de l'a-priori d'une forme traditionnelle empruntée à l'Afrique.*» Il conclut par un avertissement : «*Je pense que nous n'avons rien à gagner à nous enfermer, nous créateurs nègres, dans une esthétique dont on voit mal les attendus historiques ; que [...] nous sommes assez grands pour courir à nos risques et périls la grande aventure de la liberté ; que notre poésie existe à ce prix : notre droit à l'initiative y compris notre droit à l'erreur. Je dis la poésie. Et la Révolution aussi.*»

Dans le même numéro de "Présence africaine", Depestre produisit un article intitulé "Réponse à Aimé Césaire (*Introduction à un art poétique haïtien*)", où il reprit le débat en admettant qu'il avait eu tort d'isoler les deux traditions, africaine et française, ajoutant : «*Je tiens [...] comme un devoir, à me prononcer, avec loyauté, tant sur le fond que sur la forme de la vieille querelle qui enlaidit, aux yeux de tous, l'état de leurs relations [celles de Césaire et d'Aragon].*» Il dénonça le refus du Parti communiste de publier des textes ou comptes rendus de l'œuvre de Césaire dans "Les lettres françaises", y voyant une «*mise systématique à l'index*», demandant : «*Est-ce faire injure à Aragon que de le croire responsable du silence établi autour de Césaire?*» En fait, des textes de Césaire furent deux fois publiés dans "Les lettres françaises" ; mais on n'y trouve pas de comptes rendus de son œuvre. Depestre en vint au poème qui lui avait été adressé, rejetant les notions de «poésie noire» et de «négritude métaphysique» en faveur d'une perspective fondée sur des considérations de classe. La référence à Aragon que Césaire allait supprimer plus tard rappela à Depestre des racines communes aux deux écrivains, Césaire et Aragon. Enfin, en ce qui concerne la question du formalisme, Depestre proposa un système dialectique : la thèse serait la somme des expériences du langage poétique ; l'antithèse serait la recherche d'une technique originale ; et la synthèse serait l'assimilation critique, l'alliance de la tradition et de l'invention.

Dans des numéros ultérieurs, "Présence africaine" publia les avis d'autres intervenants. Le débat entre deux poètes communistes, dont l'un n'avait pas coupé ses liens avec le surréalisme et l'autre était un jeune à ses débuts, ne fut pas négligé par les surréalistes, qui ranimèrent le vieux différend qu'ils avaient avec les communistes, Jean Schuster publiant une "Lettre ouverte à Césaire", où il l'encourageait à suivre sa propre voie. René Depestre publia dans "Les lettres françaises" une correspondance où il se montrait favorable à la proposition d'Aragon.

Le 6 octobre, Césaire déposa à l'Assemblée nationale une proposition de résolution tendant à faire apporter une aide immédiate aux victimes du raz-de-marée qui venait de toucher la Martinique.

Lors des élections anticipées du 2 janvier 1956, il conduisit la liste du Parti communiste français en Martinique, et insista dans ses engagements électoraux, sur «*la situation [...] dramatique*» de l'île, qui était touchée par la réduction du contingent de rhum qu'il lui était permis de produire ; il déclara : «*Ce que nous proposons, c'est une politique, démocratique dans son inspiration, sociale dans ses buts, et martiniquaise dans ses moyens.*» Avec 46 915 voix sur 75 868 suffrages exprimés, la liste communiste conserva ses deux sièges.

Au moment où la situation en Algérie s'aggravait, se forma un "Comité d'action des intellectuels contre la poursuite de la guerre en Algérie du Nord", qui se réunit à la "Salle Wagram" le 27 janvier 1956. Césaire y prononça un discours où il établit un contraste entre le Congrès de Berlin en 1885, où l'Europe partagea l'Afrique, et la Conférence de Bandoeng en 1955 qui fut la première réunion mondiale des pays dits du Tiers Monde ; la seule question pour lui était la façon dont l'Europe allait démanteler le système colonial ; il proposa que, étant donné la situation en Algérie, la seule réponse réaliste était l'établissement d'un État algérien uni avec la France par des lois d'amitié et de solidarité et non plus par des liens de sujétion et de domination. Ce discours, avec celui de Sartre, fut publié dans le numéro des "Temps modernes" de mars-avril 1956, sous le titre '***La mort des colonies***'.

À l'Assemblée nationale, Césaire fut à nouveau nommé membre de la Commission des territoires d'outre-mer. Le 31 janvier, il vota la confiance à Guy Mollet.

Dans le numéro de "Présence africaine" de février-mars, il publia le poème '***Message sur l'état de l'Union***', un de ses rares poèmes consacrés à la situation des Afro-Américains ; c'était sa réaction à la nouvelle choquante du lynchage d'Emmett Till, jeune Afro-Américain de Chicago qui découvrit trop tard que les mœurs de Chicago (en l'occurrence, la tendance des jeunes hommes de toutes les races à siffler les filles, sans distinction de couleur) étaient interdites aux Noirs chez ses parents au Mississippi. Le poème allait être repris dans "*Ferments*".

Comme, le 24 février, Khrouchtchev avait, au "XXe Congrès du Parti communiste d'Union soviétique", déposé secrètement un rapport révélant les crimes de Staline, et condamnant le système qu'il avait mis en place, cela provoqua une grave crise du mouvement communiste. Césaire fut «*plongé dans un abîme de stupeur, de douleur et de honte*», reconnut qu'il encensé «*l'œuvre grandiose*» de Staline alors qu'il avait fait «*25 millions de morts*», dénonça la position ambiguë du Parti communiste français face à la déstalinisation.

Le 12 mars, il vota les pouvoirs spéciaux en Algérie.

Le lendemain, il intervint longuement à propos de la situation de l'agriculture dans les départements d'outre-mer, spécialement en Martinique.

À cette époque, les responsables du Parti communiste français essayèrent de persuader les membres noirs de ne pas participer au "Premier Congrès international des écrivains et artistes noirs" qui devait avoir lieu à la Sorbonne.

Le gouvernement de Guy Mollet conduisant une politique des plus répressives au Maghreb, Césaire regretta son vote des pleins pouvoirs. Il s'inscrivit alors au "Parti du regroupement africain et des fédéralistes".

Dans le numéro de "Présence africaine" d'avril-mars 1956, il publia un article intitulé '***Décolonisation pour les Antilles***' qui est un des écrits sur la question les plus importants des années cinquante, car Césaire y établit un lien dialectique entre la loi de la départementalisation et la naissance d'un sentiment national à la Martinique. Ce texte marqua le début d'une nouvelle orientation de sa pensée. Répondant à la question de son soutien à la loi de la départementalisation, il expliqua : «*Il est très vrai de dire que la loi n'avait pas que de côtés positifs. Elle comblait une contradiction. Elle en créait une autre. L'égalité était désormais totale dans le droit. L'inégalité s'aggravait chaque jour davantage dans les faits. Bref, à mesure que la France s'enfonçait chaque jour davantage dans les ornières de la réaction politique, une terrible contradiction s'agrandissait au sein de la départementalisation, contradiction qui ne pouvait se résoudre que par la négation de la départementalisation. Pour tout dire, je soutiens que si aujourd'hui nous assistons à l'éveil d'un sentiment national aux Antilles françaises, c'est à la loi du 19 mars 1946 que nous le devons et que c'est la dialectique elle-même qui donne aux problèmes posés par la départementalisation la seule issue qui leur puisse convenir : une issue nationale.*» Le texte allait, avec une modification, être repris dans "*Introduction aux Antilles décolonisées*" (1956) de Daniel Guérin.

En mai, il donna une interview à "Trait d'union", bulletin de l'"Association des étudiants de la Martinique", où il ne présenta qu'une partie de ses idées sur le rôle de la culture dans la libération car on se limita à des questions concernant la naissance d'une culture spécifiquement martiniquaise : «*Toute culture, à un moment de crise, et plus encore au moment de sa prise de conscience, éprouve le besoin d'un retour aux sources. [...] Réhabiliter la culture africaine, c'est en même temps chez nous réhabiliter la culture populaire et vice versa. J'ajoute que la réhabilitation de l'Afrique m'a toujours paru une chose essentielle dans la mesure où elle ne peut que combattre le complexe d'infériorité que la colonisation et l'esclavage devaient fatallement imprimer à la conscience martiniquaise. Complexe paralysateur et négateur de la culture. Quant au thème de la négritude qui a fait l'objet de tant de spéculations métaphysiques, dans mon esprit il est synonyme de prise de conscience de soi ; prise de conscience totale et, puisque nous vivons dans une société où la discrimination raciale s'impose comme une réalité, il était fatal qu'en cette prise de conscience affleurât ce qui à aucun moment ne peut être tenu pour subalterne, au moins dans la condition de colonisé, l'appartenance raciale.*»

Les 19-22 septembre, il participa au premier "Congrès international des intellectuels et artistes noirs" organisé par "Présence africaine", qui se déroula dans l'"Amphithéâtre Descartes" de la Sorbonne, réunissant 63 écrivains et artistes d'Afrique (dont Senghor), d'Amérique du Sud, d'Amérique du Nord et des Antilles. Il y donna une communication intitulée "**Culture et colonisation**", qui, selon James Baldwin qui participa à titre d'observateur, fut l'événement majeur de la journée du jeudi, 20 septembre. Le texte reste une des meilleures communications de Césaire, tant sur le plan de la documentation que sur le plan de l'organisation. Il mit en relief l'influence nocive de la colonisation sur les cultures du Tiers Monde ; il précisa le rôle des leaders intellectuels et du peuple dans le rétablissement de ces cultures ; distinguant d'abord entre la civilisation négro-africaine et les diverses cultures qui en sont la somme, niant toute unité raciale ou ethnique des Noirs, il fit cependant appel à leur solidarité dans leurs luttes, fondée sur leur commune condition sociopolitique actuelle de colonisés ou quasi-tels en lutte pour leur émancipation ; mais il distingua une solidarité horizontale à travers le monde noir colonisé et une solidarité verticale, dans le temps, qui relie tout homme noir à l'Afrique, déclarant : «*Pour ma part, je ne crois pas qu'il y ait antinomie entre les deux choses. Je crois au contraire que ces deux aspects se complètent et que notre démarche qui peut sembler hésitation et embarras entre le passé et l'avenir est au contraire des plus naturelles, inspirée qu'elle est de cette idée que la voie la plus courte vers l'avenir est toujours celle qui passe par l'approfondissement du passé.*» ; il rejeta l'idée de deux colonisations, une mauvaise et une bonne ; il considéra qu'il n'y a pas de substitution d'une civilisation par une autre sans destruction ; il observa : «*Le processus d'interaction n'existe pas en colonialisme. Les traits culturels sont juxtaposés et non harmonisés, ce qui produit une mosaïque culturelle. Le peuple ne peut pas rétablir une nouvelle harmonie culturelle fondée sur ses expériences sans une nouvelle initiative historique, autrement dit, la liberté.*» ; en conclusion, il insista sur le rôle du peuple dans le choix des valeurs africaines et non africaines qui servirait de base à la nouvelle culture : «*Pour notre part, et pour ce qui est de nos sociétés particulières, nous croyons qu'il y aura, dans la culture africaine à naître ou dans la culture para-africaine à naître, beaucoup d'éléments nouveaux, d'éléments modernes, d'éléments si l'on veut empruntés à l'Europe. Mais nous croyons aussi qu'il subsistera dans ces cultures beaucoup d'éléments traditionnels. [...] Nous sommes aujourd'hui dans le chaos culturel. Notre rôle est de dire : libérez le démiurge qui seul peut organiser ce chaos en une synthèse nouvelle, une synthèse qui méritera, elle, le nom de culture, une synthèse qui sera réconciliatrice et dépassement de l'ancien et du nouveau. Nous sommes là pour dire et pour réclamer : donnez la parole aux peuples. Laissez entrer les peuples noirs sur la grande scène de l'Histoire. Nous qui avons subi, il faut que nous fassions l'Histoire.*»

Ayant pris conscience du fait qu'aucun changement de la condition du colonisé n'était possible à l'intérieur d'un système, si généreux soit-il, qui refusait de mettre fondamentalement en question la colonisation, il décida de rompre avec le surréalisme et avec le communisme. Il signala : «*Les chaînes de l'homme noir ne sont pas des chaînes ordinaires, ce sont des chaînes intérieures, des chaînes psychologiques.*»

À cette époque, les répercussions du rapport Khrouchtchev furent très importantes en Europe de l'Est, avec en particulier la révolte hongroise d'octobre 1956 réprimée violemment par les Soviétiques. Césaire, comme plusieurs autres intellectuels français, tira les leçons de la crise. Le 23 octobre, il remit au président de l'Assemblée nationale sa démission du groupe parlementaire communiste. Le lendemain, il écrivit au secrétaire général du Parti communiste français :

24 octobre 1956
"Lettre à Maurice Thorez"

Se plaçant d'abord du point de vue de la politique nationale, Césaire stigmatisait l'immobilisme du Parti communiste français par rapport à la situation politique française et face au développement du débat idéologique, lui reprochant en particulier son soutien à la politique française en Algérie. En ce qui concernait les rapports entre les communistes et le Tiers Monde, il constatait qu'il existait toujours au sein du Parti une attitude colonialiste. Puis il en vint à la situation internationale, en relevant les problèmes soulevés par les conclusions du rapport Khrouchtchev. Il critiqua le refus du Parti communiste français de condamner les crimes de Staline à son XIV^e Congrès tenu au Havre en juin, en contraste avec les positions prises par les partis communistes russe, italien, polonais, hongrois et chinois. Enfin, évoquant la situation martiniquaise, il insista sur la nécessité d'établir un communisme adapté aux besoins de son peuple, déclarant : «Ce n'est ni le marxisme ni le communisme que je renie [...] c'est l'usage que certains ont fait du marxisme et du communisme. [...] Le communisme [...] a achevé de nous couper de l'Afrique noire dont l'évolution se dessine désormais à contresens de la nôtre. Et pourtant cette Afrique noire, la mère de notre culture et de notre civilisation antillaise, c'est d'elle que j'attends la régénération des Antilles ; pas de l'Europe qui ne peut que parfaire notre aliénation, mais de l'Afrique qui seule peut revitaliser, repersonnaliser les Antilles. [...] Je ne m'enterre pas dans un particularisme étroit. Mais je ne veux pas non plus me perdre dans un universalisme décharné. [...] Ma conception de l'universel est celle d'un universel riche de tout le particulier, riche de tous les particuliers, approfondissement et coexistence de tous les particuliers. [...] Il faut que le marxisme et le système soviétique servent le peuple noir et non l'inverse, il faut plus généralement que les doctrines et les mouvements politiques soient au service de l'homme et non le contraire. / Nous voulons que nos sociétés s'élèvent à un degré supérieur de développement, mais d'elles-mêmes, par croissance interne, par nécessité intérieure, par progrès organique, sans que rien d'extérieur vienne gauchir cette croissance, ou l'altérer ou la compromettre. / Dans ces conditions, on comprend que nous ne puissions donner à personne délégation pour penser pour nous ; délégation pour chercher pour nous ; que nous ne puissions désormais accepter que qui que ce soit, fût-il le meilleur de nos amis, se porte fort pour nous... / Ce que je veux, c'est que marxisme et communisme soient mis au service des peuples noirs et non les peuples noirs au service du marxisme et du communisme. Que la doctrine et le mouvement soient faits pour les hommes, non les hommes pour la doctrine ou pour le mouvement. Et, bien entendu, cela n'est pas valable pour les seuls communistes. Si j'étais chrétien ou musulman, je dirais la même chose. Qu'aucune doctrine ne vaut que repensée par nous, que repensée pour nous, que convertie à nous. Cela a l'air d'aller de soi. Et pourtant dans les faits cela ne va pas de soi. Et c'est ici une véritable révolution copernicienne qu'il faut imposer, tant est enracinée en Europe, et dans tous les partis, et dans tous les domaines, de l'extrême droite à l'extrême gauche, l'habitude de faire pour nous, l'habitude de disposer pour nous, l'habitude de penser pour nous, bref l'habitude de nous contester ce droit à l'initiative et qui est en définitive le droit à la personnalité.»

Commentaire

Césaire, qui reprochait aux communistes leur internationalisme réducteur, leur assimilationnisme, leur impérialisme, leur incompréhension des problèmes coloniaux, rompait non seulement avec le Parti communiste français où il avait milité pendant douze ans, mais aussi avec une Europe qui continuait à vouloir décider du sort des Noirs.

Le 25, l'hebdomadaire "France-Observateur" publia de larges extraits de la lettre, et le même jour la nouvelle fut annoncée à la radio à la Martinique, où le journal "Justice" publia une note de dernière heure l'annonçant aussi mais niant la possibilité que Césaire ait pu démissionner du Parti communiste français. La confirmation de la démission arriva plus tard dans la journée sous forme d'une lettre de Césaire au Secrétariat fédéral de la section martiniquaise du Parti communiste accompagnée d'une copie de la lettre à Thorez.

La rupture avec le Parti communiste français compte parmi les événements les plus traumatisques de la vie de Césaire qui exprima son bouleversement dans un poème intitulé "**Séisme**" (voir, dans le site, "Césaire, ses poèmes").

Le 6 juillet 1957, Césaire prit la parole dans le débat relatif à la "Communauté économique européenne" (CEE) et à l'"Euratom", déclarant : «*Je crois que l'avenir des Antilles est fonction d'une politique cohérente et résolue d'industrialisation [...]. Non seulement il est illusoire de croire que les produits de l'Union française conquerront une part du marché allemand, mais encore il [...] y a grand danger que, par le biais du Marché commun, nos produits [...] ne perdent une partie du marché national français...*»

Le 9 juillet, il vota contre la ratification des traités instituant la CEE et l'Euratom.

Cette année-là, il acquit une maison du quartier Redoute sur les hauteurs de Fort-de-France.

En 1958, il ne prit pas part au vote du 1^{er} juin sur l'investiture du général de Gaulle, ni à celui du 2 juin relatif à la révision constitutionnelle, et le même jour il refusa les pleins pouvoirs au gouvernement.

Il fonda le "Parti progressiste martiniquais" (PPM), au sein duquel il poursuivit son activité politique sous la Ve République, et auquel, ayant constaté que les promesses de la départementalisation n'avaient pas été tenues, il donna une ligne politique fondée sur un nationalisme martiniquais revendiquant l'autonomie.

En novembre, il fut réélu député à l'Assemblée nationale. Il allait y siéger comme non-inscrit jusqu'en 1978. De cette date à 1979, chaque année, il allait intervenir sur le budget des "DOM-TOM" (Départements d'outre-mer et territoires d'outre-mer) et, de manière ponctuelle, sur des textes intéressant l'outre-mer : loi programme, régime foncier, Ve Plan.

Cette année-là, aux "Éditions Présence africaine", parut la version théâtrale de "**Et les chiens se taisaient**". Sous le titre "*Und die Hunde Schwiegen*", elle fut traduite en allemand par Janheinz Jahn, avec une grande minutie, fruit d'une étroite collaboration et de nombreux entretiens, échanges et voyages, entre lui et Césaire qu'il persuada de remanier le texte en vue de préparer une mise en scène. Césaire divisa le texte en trois actes, ajouta le personnage du «*Grand Promoteur*», ainsi qu'un long discours du «*Rebelle*» à la fin. Jahn traduisit cette version du texte en allemand ; il la fit représenter le 16 septembre 1960 à Bâle puis à Hanovre, le 20 avril 1963 (si ces représentations n'ont pas eu de succès, l'œuvre se prête mieux à des lectures dramatiques comme celles qui ont été données au fil des années en Afrique, en Europe et à la Martinique) ; il fit paraître le texte aux éditions "Verlag Lechte".

En 1959, à Rome, Césaire et Senghor participèrent au "Congrès des écrivains et artistes noirs" organisé par "Présence africaine". Il y donna une communication intitulée "**L'homme de culture et ses responsabilités**" où on lit : «*Peuple d'abîmes remontés / Peuple de cauchemars domptés / Peuple nocturne amant des fureurs du tonnerre / Demain plus haut plus doux plus large...*»

Dans le numéro de juin-juillet de "Présence africaine", il fit paraître deux poèmes.

L'un était intitulé "**Salut à la Guinée**". Seul pays du continent africain à dire non au référendum de 1958, et à obtenir, par conséquent, l'indépendance immédiate et totale de la France, la Guinée de

Sekou Touré représentait pour Césaire l'avant-garde du sentiment national dans l'Union française. Dans le poème, Césaire évoqua à la fois des noms de villes et de lieux géographiques et aussi la puissance tellurique de l'Afrique afin de célébrer l'indépendance du pays.

L'autre était intitulé "**Pour saluer le Tiers Monde**" et fut dédié à Leopold Sédar Senghor. Ici aussi Césaire cita de nombreux noms et lieux géographiques (fleuves, lacs, pays, etc.), afin de concrétiser les images de l'Afrique. Mais il alla plus loin, insistant sur l'isolement de la Martinique, sur son désir de rétablir des liens avec l'Afrique mère, et sur le rôle de l'Afrique dans le monde moderne.

Les deux poèmes allaient figurer dans le recueil "*Ferments*".

En juin, il eut un entretien avec Lilyan Kesteloot, où il donna une des meilleures définitions de «la négritude» : «*Partant de la conscience d'être noir, ce qui implique la prise en charge de son destin, de son histoire et de sa culture, la négritude est la simple reconnaissance de ce fait et ne comporte ni racisme, ni reniement. La négritude est la simple reconnaissance du fait d'être noir, et l'acceptation de ce fait, de notre destin de noir, de notre histoire et de notre culture.*»

Du 20 au 22 décembre 1959, Fort-de-France fut embrasé par la guérilla urbaine. De violents affrontements opposèrent forces de l'ordre et manifestants venus des quartiers populaires.

Il publia :

1960
"**Ferments**"

Recueil de poèmes de 94 pages

Pour une présentation et des commentaires, voir, dans le site, "Césaire, ses poèmes"

1960
"**Toussaint Louverture. La Révolution française et le problème colonial**"

Essai de 293 pages

Césaire, qui séjourna en Haïti, pays qui l'a considérablement marqué ; qui avait déjà indiqué dans "*Cahier d'un retour au pays natal*" que ce fut le pays «où la négritude se mit debout pour la première fois et dit qu'elle croyait à son humanité» et obtint son indépendance («Ce fut leur conquête. Leur conquête était aussi pour nous tous. Si nous en étions dignes !»), se servant d'une documentation contemporaine extrêmement riche, se fit historien érudit.

Il expliqua comment les Blancs échouèrent dans leur tentative de se séparer de la France, pourquoi les mulâtres ne réussirent pas à obtenir plus de liberté au moment où ils devenaient de plus en plus indépendants sur le plan économique, et, enfin, comment le groupe social le plus dénué, le groupe nègre, le groupe du «grief généralisé», arriva à prendre le dessus et à obtenir l'indépendance du pays, grâce à l'action de Toussaint Louverture, un esclave noir affranchi qui, en 1794, après la première proclamation de l'abolition de l'esclavage, se rallia à la France, réussit à chasser les Britanniques de Saint-Domingue, proclama, en 1801, l'autonomie de l'île dans le cadre de la République française, premier pas vers l'indépendance de la colonie sous le nom d'Haïti en 1804 ; mais dut se soumettre devant le corps de 20 000 hommes envoyé par Bonaparte pour restaurer l'autorité de la France et rétablir l'esclavage, avant de mourir prisonnier au fort de Joux, dans le Jura, en 1803. Césaire l'avait déjà évoqué dans "*Cahier d'un retour au pays natal*".

Chemin faisant, il détruisit l'idée selon laquelle les Noirs n'ont pas de héros, de leaders qui savent diriger les populations, et, à maintes reprises, il présenta des cas d'héroïsme, de noblesse et de sagesse dans la très complexe Histoire de la révolution haïtienne.

Il essaya de détruire la thèse qui prétend que la France a perdu Haïti à cause de la Révolution française et de ses suites au début du XIXe siècle. Il montra que, si la révolution haïtienne avait été branchée en partie sur la Révolution française, elle avait néanmoins sa propre dynamique interne, et que ce fut grâce aux événements et aux conditions particulières à Haïti, et non pas à la France, que le pays obtint son indépendance.

Il analysa un premier exemple de décolonisation.

Dans la conclusion de son ouvrage, il fit cette synthèse : «Quand Toussaint Louverture vint, ce fut pour prendre à la lettre la déclaration des droits de l'Homme, ce fut pour montrer qu'il n'y a pas de race paria ; qu'il n'y a pas de pays marginal ; qu'il n'y a pas de peuple d'exception, ce fut pour incarner et particulariser un principe, autant dire pour le vivifier. Donc dans l'Histoire et dans le domaine des droits de l'Homme, il fut pour le compte des nègres l'opérateur et l'intercesseur. Le combat de Toussaint Louverture fut ce combat pour la transformation du droit formel en droit réel, le combat pour la reconnaissance de l'homme et c'est pourquoi il s'inscrit et inscrit la révolte des esclaves noirs de Saint-Domingue dans l'histoire de la civilisation universelle.»

Le texte, publié par le "Club français du livre", fut réédité par "Présence africaine" en 1962, avec une préface de Charles-André Julien. Césaire procéda alors à de nombreuses modifications.

En 1967 parut une traduction espagnole anonyme de la deuxième édition du texte, "Toussaint Louverture : la Revolución francesa y el problema colonial" ("Instituto del libro", La Havane).

En 1969, dans l'entretien qu'il donna au "Magazine littéraire", Césaire indiqua : «Ce qui m'a frappé avec Haïti, c'est qu'on est en présence d'un pays où, pour la première fois, la négritude s'est mise debout. On peut faire une comparaison avec Cuba : même désir de liberté et même volonté de se battre pour l'acquérir. Au XIXe siècle, ça a été le premier pays sous-développé à se révolter, à donner l'exemple. Une révolte achevée sur un succès : Haïti a arraché son indépendance. Certainement, ça s'est révélé comme un exemple pour les pays d'Amérique du Sud. Bolivar ne se comprend que par Haïti. [...] J'ai été très frappé par la stratégie de Toussaint. Par la suite, lisant des écrits de Mao Tsé Tound, je me suis aperçu que tout ça était absolument génial : Toussaint avait trouvé par intuition, et avant tout le monde, le principe même de la guerre de guérilla. Il avait refusé les batailles rangées et il avait gardé ses troupes camouflées. Il avait fait ce que font, en ce moment, les Vietnamiens, ce que font les pays sous-développés quand ils luttent contre une nation beaucoup plus puissante, beaucoup mieux armée... J'ai regardé un peu dans Clausewitz, et j'ai vu, effectivement, qu'il y avait un chapitre concernant la guerre populaire. Je ne sais pas si Clausewitz avait eu connaissance de la guerre menée par les Haïtiens ; du moins, il n'en parle pas : ce n'était peut-être pas assez noble pour lui... À parcourir les écrits du XIXe siècle, en particulier les mémoires des généraux de Napoléon durant la guerre de Saint-Domingue, on s'aperçoit que, pour eux, c'était vraiment la sale guerre. Une guerre infernale, qui renversait tous leurs principes. En tout cas, la manière dont Clausewitz décrit la guerre populaire évoque singulièrement le combat de libération mené par Toussaint.»

En 1960, Césaire intervint à plusieurs reprises dans les débats parlementaires afin d'insister pour que le gouvernement tienne les promesses qu'il avait faites après les émeutes à la Martinique en décembre 1959.

Il publia :

1961
"Cadastre"

Recueil de poèmes

Pour une présentation et des commentaires, voir, dans le site, "Césaire, ses poèmes"

En 1961, Césaire fit le point : «*Le temps de la décolonisation sera plus difficile pour le monde noir parce que nous n'avons plus à nous dresser contre un ennemi commun aisément discernable, mais à lutter en nous-mêmes, contre nous-mêmes.*» La pièce de théâtre qu'il écrivait, “*La tragédie du roi Christophe*”, devait, espérait-il, sensibiliser le public à la gravité de la situation.

Cette année-là, il donna une préface au roman de Bertène Juminer, “*Les bâtards*”, publié par “Présence africaine”. Il critiqua brièvement la littérature mystificatrice du temps de la colonisation. Tout en louant le talent de ce romancier guyanais dont le personnage principal parle de sa «négritude», il n'hésita pas à souligner les faiblesses de ce premier roman, chronique d'un retour au pays natal : «*Peut-être l'art de conter y est-il un peu trop biographique, je veux dire trop esclave de la chronique et sans défense contre l'anecdote [...] L'insuffisance du roman [...] est de manquer d'horizon [...] de ne pas tirer précisément la leçon de l'échec individuel pour nous préparer à nous déboucher dans un grand problème collectif, celui d'un peuple qui doit lutter pour la vraie liberté.*» Mais il ajouta : «*C'est un bon livre et doué d'une vertu, par ce temps, essentielle : une vertu de démystification et d'élucidation.*»

Il donna aussi une préface à la deuxième édition par “Présence africaine” de “*Lamba*” du poète et homme politique de Madagascar Jacques Rabemananjara. Il apprécia beaucoup ce long poème écrit en prison, le qualifiant ainsi : «*un Cantique des Cantiques, [...] un seul et même poème, un poème d'amour dont le thème est la terre-mère de l'île malgache.*» Mais il y vit «*le risque de trop d'exotisme [...] et l'abus d'un vocabulaire post-symboliste français. Enfin, l'essentiel, c'est la force lyrique qui sous-tend le poème et, en définitive, le soulève, puissant, incoercible, comme un trop plein de l'âme.*»

Le 29 mars, il publia, dans “*Le monde*”, un article intitulé “***Crise dans les départements d'outre-mer ou crise de la départementalisation?***” où, à la suite des émeutes à Fort-de-France en décembre 1959, d'une grève agricole à la Martinique au cours de laquelle trois ouvriers furent tués et vingt-cinq blessés, et de la montée de l'agitation en Guyane, il attaqua vivement le système de la départementalisation comme une continuation du système colonial, qui «*maintenait dans les dernières colonies françaises [...] en face de l'Afrique aujourd'hui indépendante [...] à côté des Antilles anglaises ou néerlandaises ou américaines largement autonomes [...] des peuples frustrés du droit de se gouverner eux-mêmes mais qui se réveillent à une revendication nouvelle : celle de leur personnalité et de l'autogestion. Il faut décoloniser pour jeter les bases d'une fédération de langue française Antilles-Guyane.*

Le 11 avril, à la mairie de Fort-de-France, il donna une conférence sur “***Le statut politique à la Martinique***”, discours important où il lança l'idée d'un statut politique nouveau fondé sur l'autogestion : «*Pendant quinze ans, nous avons réclamé l'assimilation. Pendant quinze ans, les gouvernements français successifs nous l'ont refusée. [...] On nous dit assimilation, mais on pense discrimination ; on nous dit intégration, mais on pense oppression. Bref, on nous dit départementalisation, mais on pense colonisation. [...] Je ne dis pas que la Martinique doit se séparer de la France. Je dis [...] que dans un ensemble français, en parfaite solidarité avec la France, les Martiniquais doivent gérer librement leurs propres affaires.*»

Cette année-là parut dans “*Afrique*” un “*Entretien avec Aimé Césaire*” par Jacqueline Sieger, qui fournit beaucoup de détails sur son arrivée à Paris, ses lectures (surtout les romantiques allemands, Rimbaud et Lautréamont), sa conception de la poésie : «*Je suis un poète africain ! Le déracinement de mon peuple, je le ressens profondément. On a remarqué dans mon œuvre la constante de certains thèmes, en particulier les symboles végétaux. Je suis effectivement obsédé par la végétation, par la fleur, par la racine. [...] Un arbre profondément enraciné dans le sol, c'est pour moi le symbole de l'homme lié à sa nature, la nostalgie d'un paradis perdu. [...] Oui, je sais qu'on me trouve souvent obscur, voire maniétré, soucieux d'exotisme. C'est absurde. Je suis Antillais. Je veux une poésie concrète, très antillaise, très martiniquaise. Je dois nommer les choses martiniquaises, les appeler par leur nom.*»

En novembre parurent dans "La vie africaine" (n° 19), sous le titre "Césaire et la négritude" des extraits d'une communication présentée aux "Mercredis du Club de Présence africaine". Césaire résuma brièvement l'histoire de «la négritude», et affirma le refus de toute assimilation qu'elle manifeste : «Nous protestions et je continue à protester contre toute littérature qui tend à dénegrifier le nègre ; car il y avait en nous un nègre fondamental qui refuse de mourir [...] Il y avait dans la négritude quelque chose d'à la fois racial et [...] narcissique, mais rien de raciste. [...] La négritude, pour nous, était la reconnaissance de la spécificité du Noir, mais aussi l'ouverture à toutes les influences extérieures. Son aspect politique était l'unité africaine.»

En 1962, dans ses engagements électoraux, il plaida pour l'autonomie de la Martinique en précisant bien qu'il ne s'agit pas d'indépendance.

Cette année-là, il participa, dans "Présence africaine", aux "Hommages à Frantz Fanon", Martiniquais fortement impliqué dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie et dans un combat international dressant une solidarité entre «frères» opprimés, un des fondateurs du courant de pensée tiers-mondiste, une figure majeure de l'anticolonialisme, qui, en particulier dans son livre, "Les damnés de la Terre", avait analysé le processus de décolonisation sous les angles sociologique, philosophique et psychiatrique. Césaire n'évoqua pas ses rapports personnels avec celui qui avait été élève au "Lycée Schoelcher" mais plutôt le côté non violent de sa philosophie : «Sa violence était, sans paradoxe, celle du non-violent, je veux dire la violence de la justice, de la pureté, de l'intransigeance [...]. Comme ce violent était amour, ce révolutionnaire était humanisme !» Il le définit avec des mots qu'on pourrait lui appliquer : «Peut-être fallait-il être Antillais, c'est-à-dire si dénué, si dépersonnalisé, pour partir avec une telle fougue à la conquête de soi et de la plénitude.» Enfin, il insista sur son côté épique (il était «mort en soldat de l'Universel») et, surtout, sur son côté tragique («il n'a pas trouvé des Antilles à sa taille. C'est en fin de compte son origine antillaise qui lui a permis de réussir à démonter avec une telle maîtrise les ressorts les plus secrets de la mystification.»)

Cette année-là encore, à une traduction en italien de 24 des 28 poèmes du recueil "Les armes miraculeuses", Césaire donna une préface intitulée "**Al lettore italiano**" où il jeta un regard sur le passé et sur son rapport avec sa poésie ; amené à se relire, il constata le côté biographique de sa poésie et sa signification profonde : «Dans ma vie il y a eu des effondrements, des bouleversements, qui m'ont pris au dépourvu, cela est arrivé - ce n'est que maintenant que je m'en rends compte - parce que je n'ai pas su évaluer de façon assez humble et honnête tous les signes qui fulguraient obscurément dans ces poèmes. [...] j'ai péché de n'avoir pas eu assez de foi dans la poésie, ma poésie !»

Cette année-là enfin, Lilyan Kesteloot publia un "Aimé Césaire" dans la collection "Poètes d'aujourd'hui" des "Éditions Seghers". Elle y écrivit en particulier : «Impossible [...] d'aborder cette œuvre en feignant d'ignorer que toutes ses clefs se trouvent dans la vie de son auteur. Impossible de parler du poète en se taisant sur l'homme de couleur et le militant. Je ne vois pas dans l'histoire de la littérature française une personnalité qui ait à ce point intégré des éléments aussi divers que la conscience raciale, la création artistique et l'action politique. Je ne vois pas de personnalité aussi puissamment unifiée et à la fois aussi complexe que celle de Césaire. Et c'est là, sans doute, que réside le secret de l'exceptionnelle densité d'une poésie qui s'est, à un degré extrême, chargée de toute la cohérence d'une vie d'homme.»

Césaire lui répondit dans "**Réflexions sur la poésie. Lettre à Lilyan Kesteloot**", offrant des précisions sur plusieurs aspects de sa poésie :

- 1) Son emploi de mots désignant la flore et la faune ne répond pas à un désir d'exotisme mais à une volonté de se fondre dans le monde.
- 2) L'image a pour rôle de relier l'objet nommé à sa singularité et à ses potentialités.
- 3) Le rythme, remontant à une vibration intérieure, appelle et apprivoise, séduit et nécessite le mot et la structure du poème.

Il déclara encore : «La connaissance poétique est celle où l'homme éclabousse l'objet de toutes ses richesses mobilisées.» - «La démarche poétique est une démarche de naturation qui s'opère sous

l'impulsion démentielle de l'imagination.» - «La vérité scientifique a pour signe la cohérence et l'efficacité. La vérité poétique a pour signe la beauté.» - «Le beau poétique n'est pas seulement beauté d'expression ou euphonie musculaire. Une conception trop apollinienne, ou trop gymnastique, de la beauté risque paradoxalement d'empailler ou de durcir le beau.» - «La musique de la poésie ne saurait être extérieure. La seule acceptable vient de plus loin que le son. La recherche de la musique est le crime contre la musique poétique qui ne peut être que le battement de la vague mentale contre le rocher du monde.»

Il évoqua l'image du volcan qu'il utilisa plus tard pour caractériser sa poésie comme «péléenne», surgie du vide intérieur, comme le volcan de la Montagne Pelée avait émergé du chaos primitif.

Vers 1959, Césaire se rendit compte que, pour remplir sa mission d'*«éveilleur extraordinaire»* des «peuples où l'on ne lit pas», le théâtre offre un meilleur moyen que la poésie de communiquer, de toucher directement le public non lettré, et de l'aider à se forger une conviction culturelle et politique. Jusqu'à cette époque, son théâtre s'était limité à une version théâtrale de son oratorio lyrique, *“Et les chiens se taisaient”*. Dans un entretien inédit à Radio Canada en 1970, il indiqua qu'il s'était décidé à passer du «je» poétique à «l'histoire» théâtrale «parce que le théâtre est un moyen de mettre au clair, si vous voulez, tout ce qui est dit de manière obscure, obscure pour les autres en tout cas, pas pour moi, obscure dans mes poèmes. Par conséquent voici la raison pour laquelle depuis quelque temps je me suis livré à l'activité théâtrale. Il me semble que c'est le meilleur moyen de faire prendre conscience aux gens, surtout à des peuples où on ne lit pas. Il y a un choc donné par le théâtre et c'est un éveilleur extraordinaire. Enfin, il y a une sorte de multiplication de la force poétique grâce au théâtre, et pour moi c'est l'essentiel.» Il se tourna vers le théâtre pour, conservant intacte la vigueur de sa poésie, «parler clair et net, faire passer le message», répondant ainsi aux accusations d'hermétisme formulées contre sa poésie. Surtout, la naissance d'un peuple lui paraissait indissociable de la naissance d'un véritable théâtre national.

Ce théâtre, qui dressa la figure emblématique du rebelle, était militant, résolument politique, exprimant d'une manière de plus en plus nette la rupture avec une Europe qui continuait à vouloir décider du sort des Noirs, ne présentant pas seulement une épopee de la révolte noire, mais exposant les dilemmes dramatiques que rencontraient les pays précédemment colonisés et désormais libres, nantis d'un pouvoir noir isolé et contesté, aux prises avec des problèmes insurmontables.

Il présenta d'abord, dans *“Présence africaine”*, successivement les trois actes puis, enfin, le texte complet de :

1963
“La tragédie du roi Christophe”

Pièce de théâtre en trois actes

C'est l'histoire d'Henri Christophe qui, en Haïti, après l'indépendance gagnée en 1804, prit, en 1811, le pouvoir, se déclara roi, et, très autoritaire, obnubilé par un rêve d'énergie et d'orgueil, voulut remodeler ses sujets en faisant fi des usages, institua une tyrannie avant d'être frappé d'apoplexie et, après neuf ans sur le trône, de mettre fin à ses jours sans avoir pu réaliser l'idéal dont il était prisonnier.

Pour un résumé précis et un commentaire, voir, dans le site, “Césaire, ses pièces de théâtre”.

En avril 1963, Suzanne Roussi se sépara d'Aimé Césaire.

Cette année-là, il participa, au Brésil, au *“Coloquio Afro-Latino-America”*, un congrès sur les cultures du monde noir. Les impressions de ce voyage lui inspirèrent ***“Prose pour Bahia-de-tous-les-saints”***, poème qui est une célébration joyeuse et rythmée de la richesse culturelle de cette ville. (pour plus de précision, voir, dans le site, *“Césaire, ses poèmes”*)

Cette année encore, il participa aux "Hommages à Jean Amrouche" qui furent présentés dans "Présence africaine" à l'occasion du premier anniversaire de la mort de l'écrivain algérien. Il souligna les qualités d'Amrouche le poète : «*Il y a chez Amrouche le couple dialectiquement uni de l'amont et de l'aval [...]. L'amont c'est le passé [...] L'aval c'est le présent, c'est l'action, la novation, la métamorphose ; à la limite, c'est la révolution. [...] Grandeur pathétique d'Amrouche : d'avoir maintenu [...] la double tension ; de n'avoir sacrifié ni l'amont ni l'aval ; ni son pays, ni l'homme universel ; ni les Mânes, ni Prométhée.*»

En mai, il participa à la "Conférence au sommet des pays indépendants africains", à Addis-Abeba, qui conduisit à la création de l'"Organisation de l'unité africaine". Il publia dans "Présence africaine" un de ses rares poèmes des années soixante, "**Addis-Abeba 1963**" qui, dédié à Alioune Diop, évoque «*la géographie du continent de mon cœur, du Sénégal au Nil bleu ; l'Éthiopie, belle comme ton écriture étrange et les parties du monde noir où on attend toujours la liberté, les pays des nègres inconsolés.*» Le poème allait être repris, sous le titre "**Éthiopie...**" dans le recueil "Noria".

Le 18 juillet, il publia, dans "Le progressiste", "**Le temps des tueurs**", un article où il exposa les menaces les plus récentes qui lui avaient été adressées, dont celle de «liquidation physique» pour crime de trahison envers la nation martiniquaise, pour son opposition à la guerre en Algérie. Après avoir précisé les buts de son parti qu'il considérait composé de membres ni immobilistes ni aventuristes, il déclarait au tueur de droite comme au tueur de gauche qu'il est facile de supprimer un homme ; mais il disait du premier : «*Assurons qu'il ne supprimera pas le problème et qu'il ne coupera pas du même coup le jarret de l'Histoire*» ; et du second : «*Il ne suffit pas de tirer le poignard de sa gaine pour que l'Histoire têtue et rétive, lente et patiente, prenne son temps de galop et brûle les étapes.*»

À la suite du passage à la Martinique du cyclone Edith le 24-25 septembre, il publia, le 8 novembre, dans "Le progressiste", un article intitulé "**Cyclone et cyclone**" où il se demanda : «*Qu'est-ce qu'une économie qui est à la merci d'un coup de vent?*» ; et où, devant le refus du gouvernement de promouvoir la diversification des cultures et l'industrialisation, il fit appel métaphoriquement à un autre cyclone : «*Puisqu'il s'agit de cyclone, il y en a un que je souhaite de tout cœur aux Antilles : celui qui nous débarrasserait à la fois de la bureaucratie paralysante ; de la centralisation aberrante et du paternalisme humiliant. Ah oui ! alors et alors seulement le peuple martiniquais reprendrait confiance dans les destinées du pays.*»

En novembre, à l'occasion d'un procès intenté à dix-huit jeunes Martiniquais qui avaient protesté contre la situation coloniale imposée à l'île, il protesta contre la suppression de la personnalité martiniquaise par le régime actuel : «*Nous tenons certes de la France, nous tenons aussi de l'Afrique. Dans ces conditions on peut dire qu'a été créée une sorte de tierce personne qui n'est ni absolument française, ni absolument africaine, mais qui est tout simplement antillaise, martiniquaise. La culture, en effet, c'est la manière d'être, c'est la manière de marcher, de rire, de chanter. Je crois donc qu'il y a bien une culture proprement martiniquaise, et il est clair que le système départemental actuel n'en permet pas le développement, pas plus qu'il ne permet celui de la personnalité martiniquaise.*»

Le 22 mars 1964, à l'occasion de la visite du général de Gaulle à la Martinique, il prononça un discours où il évoqua la grandeur du mainteneur de la France et du décolonisateur, avant de passer en revue les problèmes de la Martinique et de demander des solutions fondées sur la nécessaire refonte des institutions, de sorte que l'île «*n'ait plus le sentiment qu'elle assiste, impuissante, au déroulement de sa propre histoire [...] le sentiment d'être frustrée de son avenir.*» Il sembla contredire trente ans de ses critiques de la politique française lorsqu'il célébra l'œuvre admirable de la France en Martinique (hôpitaux, routes, écoles, etc.) et qu'il ajouta que «*la France a forgé l'homme*». Ce n'était toutefois que pour insister davantage sur l'acculturation : «*Mais que serait cet homme si pour prix d'avantages matériels évidents, il était amené à renoncer à lui-même et à abdiquer son âme?*»

Le 4 octobre, lors de la représentation de "La tragédie du roi Christophe" à Venise, il donna une interview à Paolo Caruso qui la publia sous le titre "Aimé Césaire e il movimento negro". Il parla brièvement de l'œuvre qu'il allait bientôt commencer («une œuvre qui échappe à toute tentative de classification [...] moitié reportage et moitié autobiographie») ; de Jahn, qu'il compara à Frobenius ; de sa visite à Fanon un mois avant sa mort. Mais la plus grande part de l'interview fut consacrée à une discussion et explication de «la négritude» qu'il proposa comme une sorte d'équivalent, en tant que ressource culturelle, des grands mouvements idéologiques ou religieux qu'on trouve chez d'autres peuples, par exemple chez les Arabes, les Chinois ou les Indochinois, ne trouvant pas de différence, au fond, entre «la négritude» et l'«African personality» des Africains anglophones ou les mouvements culturels des Afro-Américains dans les années vingt.

En janvier 1965, il eut un entretien avec Ahmed Diop, qui donna lieu à un article de la revue "Bingo" intitulé : "Nègre, Africain ou Noir? Que pense d'abord l'inventeur du mot négritude?". Il était dû au fait que le président du Ghana, Kwame Nkrumah, dont le pays finançait l'"Encyclopédie africaine", avait déclaré, au directeur de l'équipe chargée de réaliser le projet, qu'il ne voulait pas y voir le mot «nègre» ; que Paulin Joachim, rédacteur en chef de la revue "Bingo", avait envoyé ses reporters pour sonder le milieu noir francophone à Paris sur la question du terme, et qu'on avait commencé avec Césaire qui expliqua que le mot «négritude» était mal accepté en Afrique anglophone : «Le mot "Africain" établit certes une solidarité à l'échelle du continent africain. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a des Nègres aux États-Unis, aux Antilles, au Brésil, etc. [...] qui constituent ce que j'appelle les Nègres de la diaspora. Il se trouve que ces Nègres affirment, de plus en plus, leur solidarité à l'égard des Noirs africains. Ils leur ont beaucoup apporté ; ils les ont aidés à prendre conscience de leur personnalité. En refusant le mot «Nègre», on renonce un peu gratuitement à une solidarité et on tend à limiter l'héritage nègre.»

Cette année-là, il publia en Allemagne le poème "Prose pour Bahia-de-tous-les-saints" qui allait être repris sous le titre de "**Lettre de Bahia-de-tous-les-saints**" dans le recueil "Noria".

En décembre, dans "Croissance des jeunes nations", parut un article de François Biro intitulé "Présence africaine et la négritude", qui contenait un court entretien avec Césaire où il résuma brièvement l'atmosphère des années trente, et où il réitéra la définition de la «négritude», mais de façon plus précise :

-«Article premier : je suis Nègre [...] Ce n'est pas encore le retour aux sources, démarche intellectuelle, mais un retour sur soi-même pour s'analyser.

-«Article II : il fallait chercher à sortir l'Afrique de son exotisme, la réhabiliter dans l'Histoire.»

-«Article III : aller plus loin. Alimenter le génie noir avec tous les apports de ce monde moderne que l'on nous reprochait à tort de refuser.»

Poursuivant au théâtre sa description de la situation des Noirs dans le monde de son temps, Césaire en arriva tout naturellement à l'Afrique. Mais il se lança dans la création de sa deuxième pièce, qu'il écrivit rapidement, en quelques mois, pour plusieurs raisons :

-d'une part, assurer l'avenir de la "Compagnie du toucan" (elle avait pris le nom de cet oiseau parce que, de son bec puissant, il brise le fruit du palmier-raphia, pour marquer sa volonté de vaincre le racisme), l'aider à survivre ;

-d'autre part, démythifier l'Histoire récente du Congo, pays qu'il n'avait jamais visité, mais qu'il comptait toutefois pouvoir faire vivre sur scène en s'appuyant sur ses recherches et ses contacts avec ceux qui avaient vécu son indépendance.

Ce fut :

1965
"Une saison au Congo"

Drame en trois actes

C'est l'histoire de Patrice Lumumba qui, au moment de l'indépendance du Congo en 1960, devint chef du gouvernement, fut en butte aux manœuvres des anciens colonisateurs et des néo-colonialistes comme de celles du président, des sécessionnistes du Katanga et, surtout, du général «Mokutu» qui finit par le faire assassiner.

Pour un résumé précis et une analyse, voir, dans le site, "Césaire, ses pièces de théâtre".

En 1966, pour un numéro spécial de "Présence africaine" intitulé "*Nouvelle somme de poésie du monde noir*", un recueil de près de 400 poèmes par 144 poètes noirs publié à l'occasion du "Festival des arts nègres" à Dakar, Césaire donna une note préfatoire intitulée "***Limininaire***", où il indiqua qu'il voyait dans la poésie une forme de libération après des siècles de domination : «*Tout cela avait besoin de sortir, et quand cela sort et que cela s'exprime et que cela gicle, charriant indistinctement l'individu et le collectif, le conscient et l'inconscient, le vécu et le prophétique, cela s'appelle la poésie.*» La variété de thèmes, de formes et de langues du recueil était pour lui la confirmation que «la négritude» s'étendait et se renouvelait.

Dans "Le progressiste" du 17 mars, il fit paraître un article intitulé "***Le Festival des arts nègres***" où il expliqua le paradoxe apparent entre sa politique d'autonomie et la participation d'artistes martiniquais comme représentants de la France au "Festival mondial des arts nègres" à Dakar (notamment les comédiens qui allaient y présenter "*La Tragédie du roi Christophe*"). D'abord, il précisa que sa participation au comité du Festival était offerte à titre personnel et que le comité ne choisissait pas les artistes qui allaient y participer. S'il était impossible pour les artistes martiniquais d'être présents à Dakar sauf dans le cadre de la participation française au "Festival", c'était à cause du statut départemental. Une fois de plus, et sur la base de leur propre expérience, les Martiniquais devaient se rendre compte de l'absurdité et de la nocivité de ce statut : «*Nous n'avons ni nom, ni personnalité juridique. C'est précisément à conquérir tout cela que je convie mes compatriotes, y compris les artistes, depuis une décennie !] déjà.*»

En avril, il se rendit au premier "Festival mondial des arts nègres" à Dakar, à l'invitation de Senghor qui était président du Sénégal indépendant. Il y participa activement, étant vice-président du comité d'honneur.

-Au colloque d'ouverture, «*face à un parterre de dignitaires africains tout neufs, et il faut l'avouer, peu lucides sur le monde, ses rapports de force, sur eux-mêmes et leur irréversible responsabilité*», il déclara : «*L'Afrique est menacée. Menacée à cause de l'impact de la civilisation industrielle. Menacée par le dynamisme interne de l'Europe et de l'Amérique. On me dira : pourquoi parler de menace, puisqu'il n'y a pas de présence européenne en Afrique, puisque le colonialisme a disparu et que l'Afrique est indépendante? Malheureusement, l'Afrique ne s'en tirera pas à si bon compte. Ce n'est pas parce que le colonialisme a disparu que le danger de désintégration de la culture africaine a disparu. Le danger est là et tout y concourt, avec ou sans les Européens: le développement économique, la modernisation, le développement politique, la scolarisation plus poussée, l'enseignement, l'urbanisation, l'insertion du monde africain dans le réseau des relations mondiales, et j'en passe. Bref, au moment où l'Afrique naît véritablement au monde, elle risque comme jamais de mourir à elle-même. Cela ne signifie pas qu'il ne faut pas naître au monde. Cela signifie qu'il faut s'ouvrir au monde, avec les yeux grands ouverts sur le péril et qu'en tout cas, le bouclier d'une indépendance qui ne serait que politique, d'une indépendance politique qui ne serait pas assortie et complétée par une indépendance culturelle, serait en définitive le plus illusoire des boucliers et la plus*

fallacieuse des garanties.» De plus, il estima que la «*négritude*» risquait de devenir une «*notion de divisions*» lorsque le mot n'est pas remis dans son contexte historique des années 1930 et 1940.

-Il fit représenter *“La tragédie du roi Christophe”*.

-Il discuta à une table ronde radiotélévisée sur le théâtre africain, événement organisé à la suite des représentations de sa pièce et de celles des *“Derniers jours de Lat Dior”* de Amadou Cissé Dia et de *“Chaka”* de Senghor.

-Au “Colloque sur l'art dans la vie du peuple”, il donna une communication retentissante intitulée ***“Discours sur l'art africain”***. André Malraux avait inauguré le colloque avec un discours sur l'art africain, déclarant que «ce qui a fait jadis les masques, comme ce qui a fait jadis les cathédrales, est à jamais perdu» ; selon lui, il faudrait que les Africains tiennent compte des métamorphoses dans la vie et dans l'art africain, et qu'ils bâtissent l'avenir à partir d'un présent qui n'a plus avec le passé le même rapport qu'il avait autrefois ; on ne pouvait plus retrouver le monde magique qui avait créé les masques. Césaire décida de lui répondre, et rapidement, en une nuit, rassembla ses idées sur le sujet : pour lui, l'art africain dépend de l'homme africain, qui dépend de l'avenir d'une Afrique qui n'est pas encore coupée de ses traditions. À plusieurs reprises, il fut interrompu par des applaudissements qui continuèrent pendant quinze minutes après la fin du discours. Il déclara : *«Aux hommes d'État africain qui nous disent : messieurs les artistes africains, travaillez à sauver l'art africain, nous répondons : hommes d'Afrique et vous d'abord, politiques africains, parce que c'est vous qui êtes les plus responsables, faites-nous de la bonne politique africaine, faites-nous une bonne Afrique, faites-nous une Afrique où il y a encore des raisons d'espérer, des moyens de s'accomplir, des raisons d'être fiers, refaites à l'Afrique une dignité et une santé, et l'art africain sera sauvé.»* - *«L'homme de culture doit être un inventeur d'âmes.»*

-Il écrivit un article pour le quotidien du Sénégal, *“Dakar-Matin”*.

-Il donna plusieurs interviews, indiquant dans l'une que le mot «*négritude*» risque de devenir une «*notion de divisions*» lorsqu'il n'est pas remis dans son contexte historique des années 1930 et 1940. Le 23 avril, *“Dakar-Matin”* publia un article intitulé *“Le théâtre africain est né”*, rendant compte d'un très court extrait de l'intervention de Césaire à la table ronde radiotélévisée sur le théâtre africain, où il déclara que l'Afrique avait besoin de se comprendre, de prendre conscience d'elle-même ; que ce théâtre partait toujours de l'Histoire *«parce que, par-delà le destin individuel, il implique le destin du peuple entier.»*

Le 26 avril, *“Dakar-Matin”* publia un article intitulé *“La Tragédie du roi Christophe mercredi et jeudi au théâtre Daniel Sorano”* où Césaire indiqua que, si la troupe avait pris le nom de *“Compagnie du toucan”*, c'est que cet oiseau, de son bec puissant, brise le fruit du palmier-raphia, marquant ainsi sa volonté de vaincre le racisme.

Après le “Festival mondial des arts nègres à Dakar”, Césaire et Alioune Diop furent invités à passer quelques jours en Côte-d'Ivoire, où ils furent accueillis presque comme des chefs d'État et furent interviewés par Laurent Dona-Fologo, le rédacteur en chef du journal semi-officiel, *“Fraternité-Matin”*, où, le 29 avril, fut publié un article intitulé *“La négritude n'est pas un racisme”*, où Césaire fit le point sur le Festival, sur son rapport avec *«la négritude»* et sur les liens avec les différentes communautés du monde noir. Notant qu'il y a toujours eu des malentendus en ce qui concerne *«la négritude»*, il déclara que, après ce Festival où toutes les explications avaient été fournies, et très clairement, personne ne pouvait plus soutenir la thèse erronée que *«la négritude»* est un racisme : *«Bien au contraire, la négritude a fait la preuve qu'elle est un humanisme.»* Il souligna les ressemblances entre les cultures noires représentées à Dakar qui se manifestaient dans les danses, les tam-tams, etc.. Il ajouta que le théâtre qui se développait en Afrique devait être un théâtre total, réunissant tous les arts, différent de la forme de théâtre que l'Europe connaissait alors.

Le 16 mai, dans les Yvelines, Suzanne Roussi mourut d'un cancer du cerveau.

André Breton étant décédé, Césaire et de nombreux autres écrivains, artistes et philosophes offrirent des hommages. Dans le numéro du 5-11 octobre 1966 du *“Nouvel Observateur”*, dans un article intitulé *“Le recours”*, Césaire insista, en quelques paragraphes, sur l'importance de Breton dans sa

vie depuis leur rencontre en 1941 à Fort-de-France : «*Cette rencontre a été celle qui a orienté ma vie de manière décisive et je dois dire que son image, depuis, n'a cessé de m'accompagner. [...] Absente, mais familière et quotidienne, telle était pour moi, telle est toujours pour moi, la présence d'André Breton, l'incarnation de la pureté, du courage et des plus nobles vertus de l'esprit, un de mes "recours" dans le petit panthéon que chacun de nous se constitue pour affronter la vie.*»

En 1967, la pièce “*Une saison au Congo*” fut créée par Jean-Marie Serreau au “Théâtre de l'Est parisien” (TEP) puis à “La Fenice” à Venise.

Dans un entretien avec Nicole Zand paru dans “Le Monde” le 7 octobre, à une question sur sa prochaine pièce, il déclara : «*Maintenant, ma raison me commanderait d'écrire quelque chose sur les Nègres américains. Je conçois cette œuvre que je fais actuellement comme un triptyque. C'est un peu le drame des Nègres dans le monde moderne. Il y a déjà deux volets du triptyque : "le Roi Christophe" est le volet antillais, "Une saison au Congo", le volet africain, et le troisième devrait être, normalement, celui des Nègres américains dont l'éveil est l'événement de ce demi-siècle.*»

Dans le numéro de janvier 1968 du “Point” de Bruxelles parut un entretien avec Jean-Jacques Hocquard intitulé “*Le temps du sang rouge*”, où Césaire revint au sujet de sa future pièce qui devait être consacrée aux Afro-Américains et, pour la première fois, en précisa le titre : «*Je suis très intéressé par le "pouvoir noir". Comme je veux faire du théâtre vivant, prendre à bras-le-corps la réalité historique, il me semble que ce qui se passe à l'heure actuelle aux États-Unis, le réveil des Noirs américains, le "Black Power", ce mouvement extraordinaire qui fait des étés chauds, ça mérite d'être traité théâtralement [...] J'envisage de faire une pièce s'appelant "Un été chaud".*»

Du 4 au 11 janvier 1968, il participa, à La Havane, avec 437 intellectuels de tous pays, à un congrès culturel sur le thème “Colonialisme et néo-colonialisme : le développement culturel des peuples”. Il en rendit compte dans une interview donnée au “Progressiste”, le 15 février. Arrivé à La Havane le 26 décembre 1967, il visita des usines et des fermes, rencontra Fidel Castro, accorda des interviews, participa aux travaux de la commission chargée d'étudier le thème “Culture et indépendance nationale”, et prit la parole le 4 janvier pour parler de “**Culture nationale : colonialisme, néo-colonialisme**”. Il reprit les thèmes du lien entre la culture et la civilisation, et de la nécessité d'une libération nationale comme point de départ d'un renouvellement culturel, thèmes qu'il avait traités à Paris en 1956 et à Rome en 1959. De Castro il traça le portrait suivant : «*Je regardais l'homme vivre littéralement son discours... La franchise, la lucidité de cet homme en font vraiment une incarnation magnifique de la révolution. Et, bien entendu, j'ai salué avec joie sa condamnation des Églises, du sectarisme, du dogmatisme. J'ai vraiment eu l'impression d'avoir vu, peut-être pour la première fois de ma vie, un révolutionnaire.*» Cette interview fut présentée par Radio-Havane le 4 février.

Du 19 février au 1er mars, se déroula, devant la Cour de sûreté de l'État français, le procès de 18 Guadeloupéens accusés d'avoir porté atteinte à l'intégrité du territoire français par leurs activités nationalistes. Césaire témoigna le 26 février ; il insista d'abord sur l'application du mot «nation» aux départements et territoires d'outre-mer ; ensuite, il cita plusieurs membres du gouvernement pour étayer sa thèse que l'évolution du statut dans les départements et territoires d'outre-mer est chose normale, prévue par la Constitution ; finalement, il estima qu'il n'y avait aucune raison pour poursuivre les Guadeloupéens, même s'ils avaient demandé l'indépendance de leur île.

Cette année-là, Césaire reçut le prix littéraire international “Viareggio Versilia” pour l'ensemble de son œuvre.

Cette année-là encore, dans ses engagements électoraux, il condamna “*le colonialisme et le racisme impénitents*”.

Il eut un entretien avec Ellen Conroy Kennedy qui donna lieu, en mai, à un article dans “Negro Digest”, intitulé “*Aimé Césaire. An Interview with an architect of négritude*”. Il expliqua sa vision de

l'unité des cultures africaines (sur ce sujet, il n'était pas d'accord avec l'anthropologue états-unien Herskovits qui pensait qu'il n'existant pas de liens entre beaucoup de cultures africaines). Il résuma son différend avec Malraux. Il insista sur l'importance croissante de «*la négritude*» sur le plan international, faisant une distinction entre la bourgeoisie, qui l'avait rejetée, et le peuple, qui en gardait toujours des traces dans sa musique, ses danses, etc. Il cita l'exemple d'une vieille Casamançaise dont le visage, les expressions et les mouvements lui firent penser à sa propre grand-mère à la Martinique.

Le 23 mai, il prononça un discours pour marquer les dix ans du "Parti progressiste martiniquais". Ce fut dans ce bilan qu'il lança la notion d'une nation martiniquaise, déclarant : «*Nous venons de franchir une étape nouvelle. La première étape nous avait amenés de l'idée d'une personnalité antillaise à l'idée d'une Martinique, groupe naturel relevant de l'autogestion. [...] Il nous fallait donc aller plus loin et, pour être clair, préciser la nature du groupe naturel qui constitue la Martinique. [...] Il faut, sans ambages, appeler nations les groupes humains que constituent, chacun pour sa part, la Martinique et la Guadeloupe.*» Selon lui, cette évolution était le résultat d'une conscience nouvelle qu'il fallait bien appeler la conscience nationale. «*De là découle une série de possibilités de statut, dans laquelle le P. P. M. a choisi l'autonomie.*»

Dans le numéro de juillet-août de la revue cubaine "Casa de las Americas", fut publié "*Entravistas con Aimé Césaire*", entretiens qu'il avait eus avec Sonia Aratân et René Depestre lors du "Congrès culturel de La Havane". Il avait répondu à de nombreuses questions de Sonia Aratân sur le théâtre, la poésie et «*la négritude*». Il souligna l'importance du surréalisme dans sa propre libération, et vit une analogie entre ce mouvement et la révolution cubaine où les leaders essayaient de concilier de nombreuses antinomies : raison et fantaisie, imagination et raison, travail intellectuel et travail manuel, ce qui lui paraissait être dans la ligne des préoccupations du surréalisme. Se tournant vers son théâtre, il insista sur le lien entre le chef d'État et le peuple, lien qui se manifestait déjà dans son oratorio lyrique : «*Au fond, tout ce que j'ai fait depuis sort de cette matrice première qui s'appelle "Et les chiens se taisaient", qui contenait déjà en germe l'inspiration première et totale [...] Lumumba est grand dans la mesure où, au-delà de toutes les divisions, il est en accord profond avec le peuple congolais.*» Dans une longue réponse à une question sur «*la négritude*», il manifesta son irritation devant le débat que le terme avait suscité depuis qu'il l'avait inventé ; il critiqua ceux qui bâtissent des théories rigides à partir du terme, notamment Senghor ; il souligna qu'il n'y a pas de «*négritude*» prédéterminée : «*Il n'y a pas de substance ; il y a une histoire, et une histoire vivante. Cela se voit dans certaines qualités, la manière de rire, la manière de parler, les gestes [...]. Les histoires que notre mère nous racontait quand nous étions enfants, tout cela qui modèle la sensibilité, tout le folklore martiniquais est folklore africain.*».

Dans un entretien avec Nicole Zand paru dans "Le monde" le 7 octobre 1967, il déclara : «*Les Antillais pensent trop souvent qu'il y a la France, qu'il y a ceux qui sont des Français de couleur et que, là-bas, au loin, il y a une bande de sauvages qu'on appelle les Africains. Très tôt, j'ai réagi et j'ai toujours considéré les Antillais, tout francisés qu'ils soient (et je ne nie pas qu'ils sont francisés comme les Gaulois ont été romanisés) comme des Africains. Une des composantes des Antilles, c'est certainement la culture française, mais l'autre, la plus importante, c'est tout de même la composante africaine. L'Afrique, même si je ne la connais pas bien, je la sens. Elle fait partie de ma géographie intérieure, et c'est pourquoi je suis frappé par l'accueil fait à mes œuvres en Afrique. Souvent, mon œuvre est mieux comprise en Afrique qu'aux Antilles. Et l'Africain se reconnaît. On dit mes poèmes difficiles, mais lorsqu'on a joué "Le roi Christophe" à Dakar, on l'a joué dans un stade, devant un public populaire, qui a réagi chaleureusement. Je crois que le contact est établi.*»

Il eut aussi un entretien avec René Depestre où il donna de nombreux détails sur l'histoire de «*la négritude*», expliquant qu'il avait choisi la racine «nègre» afin de jeter un défi au monde : «*Je dois dire que, quand nous avons fondé "L'étudiant noir", je tenais vraiment à l'appeler "L'étudiant nègre". Les Antillais étaient opposés à l'idée, car ils la trouvaient trop offensive, trop agressive.*» Il indiqua encore :

«Pendant les années trente j'ai subi trois influences primaires : la première était celle de la littérature française à travers l'œuvre de Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont et Claudel. La deuxième était l'Afrique. [...] et la troisième, c'était celle de la renaissance des Noirs américains, qui ne m'a pas influencé directement mais qui a créé cependant l'atmosphère qui m'a permis de devenir conscient de la solidarité du monde noir.»

Poursuivant sa quête théâtrale, il produisit le troisième volet de son triptyque annoncé depuis 1967 où il voulait parler de la situation des Afro-Américains. Mais Jean-Marie Serreau lui suggéra de procéder à un remaniement de la pièce de Shakespeare, "La tempête", en la traitant du point de vue du Tiers Monde, en insistant sur l'aspect le plus répulsif au Tiers Monde, le mythe du bon maître et de son humble serviteur qui n'a aucun héritage culturel. En novembre 1969, dans une interview par François Beloux, qui donna lieu à un article du "Magazine littéraire" intitulé "*Un poète politique : Aimé Césaire*", il raconta : «*Jean-Marie Serreau [...] m'a demandé si je voulais faire l'adaptation [de "La tempête" de Shakespeare]. J'ai dit d'accord, mais je veux la faire à ma manière. Le travail terminé, je me suis rendu compte qu'il ne restait plus grand-chose de Shakespeare. C'est pourquoi, pudiquement, j'ai donné comme titre "Une tempête". Mon texte, et c'est normal, est devenu gros de toutes les préoccupations que j'avais à ce moment-là. Comme je pensais beaucoup à une pièce de théâtre sur les États-Unis, inévitablement, les points de référence sont devenus américains.*»

Il fit donc jouer :

1968

"Une tempête"

(d'après "La Tempête" de Shakespeare) (adaptation pour un théâtre nègre)

Drame en trois actes

Sur l'île où il s'était réfugié avec sa fille, Miranda, Prospéro utilise les pouvoirs magiques de son esclave mulâtre Ariel, qui espère ainsi obtenir la liberté, tandis que son autre esclave, «le nègre» Caliban, manifeste une révolte ouverte. Prospéro demande à Ariel de provoquer le naufrage d'un navire où se trouvent ses adversaires en Italie, et, comme ils se retrouvent sur l'île, un amour naîtra entre l'un d'eux et Miranda, d'où une réconciliation entre les Blancs repartant ensemble vers l'Europe, avec Ariel, tandis que Caliban demeure sur l'île, et chante : «*La liberté Ohé, la liberté !*»

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir, dans le site, "Césaire, ses pièces de théâtre".

En 1969, fut publié par la revue cubaine "Casa de las Americas" un recueil de poèmes de Césaire intitulé "Poésias" (le traducteur est anonyme) avec en préface "*Prologo. Un Orfeo del Caribe*".

Le 17 juillet, parut, dans "Les nouvelles littéraires", un article intitulé "*Le Noir, cet inconnu. Entretien avec Aimé Césaire*" par Lucien Attoun où il expliqua une fois de plus le fond de son différend avec Senghor sur «la négritude», et apporta de nombreuses précisions sur "Une tempête".

Du 21 juillet au 1^{er} août se tint à Alger le "Festival Pan Africain" où «la négritude» fut vivement critiquée car, vers cette époque commencèrent à se faire entendre des critiques de cette idéologie.

En novembre parut dans "Le magazine littéraire" un article intitulé "*Un poète politique : Aimé Césaire*", une interview par François Beloux longue d'à peu près 4 000 mots, où le journaliste lui posa de nombreuses questions sur une variété d'aspects de son activité, de sorte que le texte offrit au lecteur un résumé bien organisé de la vie et de la pensée de l'écrivain et de l'homme politique. En voici des extraits :

«-Quels ont été vos sentiments, quelle a été votre impression quand vous avez quitté la Martinique pour venir terminer, en tant que boursier, vos études à Paris?

-Je n'ai pas du tout quitté la Martinique avec regret, j'étais très content de partir. Incontestablement, c'était une joie de secouer la poussière de mes sandales sur cette île où j'avais l'impression d'étouffer. Je ne me plaisais pas dans cette société étroite, mesquine ; et, aller en France, c'était pour moi un acte de libération.

-Est-ce que vous vous sentiez colonisé ?

-C'était confus ; je ne savais pas grand-chose de ça. Existuellement, je me sentais mal à l'aise ; j'étouffais dans cette île, dans cette société qui ne m'apportait rien et dont, très tôt, j'ai mesuré le vide. C'était très négatif. Je ne savais pas très bien pourquoi, d'ailleurs. C'est en arrivant en France que j'ai compris les motifs de ma non-satisfaction.

-La rencontre avec Léopold Senghor, vos contacts avec les Africains de Paris n'ont-ils pas joué profondément sur vous ? C'est à ce moment-là, je crois, que vous avez conçu votre notion de "négritude".

-C'est vrai, mais j'étais déjà prédisposé, si vous voulez, par un véritable état de révolte plus ou moins latente et confuse contre la société martiniquaise. Quand je suis arrivé à Paris - c'était en 32, à peu près - je suis allé m'inscrire à la Sorbonne, et le premier Noir que j'ai rencontré c'était un Sénégalais : Oussmane Sembé, qui est devenu ambassadeur du Sénégal à Washington... Le lendemain, à Louis-le-Grand, où j'étais en hypokhâgne, je fais la connaissance de Senghor. Autrement dit, chose assez curieuse, dès mon arrivée, j'ai été pris en main par deux Africains, dont l'un est devenu un excellent ami, Senghor ; pendant cinq ou six ans, nous ne nous sommes pratiquement pas quittés, et il a eu une grosse influence sur moi. Il m'a aidé à analyser et à gommer ce côté négatif qui était ma haine d'une société martiniquaise qui me semblait typiquement coloniale et profondément aliénée...

-De la part des Martiniquais eux-mêmes ou des Français à la Martinique ?

-Oh ! Des Martiniquais eux-mêmes, bien sûr. C'est que les chaînes qui tiennent l'homme noir ne sont pas des chaînes ordinaires : ce sont des chaînes intérieures, des chaînes psychologiques... L'homme antillais a été colonisé de l'intérieur, a été profondément aliéné. Et Senghor m'a révélé tout un monde, ça a été pour moi la révélation de l'Afrique. Et je dois dire que, pendant toute ma vie d'étudiant, si j'ai eu beaucoup d'amitiés africaines je n'ai eu aucun rapport avec les Antillais et singulièrement avec les Martiniquais...

-Quelle différence établissez-vous entre Africains et Antillais ?

-Elle est énorme.

-Dans quelle mesure peut-on dire que l'Antillais se considère comme un faux Noir ? Je pense aux termes de "quarteron", "métis", "demi-blanc" et "demi-noir".

-Les Antillais sont des Noirs ; simplement, ils ont été transplantés et ont été soumis pendant plus d'un siècle, près de deux siècles, à un effroyable processus d'assimilation, donc de dépersonnalisation. Et il a eu ce traumatisme qu'a été la traite des Noirs. Les Africains, c'est tout à fait différent : ils ont conservé leur civilisation, parce que la colonisation a été extrêmement superficielle... Un Ouala sait très bien qu'il est Ouala, il n'a jamais prétendu qu'il était un Français noir, ce n'est pas vrai ; tandis que le phénomène de la colonisation s'est révélé beaucoup plus pernicieux, plus délétère aux Antilles. Les Africains ont conservé leurs religions, le contact avec leurs terres, avec leurs mythes, avec leur folklore ; et puis, ils ont conservé leurs langues. En gros, ils ont maintenu leur civilisation, d'où une assurance psychologique à laquelle ne peuvent pas prétendre les Martiniquais, pas du tout. Ils sont des déracinés. C'est très important, ça. La situation des Antillais, en fait, est beaucoup plus dramatique que n'a pu l'être celle des Africains. Ce sont des gens qui ont tout perdu, qu'on a arrachés à leur terre, qu'on a transportés aux Antilles. Ils se sont trouvés enfermés dans un univers concentrationnaire qui, au fur et à mesure, s'est légèrement humanisé... Il n'y a pas de comparaison avec l'Afrique. Non...

-C'est vers cette époque que vous avez écrit "Cahier d'un retour au pays natal".

-Oui. Senghor remplissait le vide que j'éprouvais et j'ai compris pourquoi je n'étais pas heureux à la Martinique. Par lui, j'ai très bien senti que mon vrai monde, c'était quand même le monde africain. Nous ne connaissions pas grand-chose, mais nous lisions tout ce qui paraissait sur l'Afrique : les contes, les légendes, l'Histoire de la civilisation africaine... et pour moi, ça a été la révélation de ce monde dont je n'avais que de très vagues prémonitions. Ce qui était confus en moi à ce moment-là s'est précisé, et j'ai pu jeter un regard critique sur la société antillaise, mieux comprendre ses

manques, ses lacunes, ses altérations. J'ai compris alors que la société martiniquaise était une société acculturée. C'était une civilisation noire transportée dans un certain milieu, dans un certain contexte ; une civilisation qui s'était peu à peu dégradée pour en arriver à ce magma invraisemblable, à cette anarchie culturelle dans laquelle nous vivions. Il était naturel que je ressente cette dégringolade et que l'Afrique m'apparût, très romantiquement, comme une sorte de paradis d'où nous avions été chassés. À mon retour, j'étais gros de tout ce que j'avais vu et plein de cette vision de l'Afrique que j'avais reçue par personnes interposées.

-En fait, vous avez découvert l'Afrique à Paris...

-C'est incontestable. Je l'ai découverte à Paris, à travers les Africains. Mais ma géographie est avant tout humaine : je crois effectivement que je devais la porter plus ou moins en moi. En vérité, je n'avais presque rien lu sur l'Afrique quand j'ai quitté la Martinique, mais ça correspondait à une aspiration et la rencontre avec Senghor a fait le reste. Cela signifie que même dans un monde aussi aliéné que le monde martiniquais, nous restions, au fond, conscients de notre nature africaine.

-Vous avez vécu en Afrique ?

-Relativement peu et jamais très longtemps. Mais je considère que les Antilles françaises sont beaucoup plus africaines qu'on ne veut bien le dire, et que ne l'imaginent les Antillais. Quand je suis allé en Guinée, quand j'ai été à Dakar, quand j'ai vu les bonnes femmes sur le marché : c'était tout à fait comme des Antillaises...

-Quel a été votre impact avec le pays, plus tôt ?

-La Martinique est double et nous, Martiniquais, nous vivons dans un monde de fausseté ; il nous faut retrouver la vérité de notre être... Tout naturellement, j'ai débouché sur la poésie, parce que c'était un moyen d'expression qui s'écartait du discours rationnel. La poésie, telle que je la concevais, que je la conçois encore, c'était la plongée dans la vérité de l'être. Si notre être superficiel est européen, et plus précisément français, je considère que notre vérité profonde est africaine. Il s'agissait de retrouver notre être profond et de l'exprimer par le verbe : c'était forcément une poésie abyssale.

-En même temps, c'était une poésie-arme ?

-Elle était arme parce que c'était le refus de cet état superficiel et le refus du monde du mensonge... C'était la plongée en moi-même et une façon de faire éclater l'oppression dont nous étions victimes. C'est un peu comme le volcan : il entasse sa lave et son feu pendant un siècle, et, un beau jour, tout ça pète, tout cela ressort... Et c'était ma poésie, c'était ça "Cahier d'un retour au pays natal". C'était l'irruption des forces profondes, des forces enfouies dans les profondeurs de l'être, qui ressortaient à la face du monde, exactement comme une éruption volcanique.

-Vous êtes revenu en 1939. C'était la drôle de guerre, puis il y a eu la guerre pas drôle, et, en 1940, vous avez rencontré André Breton...

-Oui, c'était au moment de la défaite.

-Quels ont été vos rapports avec Breton ? En un sens, vous étiez surréaliste sans le savoir...

-À la vérité, c'était quand même dans l'air, et j'avais un peu respiré cet air-là. C'est une affaire de génération. Nous parlions de poésie avec Senghor et notre idée, c'était de rompre avec la civilisation imposée, de retrouver nos richesses enfouies et l'homme nègre qui était en nous, qui était dissimulé sous les oripeaux... Il fallait nous retrouver. Je connaissais très mal le surréalisme, mais je dois dire que mes recherches allaient dans ce sens, et, lorsque j'ai rencontré Breton et le surréalisme, ça n'a pas tellement été une découverte pour moi : plutôt une justification. Il y avait une entière convergence entre les recherches surréalistes et les miennes ; autrement dit, cela m'a confirmé, rendu plus hardi.

-À propos de vos écrits, on pense au titre de la revue : "Le surréalisme au service de la révolution"...

-C'était ça. Et je me trouvais d'accord avec Breton sur la plupart des points. Mais... Breton a été extrêmement aimable, gentil... J'étais ébloui par son extraordinaire personnalité, son sens de la poésie, son attitude éthique également, parce que ce qui m'a frappé, c'est que Breton était un moraliste... un moraliste intransigeant... qui n'avait que mépris pour les arrivistes. J'ai été très séduit par lui ; en même temps, je me tenais sur mes gardes. Et je n'ai jamais voulu appartenir au mouvement surréaliste parce que ce à quoi je tiens le plus, c'est ma liberté. J'ai horreur des chapelles, j'ai horreur des églises ; je ne veux pas prendre de mot d'ordre - quelque sympathie que puisse m'inspirer tel ou tel groupement. Je refuse d'être inféodé. C'est ce que je craignais avec Breton ; il était tellement fort, léonin, que j'ai craincé de devenir un disciple, et je n'y tenais pas, ce n'est pas

dans ma nature. J'ai toujours eu le sentiment de notre particularisme, alors je voulais bien me servir du surréalisme comme d'une arme, tout en restant fidèle à la négritude... Oui, Breton, c'est un homme pour qui j'ai eu beaucoup d'admiration et d'affection.

-À quel moment êtes-vous passé de votre travail de professeur et de votre activité d'écrivain au métier politique?

Ça a été beaucoup une affaire de hasard et de circonstances. Pendant la guerre, j'ai fondé une revue, "Tropiques", et cette revue a marqué une date à la Martinique ; parce que c'était une revue qui rompait pour la première fois avec la tradition de l'assimilation. Certes, il y avait des poètes martiniquais, mais ils faisaient une poésie française. Autrement dit, chaque école poétique française avait sa rallonge tropicale. Il y avait des gens qui componaient des sonnets, d'autres qui concourraient aux jeux floraux de Toulouse. Il y avait un tas de Parnassiens mineurs, quelques petits symbolistes, souvent d'ailleurs assez habiles. Mais ça restait à ce niveau-là. C'était une poésie de décalcomanie, plus ou moins réussie, parfois pas du tout, parfois un peu mieux ; autrement dit, ce n'était pas de la poésie ; et cette insuffisance poétique, mes amis et moi nous l'expliquions précisément par le fait que c'était faux ; parce que non inscrit dans le contexte martiniquais. C'était une poésie-négation. La revue "Tropiques" présentait un aspect poétique, mais, en même temps, elle décrivait la société martiniquaise, elle rappelait les origines de l'île... il y avait des articles d'ethnographie... enfin, j'essayais de mettre à la portée du public martiniquais tout ce que j'avais appris sur l'Afrique. Nous avons publié, par exemple, des articles sur la traite des Noirs, chose extrêmement malsonnante : personne n'en parlait... et voulait moins encore s'en souvenir. L'esclavage, c'était une tare, une chose honteuse... on tenait là des ancêtres peu glorieux. Or ma revue parlait précisément de la traite, rendait hommage à l'Afrique. Je divulguais de mon mieux, je vulgarisais. Comme dans ces pays classe et race se confondent : les prolétaires, c'est les nègres, et l'opresseur, c'est les blancs : inévitablement, on décrivait un malaise social. C'était révolutionnaire. Le fait simplement d'affirmer qu'on est nègre, comme je l'affirmais, était un postulat révolutionnaire ...

-Vous avez fait une étude sur Toussaint Louverture, qui pourrait presque passer pour un texte de caractère ethnographique...

Non, c'était un travail historique. Si j'étais resté professeur, j'aurais pu l'utiliser pour une thèse. Non, j'aime beaucoup Haïti, peut-être parce que, de toutes les Antilles, c'est l'île la plus grande et la plus intéressante, car la plus africaine. Jusqu'au XVIII^e siècle, il y a eu des apports massifs de nègres africains. Par tribus entières. Un dépeuplement très homogène. Il y a des Congolais, des Dahoméens, etc. Et ça se voit encore : n'importe quel ethnographe reconnaît chez un Haïtien l'origine de sa tribu africaine. Et, contrairement à la Martinique, les religions africaines se sont maintenues en Haïti. D'où le vaudou.

-Est-il vrai que Clausewitz, dans son ouvrage sur la guerre, a été fortement influencé par la manière dont les Haïtiens ont mené une lutte de guérilla?

Je ne sais pas. Ce qui m'a frappé avec Haïti, c'est qu'on est en présence d'un pays où, pour la première fois, la négritude s'est mise debout. On peut faire une comparaison avec Cuba : même désir de liberté et même volonté de se battre pour l'acquérir. Au XIX^e siècle, ça a été le premier pays sous-développé à se révolter, à donner l'exemple. Une révolte achevée sur un succès : Haïti a arraché son indépendance. Certainement, ça s'est révélé comme un exemple pour les pays d'Amérique du Sud. Bolivar ne se comprend que par Haïti. Pour en revenir à votre question, oui. J'ai été très frappé par la stratégie de Toussaint. Par la suite, lisant des écrits de Mao Tsé Tung, je me suis aperçu que tout ça était absolument génial : Toussaint avait trouvé par intuition, et avant tout le monde, le principe même de la guerre de guérilla. Il avait refusé les batailles rangées et il avait gardé ses troupes camouflées. Il avait fait ce que font, en ce moment, les Vietnamiens, ce que font les pays sous-développés quand ils luttent contre une nation beaucoup plus puissante, beaucoup mieux armée... J'ai regardé un peu dans Clausewitz, et j'ai vu, effectivement, qu'il y avait un chapitre concernant la guerre populaire. Je ne sais pas si Clausewitz avait eu connaissance de la guerre menée par les Haïtiens ; du moins, il n'en parle pas : ce n'était peut-être pas assez noble pour lui... À parcourir les écrits du XIX^e siècle, en particulier les mémoires des généraux de Napoléon durant la guerre de Saint-Domingue, on s'aperçoit que, pour eux, c'était vraiment la sale guerre. Une guerre infernale, qui renversait tous leurs principes. En tout

cas, la manière dont Clausewitz décrit la guerre populaire évoque singulièrement le combat de libération mené par Toussaint.

-De votre ouvrage sur Toussaint, passons, si vous le voulez, à "La tragédie du roi Christophe", dont l'action, précisément, est située en Haïti.

-Haïti, c'est un pays qui, avec l'Afrique, tient dans mon esprit, dans mon âme, dans mon cœur une place particulière. Il était normal, par conséquent, que j'écrive une pièce sur Haïti. On peut aussi se demander pourquoi j'ai choisi l'expression dramatique. Parce que, après tout, je suis poète, fondamentalement. En fait, j'avais déjà écrit "Et les chiens se taisaient" ; il faut croire que j'étais assez hanté par le théâtre. Mais, cette première pièce, je ne la voyais pas "jouée" ; je l'avais d'ailleurs écrite comme un poème. Cependant, ce texte présente pour moi une profonde importance : parce que c'est une pièce très libre et située dans son milieu, le milieu antillais. C'est un peu comme la nébuleuse d'où sont sortis tous ces mondes successifs que constituent mes autres pièces, "Le roi Christophe", "Une saison au Congo". Mais je m'intéressais déjà plus directement au théâtre, et maintenant, à une adaptation d'après Shakespeare, qui s'appelle non pas "LA tempête", mais "UNE tempête". Parce qu'il y a beaucoup de tempêtes, n'est-ce pas, et la mienne n'est qu'une parmi d'autres...

-Vos trois dernières pièces se situent au niveau des points les plus chauds concernant le monde noir : Haïti et "Le roi Christophe" ; le Congo et Lumumba ; et maintenant, avec "Une tempête", vous abordez dans une certaine mesure la question raciale aux États-Unis...

-C'est le vieux volcan qui sommeille en moi qui aime les points chauds ! Pour en revenir au "Roi Christophe", pourquoi ai-je pris un roitelet haïtien? D'abord, il y a l'impulsion intérieure, à savoir le besoin que j'ai de parler d'Haïti ; et, en même temps, ça coïncidait avec l'accès à l'indépendance des pays africains. Brusquement, l'Afrique a été assaillie par des problèmes nouveaux. Les gens qui avaient revendiqué, qui avaient fait de l'opposition, soudain sont promus chefs d'État. Que faire? La liberté, c'est très bien, la gagner c'est très bien ; mais, quand on y réfléchit, c'est toujours plus facile de conquérir sa liberté, il ne faut que du courage ; seulement, une fois qu'elle est obtenue, il faut savoir ce qu'on va en faire. La libération c'est épique, mais les lendemains sont tragiques. C'est ce problème-là que j'avais en tête. Alors j'ai eu l'idée de situer en Haïti le problème de l'homme noir assailli par l'indépendance. Parce que c'est le premier pays noir à avoir été confronté avec ces questions. Ce que le Congo, la Guinée, le Mali ont connu vers 1956-1960, Haïti l'a connu dès 1801. Et le roi Christophe, c'est l'homme noir aux prises avec la nécessité qu'il y a de bâtir un pays, de bâtir un État.

-"Une Saison au Congo" est, au fond, la suite logique...

-C'est quand même une pièce antillaise... Le langage est antillais. Là, j'ouvre une parenthèse, car il y a un problème du langage aux Antilles ; pour un Africain, il se pose avec moins d'acuité que pour un Martiniquais. Quelle langue employer? Un Africain peut, à la rigueur, se servir de son dialecte. Mais nous, nous n'avons aucune langue...

-Le créole apparaît un peu comme une "fausse langue"...

-Une langue n'est jamais fausse. Après tout, on peut dire aussi que l'anglais est une fausse langue ; et que le français, au début, a dû être un affreux sabir de contrebande. Non... Le français a dû commencer comme le créole, puis il a conquis ses lettres de noblesse. Le créole deviendra une vraie langue au cours de l'évolution de l'Histoire ; elle n'est pas frappée d'une tare originelle. Mais c'est un fait qu'à l'heure actuelle, ça fait un peu patois. C'est une langue très modeste à usage interne. Pour la rendre littéraire, il aurait fallu faire dessus le travail que les Français ont accompli depuis le XVII^e siècle : Ronsard ; Rabelais et tous les autres. Par contre, nous avons un instrument qui s'appelle le français ; pourquoi se refuser à l'employer? À condition évidemment que cela ne devienne pas une nouvelle forme d'aliénation. Autrement dit, il faut plier le français au génie noir. Ou bien on n'utilise pas le français, et on emploie carrément sa langue, qui peut être le oualof ou bien une langue guinéenne, ou le swahili ; ou, par un Martiniquais, le créole [le créole martiniquais, «kreyòl Matnik» ou tout simplement «kreyòl»]. C'est une possibilité : je ne l'ai pas choisie, j'ai décidé d'employer le français ; peut-être à cause de la culture, c'est vraisemblable. Mais j'ai voulu l'employer dans des conditions très particulières. J'ai voulu mettre le sceau imprimé, la marque mère, ou la marque antillaise, comme vous voulez, sur le français ; j'ai voulu lui donner la couleur du créole. En particulier dans "Le roi Christophe", il y a un langage très particulier, qui se ressent de ses origines antillaises :

ce n'est plus exactement du français. Poursuivant ma quête, ma description de la situation de l'homme noir dans le monde actuel, tout naturellement je suis arrivé à l'Afrique. Et l'exemple le plus dramatique, le plus tragique, c'était le Congo. Qui tient le Congo tient l'Afrique ; après le Nigéria, c'est le pays le plus important. Par ses dimensions, par ses richesses - et par le caractère étonnant des événements qui s'y sont déroulés...

-Si vous voulez, on va en revenir à «*la négritude*», il y a un point qui me tracasse : c'est le fait que vous mettiez tous les Noirs dans le même panier. Ne croyez-vous pas qu'entre un Africain, un Noir d'Amérique et un Antillais, il se soit creusé un fossé, que les divergences soient devenues profondes?

-*Là, je vous réponds tout de suite. Ce que vous mettez en cause, c'est toute la négritude ! C'est bien ce que me disent les Antillais : "Comment, nous Martiniquais, qui sommes ici depuis trois siècles sur une terre française... que pouvons-nous avoir de commun avec les Africains?". Ils le disent dans un sens péjoratif. Et c'est exactement ce que la bourgeoisie noire américaine a répété pendant si longtemps. Ils disent : "D'accord, nous sommes noirs, mais fondamentalement, nous sommes américains". Or, précisément, le mouvement de la négritude est un mouvement qui affirme la solidarité des Noirs que j'appelais de la Diaspora avec le monde africain. Vous savez, on n'est pas impunément noir, et que l'on soit français, de culture française, ou que l'on soit de culture américaine, il y a un fait essentiel : à savoir que l'on est noir, et que cela compte. Voilà la négritude. Elle affirme une solidarité. D'une part dans le temps, avec nos ancêtres noirs et ce continent d'où nous sommes issus cela fait trois siècles, ce n'est pas si vieux, et puis une solidarité horizontale entre tous les gens qui en sont venus et qui ont, en commun, cet héritage. Et nous considérons que cet héritage compte ; il pèse encore sur nous ; alors, il ne faut pas le renier, il faut le faire fructifier, par des voies différentes sans doute, en fonction de l'état de fait actuel - et devant lequel nous devons bien réagir...»*

Ses remarques sur “*Une tempête*” furent les plus détaillées. Mais il ne négligea pas le passé, commençant par ses premières rencontres avec des Africains à Paris, l’aliénation particulière des Antillais, bâtards de l’Afrique et de l’Europe, coupés de leurs racines ses premiers poèmes, ses rapports avec le surréalisme et André Breton, son entrée dans l’arène politique, ses conflits avec le “Parti communiste français” et les raisons qui l’avaient amené à le quitter et à fonder son propre parti. Répondant à une question sur la langue créole, il expliqua son importance dans son théâtre : «*J'ai voulu mettre le sceau imprimé, la marque nègre, ou la marque antillaise, comme vous voulez, sur le français, j'ai voulu lui donner la couleur du créole.*»

Le 12 mars 1970, dans une “*Lettre circulaire aux électeurs et électrices du 4e canton*”, il expliqua que, ayant subi une intervention chirurgicale, il lui était impossible d’exercer convenablement en même temps un triple mandat de maire, de député et de conseiller général, et qu'il ne se présenterait pas aux élections cantonales.

Le 4 avril parut, dans “*West Africa*”, un article intitulé “*Césaire on culture*”, compte rendu d’une interview où, à la suite de la nouvelle que le deuxième “Festival mondial des arts nègres” aurait lieu au Ghana, un journaliste posa à Césaire la question de «*la négritude*» ; pour lui, le débat entre partisans et ennemis n’était qu’une fausse querelle ; il ajouta que la politique est une des manifestations de la culture avec laquelle elle a un rapport dialectique : la synthèse de l’Histoire.

Le 1^{er} juin, parut “*Aimé Césaire, l'homme d'une seule idée*”, compte rendu d’un court entretien qui avait eu lieu vraisemblablement avant la publication d’“*Une tempête*”, puisqu'il parla de finir une pièce sur le pouvoir noir, une suite à ses deux premières pièces ; d’“*Une saison au Congo*” ; de son désir de visiter le Zaïre ; du voyage qu'il avait fait au Sénégal et en Côte-d'Ivoire en 1966 (il raconta avoir trouvé, en Casamance, un masque analogue aux masques antillais : «*Quand j'ai demandé aux gens ce que signifiaient les cornes et les miroirs qui y étaient incrustés, exactement comme en Haïti, on m'a donné la même réponse : les cornes, c'est l'abondance [...] et le miroir, c'est le savoir.*»).

Le 1^{er} mars 1971 parut dans “*Le nouvel observateur*” un entretien avec Pierre Benichou et Jean-Pierre Joulin intitulé “*Nous sommes à la veille de 1789*” où Césaire souligna la dégradation de la situation politique, économique et sociale à la Martinique, et décrivit les tentatives extraordinaires de

la droite pour le remplacer à la mairie par un colonel de l'armée française : «*Nous sommes en 1788, à la veille de 1789 : c'est ce qui explique cette réaction "ultra" [...] Les Martiniquais sont en conflit permanent avec les autorités françaises et, depuis quelque temps, en conflit ouvert. Le candidat de la droite est un Bokassa local [...] démobilisé pour qu'il se présente contre moi. [...] Il se vante d'avoir reçu 400 millions pour mener à bien son action. Il a son P. C. chez les militaires. Son programme est simple : il ne s'agit pas de gérer une municipalité mais de maintenir "la Martinique française".*»

Le 18 mars parut, dans “Politique hebdo”, un entretien avec Annette Lena intitulé “*Martinique. Le départementalisme tourne au fascisme nous déclare Aimé Césaire*”, où il fit le point sur les élections municipales du 14 mars où il avait battu le colonel Rimize ; où, parlant de l'échec de la politique de répression du préfet, il nota : «*Nous avons eu droit à un flux considérable de policiers et de gendarmes envoyés par avion. On se demande quel ennemi la France a à combattre dans cet hémisphère. Nous avons déjà eu droit, aussi, à une répétition générale : l'attaque de la mairie de Fort-de-France le 21 janvier dernier.*»

Dans le numéro de mai-juin 1971 de “Radical America” parut “*An interview with Aimé Césaire*”, traduit et introduit par Dale Tomich.

Le 12 octobre 1971 parut, dans “Trinidad Guardian”, un article intitulé “*Author : Political Bar to Caribbean Unity*”, un long entretien avec Constance McTair dont l'intérêt réside surtout dans le fait que ce fut le premier que Césaire accorda à une journaliste des îles anglophones. Les questions posées révélaient la distance culturelle entre Trinidad, anglophone et indépendant depuis neuf ans, et la Martinique, département français. Mais Césaire insista sur les similarités : «*Je ne me sens pas dépayssé à Trinidad [...] Le vrai obstacle [à l'unité] est politique.*»

Le 8 décembre fut enregistré un entretien avec Lilyan Kesteloot et Barthélémy Kotchy où fut gardé beaucoup de la spontanéité de Césaire, qui répondit à une longue série de questions sur le lien entre la poésie et la politique, l'idéal et le réel, l'Afrique et l'Afro-Amérique, et de nombreux autres sujets. La partie la plus intéressante est celle où il parla de «*la négritude*», définissant encore une fois sa perception du terme et prenant ses distances à l'égard de Senghor et de François Duvalier. Ce ne fut qu'en 1973 que le texte fut publié dans “Présence africaine” sous le titre : “*Aimé Césaire, l'homme et l'œuvre*”.

En avril 1972, Césaire, invité par le gouvernement québécois, vint à Québec où sa présence revêtit une importance politique, étant donné les parallèles qu'on pouvait faire entre le Canada francophone et la Martinique. Il passa dix jours à l'Université Laval où :

- Il participa à des séminaires.
- Il donna, le 11 avril une conférence intitulée “**Société et littérature aux Antilles**” où, d'abord, il expliqua d'abord les liens entre la culture, la politique et la civilisation, et apporta, comme exemple de la dégradation culturelle aux Antilles, la différence entre le masque du bœuf du mardi-gras à la Martinique, assimilé tout simplement au diable, et le même masque qu'il avait vu en Casamance en 1966 ; ensuite, il cita des poètes québécois, Miron et Pilon, pour insister sur le rôle revalorisant de la littérature dans la récupération de l'être aliéné ; il conclut en affirmant que le rôle de la littérature antillaise est de prendre en charge le passé, d'éclairer le présent, de débusquer l'avenir, bref, d'aider à achever et à conduire à sa vraie naissance «*l'archipel inachevé*», titre d'une étude sociologique des Antilles écrite par le Québécois Jean Benoist.

- Il tint sa première conférence de presse télévisée où il indiqua que c'était «*en tournant le dos à la poésie*» qu'il avait entrepris d'écrire son “*Cahier d'un retour au pays natal*”.

- Il eut un entretien avec le journaliste du “Soleil”, Ivanhoé Beaulieu, à qui il fit de brefs commentaires sur la question du créole («*Je persiste à croire que le créole est une langue pauvre sur laquelle il faudrait par conséquent faire un travail comparable à celui que les Français ont fait sur la leur à la Renaissance.*») et sur celle de la poésie canadienne d'expression française.

La même année, voulant mettre la culture à la portée du peuple et valoriser les artistes du terroir, il lança le premier des festivals annuels de Fort-de-France avec la collaboration de Jean-Marie Serreau et d'Yvan Labéjof, et installa une structure culturelle permanente avec le "Parc Floral de Fort-de-France".

En 1972, il publia une deuxième version de son "***Introduction***" à l'ouvrage "*Victor Schoelcher et l'abolition de l'esclavage. Esclavage et colonisation*" de 1948, en y apportant des modifications qui s'expliquent parce que, entre 1948 et 1972, la départementalisation s'était, selon lui, révélée être un échec, et que ce n'était plus l'égalité socio-économique, mais l'autonomie interne que lui et ses disciples réclamaient pour une nation martiniquaise dont la fête nationale, à partir de 1971, allait être le 22 mai, jour de l'insurrection des esclaves à Saint-Pierre en 1848. Ainsi, sa pensée avait évolué en ce qui concerne le rôle des Martiniquais dans l'application de l'abolition de l'esclavage à la Martinique en 1848 ; ainsi, il souligna le rôle des esclaves révoltés à la Martinique dans l'application du décret de libération. Il modifia surtout la deuxième partie, notant la façon dont le pouvoir invoquait le législateur de 1848 comme caution de sa politique antillaise, politique opposée à la nation martiniquaise : «*La vérité, c'est que c'est Schoelcher le premier qui a posé, mieux qui a créé le problème antillais moderne. Émancipant une masse servile, d'un agrégat d'îlots, il a contribué à en faire un corps de citoyens sans doute, mais aussi il a créé un peuple donc à terme il a fondé une nation. D'où l'ambiguïté de Schoelcher : celle qui fait que c'est de l'insuffisance, tout autant que de la hardiesse de l'émancipation de 1848 que nous sommes aujourd'hui frappés ; une émancipation dont il faut dire désormais qu'indispensable premier pas, elle "appelle" dialectiquement, en termes de dépassement et de couronnement, une émancipation collective, tranchons le mot, nationale, des peuples antillais. Pour tout dire, être fidèle à l'esprit de Victor Schoelcher, c'est peut-être aujourd'hui choisir de renoncer à la lettre de son message.*» D'autre part, au lieu de citer un passage de Schoelcher sur le droit à la résistance à main armée à tout acte royal, comme il l'avait fait dans le texte de 1948, ici il choisit une autre citation où l'abolitionniste prévoyait en 1842 la possibilité éventuelle d'une autonomie pour les îles. Il reprit la page 29 de l'original à l'endroit où est décrite la façon dont Schoelcher arracha le décret d'abolition à l'Assemblée. Mais, à la page 30, il modifia l'original pour insister sur un autre aspect de l'abolition mentionné par Schoelcher : le rôle des Noirs à la Martinique et, en particulier, l'insurrection de Saint-Pierre le 22 mai 1848 qui précipita la mise en vigueur de l'abolition de l'esclavage. Après la mention de la victoire décisive de Schoelcher dans l'original, il ajouta le texte d'un deuxième décret qui précisait l'application de l'abolition deux mois après la promulgation du premier décret dans chaque territoire. Ici, Césaire insista sur ce qui avait retardé l'annonce du texte concernant l'abolition : la récolte qui s'approche, l'appel des planteurs, les efforts du gouverneur de la Martinique pour faire attendre les esclaves. «*Voici qui suffit à légitimer l'entrée en scène des nègres, une scène sur laquelle ils n'avaient pas été invités en mai 1848. Spontanéité des masses? Non pas. Mais sûr instinct révolutionnaire. Quoi qu'il en soit, dès le décret du 27 avril, une pluie de conseils s'abat sur les malheureux esclaves... il faut attendre, il faut patienter. Patience, enfin, et surtout, insistait l'inénarrable Husson, directeur de l'Intérieur à la Martinique : "Vous avez bien appris la bonne nouvelle qui vient d'arriver de France. Elle est bien vraie. La liberté va venir. Ce sont de bons maîtres qui l'ont demandée pour vous. Mais il faut que la République ait le temps de faire la loi de liberté. Ainsi, rien n'est changé jusqu'à présent. Vous demeurez esclaves jusqu'à la promulgation de la loi. Mes amis, ayez confiance et patience." Les nègres de la Martinique en décidèrent autrement. Ils avaient attendu deux siècles. Ils jurèrent de ne pas attendre une seconde de plus. Et le 22 mai, ce fut l'insurrection. Le 22 mai à Saint-Pierre, la population esclave se soulève, occupe la ville, incendie l'habitation des Abbayes, livre de sanglants combats au cours desquels 35 personnes trouvent la mort [...] Le gouverneur Sostolan cette fois-ci comprend et c'est l'arrêté du 23 mai 1848 : Article 1er : "L'esclavage est aboli à partir de ce jour à la Martinique."*».

Le 22 mai ayant été choisi par Césaire et son parti pour une célébration ayant pour but de nourrir le sentiment national naissant à la Martinique, il y prononça un discours intitulé "***Schoelcher philanthrope français, libérateur des Noirs***" où il distingua l'image officielle de Schoelcher, suggérée par le titre de son discours, du vrai Schoelcher, celui qui tenta d'attirer l'attention des

Français sur les efforts des Noirs eux-mêmes, notamment les révoltes de 1811, 1822, 1823 et 1831. Il décrivit les événements de 1848, en reprenant ce qu'il avait dit lors du centenaire, c'est-à-dire la mention des tentatives du gouvernement pour retarder l'application de l'abolition à la Martinique et l'insurrection du 22 mai à Saint-Pierre qui provoqua, le lendemain, la déclaration de l'abolition, la liberté n'ayant donc pas été octroyée mais arrachée de haute lutte, l'émancipation n'ayant donc pas été concédée mais conquise.

En 1973, dans ses engagements électoraux, Césaire dénonça «*le pouvoir central colonialiste de nature et réactionnaire de sentiment*». Mais il admit que certains jeunes prêtres à la Martinique étaient moins conservateurs, et qu'il recevait le soutien des catholiques progressistes.

Le 14 février 1973, il eut un entretien avec Michel Benamou, paru dans "Cahiers césairiens" (1974), où il définit la conception qu'il se faisait de sa poésie en prenant l'image de la montagne qui domine la partie nord-ouest de la Martinique : «*J'ai l'habitude de dire que je suis un Péléen. [...] La Montagne Pelée [...] est considérée comme éteinte, bon, depuis très longtemps et qui se manifeste rarement, mais quand elle se manifeste, elle se manifeste avec violence. C'est l'explosion.*» Il parla aussi de sa façon de composer un poème : «*C'est une idée qui vient, c'est un mot que je fixe [...] qui indique une tonalité, et ça peut me venir n'importe où, dans le métro. Sur un petit ticket de métro, je peux écrire un mot, puis après je peux l'oublier [...]. C'est toujours comme ça que j'ai fait, et alors, après [...] j'en fais un petit peu un montage.*»

À partir d'août 1974 fut mise en place une structure culturelle permanente grâce à l'installation, au "Parc floral" de Fort-de-France et dans les quartiers, d'une équipe professionnelle autour d'Yves-Marie Sérinaline.

En décembre, du fait d'incidents à la Martinique il ne put avoir une rencontre avec Giscard d'Estaing qui venait d'être élu président de la République.

Cette année-là, il se rendit à Trinidad où il reçut le titre de docteur honoraire de la "University of the West Indies".

Le 17 janvier 1975, il vota la loi dépénalisant l'avortement, dite «loi Weil».

Cette année-là, il eut, à Dakar, un entretien avec Mbawil a Mpaang Ngal où il parla de ses parents, de ses professeurs à Paris, de ses rencontres avec Ousmane Socé Diop et Léopold Sedar Senghor, de l'influence des surréalistes et de leurs précurseurs sur son art, de la "Revue du monde noir", de ses lectures, de l'origine du portrait du vieux nègre «comique et laid» dans "Cahier d'un retour au pays natal" ..

Le 13 novembre, dans un discours à l'Assemblée nationale, il critiqua sévèrement la politique du gouvernement telle qu'elle était présentée par le ministre des départements et territoires d'outre-mer, Olivier Stirn, qui faisait de la départementalisation la panacée, valorisait excessivement le "Marché commun" et l'aide extérieure, et projetait d'envoyer 30 000 à 40 000 immigrants en Guyane, ce qu'il qualifia de «néo-conquistadorisme», ajoutant : «*Nous nous méfions du génocide par substitution, même s'il s'agit de génocide par persuasion*», expression qui allait être reprise dans les années 2000 par des leaders syndicaux de la Martinique.

Le 25 octobre 1976, à la mairie de Fort-de-France, eut lieu une solennelle rencontre entre lui et François Mitterrand. Dans son discours, il cita de nombreux passages des écrits de Mitterrand afin de mettre en relief la sympathie de celui-ci pour les pays colonisés. Il déclara : «*Si vous voulez nous aider, par-delà toutes les aides ponctuelles et conjoncturelles, nous aider fondamentalement, aidez-nous d'abord à être nous-mêmes, aidez-nous à redevenir nous-mêmes, aidez-nous à rendre à notre peuple la fierté d'être lui-même.*»

En 1976 furent publiées, par les "Éditions Désormeaux" de Fort-de-France, les "*Œuvres complètes*" de Césaire en trois volumes (I. Poésie. II. Théâtre. III. Œuvre historique et politique) Le premier volume contient une page biographique, une courte bibliographie et une introduction intitulée "Qui est Aimé Césaire?", de Michel Leiris, texte de son allocution prononcée en 1965 lors de la représentation à Venise de "La tragédie du roi Christophe". Dans le premier volume, en plus des recueils déjà parus, on en trouva un nouveau, intitulé "*Noria*", formé de 17 poèmes. Le deuxième volume comprend les quatre pièces, y compris la version théâtrale de "Et les chiens se taisaient". Le troisième volume comprend "*Toussaint Louverture : la révolution française et le problème colonial*", "*Discours sur le colonialisme*", "*Commémoration du centenaire de l'abolition de l'esclavage*", "*Discours d'inauguration de la place de l'Abbé Grégoire*", "*Culture et colonisation*", "*Lettre à Maurice Thorez*", et les textes de cinq autres discours.

Le 13 février 1976, Césaire accueillit Léopold Sédar Senghor à la mairie de Fort-de-France, et prononça un discours intitulé "***Au dialogue avec nous-mêmes, nul ne peut mieux nous préparer que l'Afrique, notre mère***", où :

-il évoqua le rapport privilégié entre la Martinique et l'Afrique, le pouvoir verbal du poète président et les souvenirs de leur jeunesse à Paris ;
-au soliloque de l'Europe, il opposa un «*dialogue qui doit être d'abord avec nous-mêmes et, à ce dialogue fondamental, nul ne peut mieux nous préparer que l'Afrique notre mère.*» Après avoir cité des vers de Senghor, il le salua en ces termes : «*Maître de parole puissante, sans doute, mais aussi dépositaire de jouvence, des salvatrices valeurs fondamentales, celles-là même dont les Antilles ont besoin pour faire face au destin qui les menace.*» Enfin, il salua l'ami qui fut son «*cicéron dans le labyrinthe du savoir et de la montagne Sainte-Geneviève. Et depuis, et cela pendant quarante ans, Léopold Sédar Senghor et moi, nous avons vécu, si je puis dire parallèlement, nous quittant souvent, ainsi va la vie, mais sans pour autant jamais nous séparer.*»

Cette année-là encore, à Fort-de-France, fut établie l'équipe de l'"Office de la culture provisoire", et créé le "Service municipal d'action culturelle" (Sermac) qui fut dirigé jusqu'en 1998 par l'un des enfants du maire, Jean-Paul Césaire, qui, par le biais d'ateliers d'arts populaires (danse, artisanat, musique) et du "Festival de Fort-de-France", met en avant des parties jusqu'alors méprisées de la culture martiniquaise.

Cette année-là sortit le documentaire de Sarah Maldoror, "*Aimé Césaire, un homme, une terre*", où se remarque la participation de Michel Leiris.

Le 12 janvier 1977, Gérard-Georges Pigeon eut avec Césaire un entretien consacré principalement aux images et symboles de sa poésie. En acceptant en principe la théorie de Bachelard concernant l'affinité du psychisme pour un élément naturel, Césaire montra le rôle du volcan dans son œuvre en fonction du feu : «*La Martinique est un pays montagneux et en même temps de feu... de feu à cause du soleil, le soleil qui joue un très grand rôle dans ma poésie, mais aussi du volcan... Car c'est précisément le volcan qui fait la liaison entre le feu et la terre, entre le feu et la montagne, le volcan n'étant que la montagne de feu, la montagne du feu.*» Mais il ajouta qu'il n'y a pas dans son œuvre de systématisation consciente des symboles.

Le 25 février, un article du "Progressiste" contint un extrait d'un discours de Césaire : «*Je connais bien l'histoire de ce peuple, je l'ai suivie, je l'ai vécue d'étape en étape. Et ces étapes, je le sais, depuis la cale des négriers, sont des étapes de sueur, de sang, de larmes... Trente ans ! c'est dire que j'ai reçu beaucoup de coups, et toujours je les ai acceptés comme faisant partie du lot de ceux qui ont choisi une fois pour toutes leur camp, le camp du peuple. [...] Eh bien ! si à mon tour j'ai, aujourd'hui, quelque chose à demander à ce peuple, c'est, à une heure en vérité cruciale, de ne pas se tromper de route et encore moins de berger. [...] Pour ma part, je ne prendrai du repos que*

lorsque, la conscience tranquille, je vous aurai menés, hors des jours étrangers, en vue des terres promises de la liberté et de la régénération martiniquaise.»

Le 22 février 1978 fut rendu un hommage à Léon-Gontran Damas, récemment décédé, où Césaire donna un poème, ‘**Léon G. Damas. Feu sombre toujours... In memoriam**’, où on lit : «*Je vois les négritudes obstinées / les fidélités fraternelles / la nostalgie fertile / la réhabilitation de délires très anciens / je vois toute une nuit de ragtime et de blues / traversée d'un pêle-mêle de rires / et de sanglots d'enfants abandonnés / et toi qu'est-ce que tu peux bien faire là noctambule à n'y pas croire de cette nuit vraie salutaire ricanement forcené des confins à l'horizon de mon salut / frère feu sombre toujours.*»

Cette année-là, il participa, à Genève, à l'événement “Genève et le monde noir”, et y prononça un discours où il déclara : «*Le pouvoir opératoire de la poésie, avec son double visage de nostalgie et de prophétie, salvatrice, car récupératrice de l'être, est intensificatrice de vie.*»

Cette année-là encore, il eut un entretien avec Jacqueline Leiner, au cours duquel il déclara : «*Une vie d'homme ce n'est pas ombre et lumière. C'est le combat de l'ombre et de la lumière, ce n'est pas une sorte de ferveur et une sorte d'angélisme, c'est une lutte entre l'espoir et le désespoir, entre la lucidité et la ferveur... Je suis du côté de l'espérance, mais d'une espérance conquise, lucide, hors de toute naïveté.*»

De 1978 à 1993, il siégea à l'Assemblée nationale comme apparenté socialiste. À partir de 1981, il s'investit dans les lois de décentralisation, dites «lois Defferre».

Le 28 mars 1980, il déclara à Paris-Match : «*Tôt ou tard la Martinique sera indépendante. Montesquieu le savait déjà. Les colonies, c'est comme les fruits : quand ils sont mûrs, ils tombent. Je suis sûr que les Antilles seront indépendantes bientôt. Regardez sur une carte comment nous sommes placés : la Dominique, Sainte-Lucie, Grenade, et j'en passe, sont indépendantes. N'importe quel îlot est aujourd'hui indépendant. Que Dijoud [Paul Dijoud, alors secrétaire d'État aux Outre-mer] le veuille ou non, la Martinique sera indépendante. Mais c'est à ce moment-là que commenceront les vrais problèmes.*»

En 1981, dans “Rabordaille”, il célébra Suzanne : «*en ce temps-là le temps était l'ombrelle d'une femme très belle / au corps de maïs aux cheveux de déluge / en ce temps-là la terre était insermentée / en ce temps-là le cœur du soleil n'explosait pas...*»

Il publia:

1982
“*moi, laminaire*”

Recueil de poèmes

Pour une présentation et des commentaires, voir, dans le site, “Césaire, ses poèmes”

En 1982, Césaire eut un entretien avec Daniel Maximin dont voici la transcription :

Daniel Maximin : À perte de vue, depuis la Martinique, juché sur la Montagne Pelée, on peut redécouvrir l'Afrique, l'Amérique, l'Europe ; et toute la Caraïbe en plein raccommodage des débris de ses synthèses avec tellement de blessures pour si peu de géographie qu'aux yeux de certains aveugles, il n'est pas sûr encore que les Antilles existent. Quoi d'étonnant alors que les plus grands lyriques de ces recoins du monde soient des êtres de paroles dont les visions s'installent à l'horizon de tous les hommes. Éveilleurs politiques comme José Marti ou Frantz Fanon, fécondeurs d'images

comme le romancier Asturias ou le peintre Wifredo Lam, auxquels l'un d'entre eux, Aimé Césaire, fait avec ce recueil "*Moi, laminaire*", un signe fraternel. Donc, Aimé Césaire, quarante ans après l'éruption du "*Cahier d'un retour au pays natal*", voici venu pour vous, comme vous le dites, le temps d'un premier bilan, du compte des espoirs réalisés, des réveils demeurés rêves le long de tout le chemin parcouru. Et, pourtant, au lieu de faire des mémoires, de la prose, le long récit de votre vie, c'est ce recueil de cent pages, un recueil de poèmes. C'est donc la poésie qui est pour vous la parole essentielle...

Aimé Césaire : *La poésie, c'est pour moi la parole essentielle. J'ai l'habitude de dire que la poésie dit plus. Bien sûr, elle est obscure, mais c'est un «moins» qui se transforme en «plus». La poésie, c'est la parole rare, mais c'est la parole fondamentale parce qu'elle vient des profondeurs, des fondements, très exactement, et c'est pour ça que les peuples naissent avec la poésie. Les premiers textes ont été des textes poétiques. Certes, il m'est arrivé d'écrire des pièces de théâtre, des drames, des tragédies, mais pour moi ce sont des départements de la poésie. Par conséquent, au point où j'en suis, et sans l'avoir fait exprès, sans l'avoir recherché, la poésie, pourrais-je dire, s'est imposée à moi. Il ne s'agit pas d'un retour après une infidélité, mais j'ai éprouvé très fort le sentiment de m'exprimer, au sens très fort du terme, et cette expression se fait tout naturellement par le biais et par le moyen de la poésie.*

Daniel Maximin : Vous disiez en 1943 dans "Tropiques" : «maintenir la poésie» comme si face aux problèmes terribles qui étaient les nôtres à cette époque-là, vous teniez à affirmer que rien ne pouvait pallier l'absence de la poésie. Vous écriviez alors : «Pourquoi maintenir la poésie? Se défendre du social par la création d'une zone d'incandescence en deçà de laquelle, à l'intérieur de laquelle fleurit dans une sécurité terrible la fleur inouïe du "je", dépouiller toute l'existence matérielle dans le silence et les hauts feux glacés de l'humour. Que ce soit par la création d'une zone de feu, que ce soit par la création d'une zone de silence et conquérir par la révolte la part franche où se susciter soi-même, intégral, telles sont quelques-unes des exigences qui depuis un siècle bientôt tendent à s'imposer à tout poète, et nous entendons, fidèles à la poésie, la maintenir vivante comme un ulcère, comme une panique image de catastrophe et de liberté, de chute et de délivrance...». Voilà donc, cela continue aujourd'hui?

Aimé Césaire : *J'avais oublié ces textes, en tout cas je n'ai rien à y ajouter et je ne les récuse en rien. C'est un des grands enseignements que j'ai tiré du surréalisme : c'est la conception de la poésie non pas comme effusion mais comme moyen de détection, comme moyen de révélation. La poésie comme accès à l'Être, comme accès à soi-même, l'accès aux forces profondes, et, bien entendu pour moi, l'accès aux forces profondes, c'est le geyser et c'est l'éruption, l'éruption de ces forces si longtemps enfouies et occultées par les débris et par les scories.*

Daniel Maximin : Tout de suite, dans le vocabulaire, apparaissent les mots : «éruption», «geyser», etc. autrement dit cette quête profonde de soi, passe presque toujours par des identifications avec des éléments de la nature. Dans le "Cahier..." il y a la pirogue au moment où vous demandez à votre pays de vous donner la force, vous dites «comme cette pirogue...» et puis dans "*Moi, laminaire*", il y a le fleuve qui apparaît de façon abondante. Vous changez d'identifications. Parfois, c'est l'arbre, parfois c'est le volcan, et puis là, dès le titre, "*Moi, laminaire*", vous affirmez : c'est la plante. Comme disait Suzanne Césaire dans "Tropiques" : «Je pense comme une plante». Et voilà que vous affirmez dans le titre : c'est le laminaire, et donc la plante, mais la plante qui est en même temps dans l'eau, qui est en même temps accrochée au rocher.

Aimé Césaire : *S'il est vrai qu'il y a un moi «baladin» et l'autre moi, le moi tapi ou reclus par le poème qui le libère, je me ressens total et tellurique, c'est-à-dire à la fois essentiel et solidaire.*

Daniel Maximin : «À force de penser au fleuve, je suis devenu un Congo» dit le "Cahier..." .

Aimé Césaire : *Il y a de cela. Tout à l'heure vous me demandiez pourquoi ce retour à la poésie? Eh bien, c'est un petit peu exprimé dans mon premier poème, qui se termine ainsi : «La pression atmosphérique, ou plutôt l'historique agrandit démesurément mes maux même si elle rend somptueux certains de mes mots». Effectivement à une époque où je sens le «moi» antillais menacé, cerné, grignoté, au moment où j'ai l'impression qu'il y a une course contre la montre, j'éprouve un sentiment tragique, et c'est dans ces moments qu'on s'agrippe à soi-même et le recours à la poésie sous la pression historique me paraît être l'essentiel droit de recours. Pour ce qui est de la question que vous*

m'avez posée : que voudrais-je être, mon Dieu, j'ai la tentation panthéiste, je voudrais être tout ! Je voudrais être tous les éléments. Mais c'est vrai que j'ai toujours été fasciné par l'arbre. Le motif végétal est un motif qui est central chez moi, l'arbre est là. Il est partout, il m'inquiète, il m'intrigue, il me nourrit. Il y a le phénomène de la racine, de l'accrochement au sol, il y a le phénomène du fût qui s'élève à la verticale. Il y a le motif de l'épanouissement du feuillage au soleil et de l'ombre protectrice. Tout cela fait partie de mon imaginaire incontestablement. Comme en fait partie le décor marin : l'océan, la vague, par exemple la vague qui défonce la falaise du côté de Grand-Rivière ou de Basse-Pointe, ce qui m'a toujours sidéré. Je crois que c'est un autre aspect de ma personnalité. Et puis je dois dire alors que, s'il y a très peu de mangrove, il y a beaucoup de montagne, et la montagne sous la forme du volcan. On peut essayer de comprendre, d'abord parce que les Antilles ce n'est jamais que de la montagne, de l'eau et de la montagne d'abord, c'est un phénomène tout bêtement géographique. Et puis très tôt la montagne est devenue pour moi le volcan. Là encore il y a une détermination géographique très précise. Votre Soufrière de Guadeloupe on n'est pas près de l'oublier, pas plus que ma Pelée. J'ai toujours le sentiment qu'on est né de la montagne, on est né du volcan. Nous sommes les fils du volcan. Et ça explique peut-être bien des choses. D'abord l'attente de la catastrophe perpétuelle : à n'importe quel moment le grand événement peut se produire ! Et puis, j'ai un peu l'habitude de dire que si je voulais me situer psychologiquement, et peut-être situer le peuple martiniquais, je dirais que c'est un peuple péléen. Je sens que ma poésie est péléenne parce que précisément ma poésie n'est pas du tout une poésie effusive, autrement dit qui se dégage... se dégage perpétuellement. Je crois que la parole est une parole rare. Cela signifie qu'elle s'accumule. Elle s'accumule pendant longtemps, elle s'accumule patiemment, elle fait son cheminement, on peut la croire éteinte et, brusquement, la grande déchirure. C'est ce qui donne son caractère dramatique : l'éruption. Ainsi ma poésie est une poésie péléenne. En tout cas, me pensant, c'est toujours en termes de terre, ou de mer, ou de végétal que je me dessine.

Daniel Maximin : Il y a beaucoup d'éléments, puisqu'avec l'arbre on a la terre, avec le volcan on a le feu et puis il y a l'eau. C'est l'air qui vous manque ?

Aimé Césaire : Oui, c'est bien pour ça qu'il y a cette aspiration à l'air, il y a cette dénonciation de la torpeur. La torpeur ! Alors là on peut le transposer sur le plan politique et la torpeur, le torpide cela m'écrase. C'est vraiment l'aspect négatif du soleil, le soleil non pas vainqueur, mais écrasant. Ah ! Le vent ! Vent des mornes ! Vent du large !

Daniel Maximin : Le laminaire, c'est à la fois un végétal, c'est l'arbre, je dirais : en plus modeste. C'est à la fois une petite algue qui est là, qui suit le mouvement des vagues, mais qui est là et qui reste accrochée. Autrement dit, est-ce qu'il n'y a pas là dans ce bilan une certaine modestie ? C'est-à-dire que ce n'est plus le jeune homme qui débarque dans le pays natal et qui proclame comme un futur père : « Pays je vais te fabriquer, je vais te faire. » Est-ce que ce n'est pas plutôt ici le fils qui dit : « Pays, tu existes, et tu existes par toi-même, peut-être sans moi aussi et je ne suis qu'un fils. » Est-ce qu'il n'y a pas une modestie retrouvée ?

Aimé Césaire : Il y a tout simplement entre "Cahier d'un retour au pays natal" et "Moi, laminaire", toute une vie, il y a cinquante ans de différence. Alors, évidemment, la différence qu'il y a entre les deux recueils, c'est qu'au départ, il y a le lyrisme, il y a le grand coup d'aile, il y a Icare qui se met des ailes et qui part. Et puis, avec l'autre, je ne dis pas que c'est l'homme foudroyé, mais enfin l'homme rendu à la dure réalité et qui fait le bilan (je ne sais pas si le compte à rebours a vraiment commencé), mais, en tout cas, un bilan, disons provisoire et qui veut être sincère, d'une vie d'homme. C'est quoi une vie d'homme ? Évidemment une vie d'homme, ce n'est pas ombre et lumière. C'est le combat de l'ombre et de la lumière, ce n'est pas une sorte de ferveur et une sorte d'angélisme, c'est une lutte entre l'espoir et le désespoir, entre la lucidité et la ferveur, et cela est valable pour tous les hommes, finalement sans naïveté aucune parce que je suis un homme de l'instinct, je suis du côté de l'espérance, mais d'une espérance conquise, lucide, hors de toute naïveté parce que je sais que là est le devoir. Parce que désespérer de l'Histoire, c'est désespérer de l'Homme.

Daniel Maximin : Vous êtes sur le plan politique, culturel, littéraire, une figure de proue. Vous êtes aussi pour certains, qui je crois se trompent, une image de père. Vous êtes pour d'autres un « père indigne », contesté sur le plan culturel parfois, mais politique surtout, ce qui fait que vous êtes parfois celui par qui on juge dans certains milieux l'avancée du pays. Et ce bilan-là aussi vous le faites. Et

ce bilan-là c'est : est-ce que j'ai été «*la bouche qui parle au nom de ceux qui n'ont point de bouche*», est-ce que j'aurai contribué, pour reprendre le titre d'un de vos poèmes qui est peut-être le plus célèbre sur le plan politique, à faire sortir mon pays «*hors des jours étrangers*»?

Aimé Césaire : *Le principe d'individualisation n'a jamais été très fort chez moi. Une de mes caractéristiques peut-être, c'est que très tôt je me suis ressenti beaucoup plus en pays qu'en être, qu'en être singulier, qu'en être individuel. Autrement dit, je me suis identifié. Mais pas par les voies intellectuelles tout simplement ! Je me réveille Martinique, je me réveille Guadeloupe, je me réveille Haïti. Il y a identification avec tel pays de ma géographie cordiale. Vous avez parlé de modestie, on peut aussi parler d'orgueil, modestie et orgueil... Quoiqu'il en soit, je ne dirai pas que je suis le père de l'identité martiniquaise, mais que j'ai contribué, plus qu'aucun autre peut-être et parmi les premiers, à révéler l'Antillais à lui-même. À ce point de vue-là, je n'ai de leçon à recevoir de personne.*

Daniel Maximin : Modestie ou orgueil... Tout dépend où se trouve l'arbre, au milieu d'une forêt ou tout seul sur l'île.

Aimé Césaire : *Vous l'avez dit ! Modestie et orgueil selon le moment, selon l'humeur, selon l'angle sous lequel on considère les choses, parce qu'il est bon que la contradiction soit reconnue, qu'elle soit maintenue. Je suis l'homme des contradictions et la poésie au fond c'est elle qui transcende les contradictions. Par conséquent, je suis à la fois modestie et orgueil, parce que l'enseignement collectif est à la fois fragilité et élection. C'est le sentiment que j'ai des Antilles : comme c'est rien, comme c'est fragile, comme c'est à la limite du néant et en même temps, paradoxalement, de la somme même des handicaps naît un petit peu le sentiment d'une certaine élection. Comme si ces débris n'étaient pas des débris quelconques et que peut-être confusément de là naîtra le monde de demain. Autrement dit, le rien, le plus infime canton de l'univers, le microcosme le plus insignifiant, un point ou des points sur l'océan, mais aussi paradoxalement à partir desquels peut-être peut renaître le monde.*

Daniel Maximin : Ce qui veut dire qu'au fond, quand on regarde tous vos écrits, il y a quelque chose qui n'apparaît jamais, c'est parfois, disons, une certaine honte d'être Antillais, un certain ressentiment parfois de ce que les Antillais ne suivent pas le prophète, ne suivent pas le poète, ne suivent pas le politicien qui leur dit l'avancée, qui leur montre en quelque sorte le futur. Autrement dit, l'idée assez fréquente dans notre littérature que ces bergers, qu'ils soient intellectuels, hommes politiques ou écrivains, les bergers ont un peu honte de leur troupeau. Et ça, je crois qu'il n'y a pas cela chez vous, bien qu'on retrouve parfois l'idée du berger. Est-ce que finalement ce n'est pas parce que vous vous rendez compte que les Antillais, on ne peut pas être leur berger parce que, comme tous les peuples d'ailleurs, ce ne sont pas des moutons, mais ce sont aussi des arbres et que vous êtes un arbre parmi d'autres qui peut indiquer une direction mais qui ne peut seul orienter la forêt de sa communauté?

Aimé Césaire : *C'est peut-être une chose que la pratique politique m'a enseignée. Il est de mode de dire beaucoup de mal de la politique. C'est très facile de venir dire que la politique m'a détourné de l'essentiel, c'est un lieu commun n'est-ce pas? Que j'ai perdu beaucoup de temps, que j'aurais dû me consacrer à mon œuvre. Beaucoup d'amis me le disent, me le reprochent. Mais, finalement, je crois qu'il n'y a jamais de hasard dans la vie. Que pendant près de quarante ans, je me suis occupé, sans être de nature essentiellement politique, que je me suis occupé de la chose publique, il doit bien y avoir une raison secrète. Alors, finalement, si j'y suis resté, si je l'ai fait, c'est parce que j'ai sans doute senti que la politique était quand même un mode de relation avec cet essentiel qu'est la communauté à laquelle j'appartiens. Alors ça, c'est la reconnaissance que j'ai envers la politique parce qu'à aucun moment je n'ai pu, je n'ai cessé même une seconde de penser que je suis de cette communauté-là, que je suis des Antilles, que dis-je, que je suis de Trénelle, que je suis de Volga-Plage, que je suis de Texaco, que je suis l'homme du faubourg, que je suis l'homme de la mangrove, que je suis l'homme de la montagne. Et la politique a maintenu vivant ce lien et vivante cette relation. Et alors lorsque j'ai le sentiment que j'ai perdu beaucoup de temps à des questions mineures, des réclamations dont certaines peuvent paraître fuitives ou oiseuses, mais non, finalement, cela me permet de découvrir au fur et à mesure, je n'ai jamais fini de le découvrir, de découvrir un peuple et de m'apercevoir que chez ce peuple, qui n'a presque pas de nom dans l'Histoire, il y a ce qui peut apparaître comme une forêt de réactions qu'on ne comprend pas très bien, mais il y a une sorte de logique secrète, il y a un instinct, il y a un vouloir vivre qui va dans une direction qu'il faut savoir comprendre et qu'il faut savoir*

peut-être canaliser et diriger, et qu'en réalité nous ne sommes pas les pères du peuple, nous sommes bien ce qu'on a dit tout à l'heure les fils du peuple.

Daniel Maximin : On imagine mal le poète solitaire Césaire et le député-maire Césaire aussi près l'un de l'autre, à tenter de faire la synthèse entre l'action poétique et l'action politique.

Aimé Césaire : *Oui. Là encore, le surréalisme n'est pas loin : réconcilier le rêve et l'action, le rêve et la réalité. Et alors avec simplement en plus la conscience que la réalité est rude et que ce n'est pas si simple que cela, et qu'aucun slogan ne simplifiera jamais cela. Et aussi le sentiment d'une singularité antillaise qui fait que dans mon esprit, la pire chose, et cela je le dis pour les nôtres, ce serait d'imaginer que les Antilles rentrent dans une catégorie toute faite, qu'on va s'en sortir avec des formules sacramentelles. Moi, au contraire, je suis très frappé par la singularité antillaise et c'est par l'imagination qu'on trouvera la solution de nos vrais problèmes parce qu'il y a aussi beaucoup de faux problèmes.*

Daniel Maximin : Cela me rappelle quelque chose : Daniel Maragnès, un écrivain guadeloupéen, essayant de définir notre singularité d'Antillais disait : regardez bien notre danse du laghia, c'est une danse de combat, donc il y a lutte et ce combat se fait sous quelle forme? L'esquive, puisque pendant l'esclavage, la lutte était interdite, il fallait avoir l'air de s'amuser dès que le maître paraissait, donc c'est une danse fondée sur l'esquive. Autrement dit, est-ce que ce n'est pas un peu cela que vous dites, c'est-à-dire que la résistance persiste même sous une apparence d'échec ou de soumission. En même temps, la combativité est là, qui apparaît de temps en temps comme un volcan qui éclate, comme ces révoltes qui éclatent brusquement, qui sont toujours là potentielles. Et puis en même temps il y a la danse, c'est-à-dire, derrière tout cela, la vitalité, c'est-à-dire l'équilibre, parce qu'on ne danse pas, on ne chante pas si l'on n'est pas équilibré, si on est angoissé ou névrosé, autrement dit entre ces trois pôles : lutte, esquive et création, on pourrait mieux cerner l'identité antillaise, à condition de ne pas la réduire ou la simplifier.

Aimé Césaire : *Oui, mais j'ajouterai en plus la volonté de bâtir. Le motif de l'architecte : bâtir, construire, c'est le mot contraire au débris, et je crois que si j'avais un appel à faire aux jeunes, à la nouvelle génération, je dirais, il faut construire. Les Antilles, c'est la chose à construire.*

Daniel Maximin : Donc, la création...

Aimé Césaire : *La création ! Voilà ! Et cet appel à la création vaut pour tout le monde. Mon idée essentielle, c'est qu'il faut que chaque Antillais se sente responsable, il est comptable de demain. Il faut qu'il apporte sa pierre à l'édifice, comme on dit, il faut construire et ne s'en remettre à personne. Ne s'en remettre à personne qui serait préposé à cette tâche ou qui serait délégué à cette tâche. Il y a un sentiment qui me paraît fondamental, il faut en finir avec cette coupure entre une élite et un peuple, entre les habiles et les non-habiles, ceux qui détiennent la vérité et ceux qui ne la détiennent pas...*

Daniel Maximin : Ceux qui détiennent la parole aussi...

Aimé Césaire : *La parole. Et ils ne s'aperçoivent même pas qu'il s'agit d'une conception terriblement élitaire ou élitiste de leur rôle. S'il y a, je crois, quelque chose qui s'impose, c'est de se convaincre encore une fois chacun à notre niveau, chacun dans nos rôles respectifs, et cela dans tous les domaines, qu'il y a la nécessité de prendre conscience d'une responsabilité. Et une volonté non pas de détruire, c'est le plus facile, mais de construire précisément à partir de ce qui a été détruit par la violence de l'Histoire.*

Daniel Maximin : Il y avait dans "Une saison au Congo" quelqu'un qui disait à Lumumba : «On n'invente pas un arbre, on le plante». Donc, c'est bien clair que derrière le désespoir de n'avoir pas complètement prophétisé ou que la prophétie n'ait pas été suivie entre le "Cahier" et "Moi, laminaire", il y a quand même cette certitude que finalement il n'y a pas de solitude. Il n'y a pas de solitude parce qu'il y a les autres arbres qui sont là, solides comme des verbes être.

Aimé Césaire : *Il n'y a pas de la solitude, parce qu'il y a, perpétuelle, angoissée, la lutte contre la solitude.*

Daniel Maximin : Alors, à propos de la lutte contre la solitude, vous êtes en bonne compagnie, vous êtes avec vos frères dans "Moi, laminaire". Avec Damas, avec Miguel Angel Asturias, avec Wifredo Lam (vous avez écrit une dizaine de poèmes inspirés par un certain nombre de ses tableaux qu'il souhaitait vous voir illustrer), et puis Frantz Fanon. Vous faites, dans ce recueil, une sorte de bilan, et dans ce bilan vous dites : je n'étais pas tout seul, et d'ailleurs quand vous parlez d'eux, on a

l'impression que c'est un peu de vous aussi que vous parlez. Alors, Damas, c'est le poète maudit, pour vous, c'est Rimbaud vivant?

Aimé Césaire : Nous avons tous participé à la même aventure. Il y a les parangons, les paraclets, et j'ai un peu l'impression que tous nous avons défriché une partie du chemin, une partie du domaine, et que nous devons tous à chacun quelque chose, chacun dans sa singularité, dans sa particularité. Je n'oublierai jamais Damas, parce que je l'ai connu très jeune, et au moment où Senghor et moi étions encore sur les bancs de l'université à préparer des diplômes, Damas était déjà pour nous le poète, le poète qui nous intriguait, le poète maudit, parce qu'il s'était libéré avant tout le monde. Damas, si j'avais à le définir : je le revois encore, tel qu'il était à l'époque et non pas tel qu'il est devenu après sa longue maladie, à la fois dandy et ricaneur, épris de musique, de musique de jazz qu'il connaissait parfaitement, épris de langue anglaise qu'il parlait plus souvent que le français.

Daniel Maximin : C'était un peu un Noir américain, Damas !

Aimé Césaire : Voilà, vous avez dit l'essentiel. Pour nous, c'était à Paris : le Noir américain, et ce qui m'a toujours frappé chez lui, c'est que derrière tout cet aspect ou dandy ou clown ou ricaneur, j'ai toujours senti chez lui, une immense dimension tragique. Il y avait cette angoisse qu'il dissimulait, il y avait cette sentimentalité profonde, presque d'enfant, il y avait ce sentiment de la déréliction, il y avait tout cela dans le ricanement de Damas, dans le bégaiement de Damas, dans le caractère fantasque de Damas. C'est tout cela qui a alimenté sa poésie, et qui fait de lui un très authentique poète. Il a poussé le premier le cri, le cri fondamental.

Daniel Maximin : Dans un de ses tout derniers poèmes, il écrivait ceci : «Pour avoir été plus souvent qu'à mon tour / de corvée / de garde / l'œil ouvert / l'arme aux pieds / quand ce ne fut point / prédestiné à l'être / toujours sur la brèche / entre four et moulin / la main à la pâte / astiquée au beurre frais / même les jours sans / dont ceux à mémoire courte / et vue basse / ne peuvent il est vrai se souvenir». Vous le retrouvez bien là?

Aimé Césaire : Ah ! Je retrouve tout à fait Damas dans cette syncope, dans ce rythme saccadé, et haletant et puis cette mémoire lointaine de caravane, de Gorée, tout cela y est !...

Daniel Maximin : Il y a un deuxième frère qui apparaît avec le poème qui s'appelle "Quand Miguel Angel Asturias disparut..." Et cela peut étonner d'ailleurs des gens qui vous connaissent mal, qui vous limitent seulement au monde francophone : Senghor, Césaire, Damas, l'Afrique : disons que ce «cadastre»-là, on le connaît bien. Mais les Antilles, c'est aussi l'Amérique. Même si l'origine historique, c'est l'Afrique, c'est l'Europe, et la déportation des hommes, il est clair que nos peuples se sont édifiés en s'inscrivant dans un paysage bien déterminé, dans cette montagne, dans ce volcan, dans ces îles, dans cette mer, qui imposent à leurs enfants de se dire d'une manière commune. Et c'est peut-être en cela qu'entre Asturias et vous-même on retrouve en effet une fraternité absolue.

Aimé Césaire : Comme vous l'avez dit, effectivement, il y a ce fait premier tout simplement que nous appartenons au continent américain. Il y a cette dimension géographique, il y a cette dimension tellurique, et c'est l'Amérique, les volcans du Guatemala, c'est la revanche de l'Inca sur le Conquistador, par le merveilleux. C'est la machine vaincue par la forêt vierge ; c'est le raisonnement vaincu par la poésie, les retournements de l'Histoire. Et l'accès à une nouvelle humanité qui est en réalité la revanche d'une humanité plus profonde ; c'est tout ça pour moi un peu Asturias.

Daniel Maximin : Alors Wifredo Lam, le grand peintre cubain, c'est un peu la même chose?

Aimé Césaire : C'est un peu la même chose avec la différence que Wifredo Lam c'est un pas de plus vers la Caraïbe : c'est la Caraïbe, et c'est le peintre, le peintre ainsi que je l'entends. Ce n'est pas pour moi uniquement un phénomène pictural, Lam est un poète. C'est la peinture de quoi? C'est la peinture de l'initié. C'est la lumière que j'ai choisi de projeter sur lui. Non pas celui qui a continué Picasso, ce n'est pas du tout à ce niveau-là que je me suis situé, mais je vois en lui quelque chose qui pour moi est plus important, je vois l'homme des Antilles, dans sa relation avec lui-même, avec la nature, avec une histoire, avec une géographie ; et avec une tradition.

Daniel Maximin : Et puis avec le sacré aussi...

Aimé Césaire : Et avec le sacré ! Et c'est par là que je voulais finir. Je ne dirai pas : Wifredo Lam est l'épigone de Picasso, je dirai : Wifredo Lam, c'est l'élève et l'initié de Mantonica Wilson. Et c'est pourquoi j'ai mis en tête de ces poèmes à lui consacrés cette phrase de lui : «Mantonica Wilson, ma marraine, avait le pouvoir de conjurer les éléments (nous ne sommes pas très loin d'Asturias). Je l'ai

visitée dans sa maison remplie d'idoles africaines, elle m'a donné la protection de tous ses dieux : de Yemanja, déesse de la mer, de Shango, dieu de la guerre, compagnon de Ogoun-ferraille, dieu du métal qui dorait chaque matin le soleil, toujours à côté d'Olorun, le dieu absolu de la création.» Et ce que dit cette peinture de Wifredo Lam, c'est précisément la création, c'est le soleil, c'est la jungle, c'est l'arbre, et finalement c'est la lutte, c'est la gourde de vie, c'est le germe, et c'est la lutte incessante de la vie contre la mort. Et regardez le caractère dramatique de plusieurs de ses tableaux ; eh bien ! c'est, finalement, malgré le malheur qui n'est pas nié, c'est en définitive, malgré tous les avatars [sic], la vie plus forte que la mort.

Daniel Maximin : À propos d'un de ses tableaux, vous avez écrit ceci : «Préserve la parole, rend fragile l'apparence, capte au décor le secret des racines, la résistance ressuscite autour de quelques fantômes plus vrais que leur allure, insolites bâtisseurs.» C'est un peu ça !

Aimé Césaire : *Et c'est le monde de demain qui, malgré la cécité de certains, déjà se bâtit.*

Daniel Maximin : Et puis dans le sacré il y a presque le secret !...

Aimé Césaire : *Je crois que le secret va avec le sacré !*

Daniel Maximin : En allant dans cette profondeur caraïbe, sous la mer, on retrouve l'Afrique. Il y a des dieux qui apparaissent chez Wifredo Lam, mais chez vous aussi, dans votre théâtre, qui est-ce qui est à côté de Lumumba ? qui est-ce qui est à côté de Caliban ? c'est le dieu Eshu ; qui est-ce qui est à côté du roi Christophe ? c'est Ogun, c'est Shango... Autrement dit, il ne s'agit pas d'illustration pour faire «exotique», pour faire «africain», il y a la certitude qu'après tout quelque chose qui nous a été volé, que nous avions au départ, avant le départ, de la mère-Afrique, n'a peut-être pas totalement disparu. Et c'est notre rapport à un sacré qui est là, discrètement à l'œuvre dans notre réalité antillaise et qui nous modèle, et nous motive et peut-être, est-ce là ce qui explique notre lieu de force, d'où nous forgeons finalement notre pouvoir de résistance et d'action. Alors chez Lam, c'est un peu cela qui vous fascine, je crois, d'avoir découvert qu'il avait reçu cette initiation, qui donne pour vous la clé de sa force et de sa création.

Aimé Césaire : *Nous sommes des hommes du sacré. Je ne suis pas initié, je suis initié par la poésie, si vous voulez, et je crois que je suis un homme du sacré. Le sacré martiniquais, le sacré antillais, il existe, bien sûr, il a été galvaudé, il a été occulté, il a été ignoré et parfois, terriblement dénaturé au point que les Antillais eux-mêmes ou ne le comprennent pas, ou en méjugent, mais je crois qu'il est là, fondamental. L'illustration de ce que je dis, je l'ai eue brusquement un jour, en Casamance, avec André Malraux. On avait organisé une sorte de grande fête un petit peu folklorique, et brusquement au détour d'un chemin, je vois apparaître un grand masque. Je reste saisi, je dis au Sénégalais qui était à côté de moi : «Mais comment, ce masque, vous aussi, vous l'avez?» Il dit : «Comment nous l'avons? Comment nous aussi? Mais c'est notre masque!». Je dis : «Oui, mais il existe aussi aux Antilles ! Il existe à la Martinique ! Je reconnaiss ce qu'on appelle à la Martinique "le diable du Mardi-Gras"». C'est un masque avec des cornes de bovidé, un grand manteau rouge constellé de petits miroirs juxtaposés, une queue de bœuf ; il se précipite dans la foule et effraie les enfants : une sorte de terreur sacrée s'empare de la foule antillaise quand il apparaît. Je demande alors au guide : «Mais qu'est-ce que c'est pour vous?» Il me répond : «C'est le masque que portent les initiés !» Et il m'explique que le symbolisme de ce masque, les cornes de bovidé, c'est un peu comme les cornes d'abondance, c'est le symbole de la richesse, et la constellation de miroirs, c'est le symbole de la connaissance. Autrement dit, lorsqu'on est initié, on est riche, on est riche totalement, on est riche matériellement, et, plus encore, on est riche spirituellement. Voilà donc le symbolisme de ce masque. Et voici le drame de l'histoire : chez nous il est devenu le diable, autrement dit, tout se passe comme si le dieu du vaincu était devenu le diable du vainqueur. Il me semble que, dans cette histoire, il y a tout le résumé de l'Histoire antillaise. Ainsi je crois que le sacré existe chez nous ; mais il s'agit d'un sacré qui est profané, il s'agit d'un sacré qui est galvaudé, et, s'il s'agit de retrouver le sacré, il faut le retrouver par les voies de l'art, il faut le retrouver par les voies du langage, par les voies de la poésie, et il faut se garder de faire une utilisation folklorique du sacré. Retrouver le sacré cela veut dire redonner son énergie au sacré, autrement dit : redonner au sacré la dimension révolutionnaire, au sens propre du mot.*

Daniel Maximin : Vous dites qu'il est profané, on peut aussi dire qu'il est profane, c'est-à-dire qu'il a perdu la signification religieuse qu'il avait en Afrique, mais qui n'est pas forcément seulement la

dégradation dans les superstitions. Quand le tambourineur frappe le gros-Ka, il ne sait plus chez nous maintenant quelles sont les significations exactes du message qui était très clair, comme aujourd’hui le tambour africain ou comme encore le tambour vaudou d’Haïti ou le tambour de la Santeria cubaine ou le tambour du Candomblé de Bahia. Disons que chez nous la chose s’est profanée dans la mesure où nous ne savons plus quel était ce message des dieux, quel était le sens de cette communication avec l’autre ; nous avons toujours gardé la frappe, nous savons toujours taper, autrement dit nous sommes, à la limite, dans le sacré sans le savoir.

Aimé Césaire : *C'est sûr, l'aliénation a passé par là ! Et ce qui m'importe à moi, c'est de savoir de nouveau ce que parler veut dire et provoquer le réveil des forces.*

En novembre 1982, dans un article de “Lire” (no 87), intitulé “**Où que j'aille je reste un nègre déraciné des Antilles**”, Césaire déclara : «*En profondeur, je me considère comme un poète et que la politique, c'est accidentel. Que, pendant près de quarante ans, sans être de nature essentiellement politique, je me suis occupé de la chose publique, il doit bien y avoir une raison secrète. Alors, finalement, si j'y suis resté, si je l'ai fait, c'est parce que j'ai sans doute senti que la politique était quand même un mode de relation avec cet essentiel qu'est la communauté à laquelle j'appartiens. Alors ça, c'est la reconnaissance que j'ai envers la politique parce qu'à aucun moment je n'ai pu, je n'ai cessé même une seconde de penser que je suis de cette communauté-là, que je suis des Antilles, que dis-je, que je suis de Trenelle, que je suis de Volga-Plage, que je suis de Texaco, que je suis l'homme du faubourg, que je suis l'homme de la mangrove, que je suis l'homme de la montagne. Et la politique a maintenu vivant ce lien et vivante cette relation.*»

Il publia :

1983
“**La poésie**”

Ensemble de l’œuvre poétique

Y furent ajoutés deux poèmes (voir, dans le site, l’article “Césaire, ses poèmes”)

En 1986, Césaire combattit le projet de loi relatif au développement des départements d’outre-mer présenté par le gouvernement de Jacques Chirac.

Cette année-là sortit le documentaire de Sarah Maldoror “*Aimé Césaire, le masque des mots*”.

Le 26 février, à l’université internationale de Floride, dans le cadre de la “Conférence hémisphérique des peuples noirs de la diaspora”, il prononça :

1987
“**Discours sur la négritude**”

Césaire exposa la complexité de la condition des Noirs, et mit en évidence l’importance de leur émancipation culturelle et intellectuelle.

En 1989, Césaire fut l’invité d’honneur au “Festival d’Avignon”, initiative de son directeur, Antoine Vitez. Son théâtre, sa poésie et sa pensée furent alors l’occasion de nombreuses manifestations artistiques.

Le 25 mai 1990, sur le plateau de l'émission télévisée "Ex-Libris", enregistrée à la Martinique à cette occasion, Césaire eut une conversation avec Patrick Poivre d'Arvor. En voici une transcription :

Patrick Poivre d'Arvor : De vous on a pu dire, c'était dans "La Croix" : «C'est l'homme qui déchira le rire Banania. L'homme qui poussa le premier cri du nègre.» Et vous avez rendu d'une certaine façon leur fierté aux Noirs qui pouvaient l'avoir perdue ou en tout cas parfois pouvaient avoir honte de leur condition. On a dit de vous aussi, c'était Marion Thiébaut qui a dit que : «Vous avez porté l'incendie au cœur même de la langue française». De quoi êtes-vous le plus fier? D'avoir façonné des mots ou d'avoir donné une fierté à...

Aimé Césaire : *Je crois que cela va ensemble. Mais d'abord, je suis l'homme d'une terre, c'est vrai. Je suis l'homme d'une communauté. Je suis l'homme d'une île et aussi l'homme d'une histoire. Et il ne faut jamais oublier la condition de l'homme noir et singulièrement l'homme des Antilles. Nous avons été des déportés, nous avons été des transportés, nous avons subi toutes les violences de l'Histoire, toutes les humiliations de l'Histoire. Et je crois que cela pèse très fortement sur notre psychologie, et notre désir a toujours été de repartir à la reconquête. D'abord à la reconquête de la liberté, à la reconquête de notre fierté, de notre dignité, à la reconquête de notre Histoire, et tout simplement à la reconquête de notre être. Je crois que la réappropriation de l'être, je crois que c'est vraiment la chose fondamentale et qui anime toute ma démarche et également toute ma poésie.*

Patrick Poivre d'Arvor : Et c'est ainsi qu'un jour vous avez créé et le terme et le concept de «négritude» qu'on a souvent attribué à Léopold Senghor, votre camarade de...

Aimé Césaire : *Oh pas du tout ! Aucune querelle de paternité. Moi, je lui dis c'est toi qui l'a inventé, il me dit c'est moi qui l'ai inventé. Là-dessus, il n'y a aucun problème. C'est qu'en réalité, nous l'avons pensé ensemble.*

Patrick Poivre d'Arvor : À Normal Sup.!

Aimé Césaire : *Nous étions deux exilés à Paris, d'abord à Louis-le-Grand, à la Cité Universitaire. Nous lisions ensemble, nous réfléchissions ensemble. Et, de la conjugaison de nos deux expériences, est sorti ce concept de négritude. Il se trouve que, peut-être effectivement, je l'ai employé le premier, mais en tout cas, c'est sûr, il y a là une copaternité.*

Patrick Poivre d'Arvor : Alors, vous qui êtes un grand spécialiste de la botanique (là, on voit ici une fleur de balisier qui se trouve être l'arbre qui vous a servi de symbole pour fonder votre parti) vous avez, un jour, dit qu'il était «difficile d'acclimater un arbre de souffre et de lave chez un peuple de vaincus». Qu'est-ce que vous vouliez dire par là?

Aimé Césaire : *Vous savez, je suis un homme tellurique. Je suis vraiment l'homme d'une terre et l'homme d'un terroir. Et, dans ma poésie il y a beaucoup d'arbres, vous me disiez tout à l'heure, vous posiez quelques questions sur la botanique. Je suis un homme de terre et puis aussi, je suis un homme de volcan. J'ai l'habitude de dire que j'ai la nature péléenne.*

Patrick Poivre d'Arvor : Est-ce que vous n'avez pas peur que chez vous l'homme politique (parce que vous êtes maire, député-maire de Fort-de-France depuis quarante-cinq donc depuis quarante-cinq ans) occulte un peu le poète, l'écrivain?

Aimé Césaire : *Bah ! Je ne sais pas si pour les gens cela occulte, mais simplement je considère que je suis et j'ai toujours été un homme engagé. Et j'imagine mal un homme, un intellectuel d'un pays sous-développé qui assiste sans intervenir au déroulement de l'Histoire. L'engagement.*

Patrick Poivre d'Arvor : Mais s'il faut vraiment faire un choix, quelle trace voudriez-vous laisser après votre mort? Celle de l'homme politique ou celle du poète?

Aimé Césaire : *Je dirais d'abord que c'est essentiellement celle du poète, parce qu'en réalité j'ai été homme politique accidentellement. Cela aurait très bien pu ne pas se produire. Les hasards de la vie, les circonstances qui ont fait qu'après la guerre, je suis devenu un homme politique lorsque le Parti Communiste en 1945 m'a demandé de figurer sur une liste et m'a mis tête de liste. Bien sûr, je n'y croyais pas du tout. Je n'ai jamais pensé une seconde que j'aurai été élu, que cette liste avait une chance quelconque d'être élue...*

Patrick Poivre d'Arvor : Ni que neuf ans plus tard que vous alliez quitter avec fracas le Parti Communiste également.

Aimé Césaire : *Oui. Je n'ai jamais pensé que nous allions être élus. J'ai été presque catastrophé. C'est une cheminée qui me tombait sur la tête lorsque j'ai appris que j'étais plébiscité, que j'étais élu.*

Patrick Poivre d'Arvor : Et ça donne aujourd'hui un emploi du temps d'homme politique, c'est-à-dire extrêmement rempli et donc pratiquement plus de livres. Le tout dernier "Moi, laminaire" date de 82 ; l'avant-dernier datait d'il y a dix ans, c'était "Ferrements".

Aimé Césaire : *C'est vrai.*

Patrick Poivre d'Arvor : Alors, Aimé Césaire poète, Aimé Césaire écrivain, est-ce qu'on va le retrouver un jour ?

Aimé Césaire : *Bah, je pense qu'on va le retrouver un jour ! Je ne fais pas de distinguo absolu entre les choses. Je suis un homme engagé, je me définis essentiellement comme l'homme d'une communauté que je défends par tous les moyens. La poésie est un moyen, l'action politique en est un. La réflexion politique en est un autre. Tout cela, je crois que c'est le même homme. C'est l'instrument qui diffère. La vérité, c'est que je n'ai jamais séparé mon destin individuel de celui du peuple auquel j'appartiens. Je crois que c'est ça qui est la chose fondamentale. La reconquête de l'être par la poésie, par le mot (après tout, le mot est la demeure de l'être comme disait Heidegger) la reconquête de la personnalité martiniquaise, la reconquête de l'identité martiniquaise, la reconquête de la responsabilité martiniquaise, pour moi tout ça fait un tout.*

Patrick Poivre d'Arvor : Est-ce qu'il a un petit pincement de fierté au cœur quand vous apprenez que vous êtes l'auteur le plus étudié par les universitaires dans le monde entier ?

Aimé Césaire : *Non ! (Rire) Je dois dire que ce n'est pas une fierté. Je suis effaré, tout simplement.»*

En 1991 sortit le documentaire de Jean-Daniel Lafond, "La manière nègre ou Aimé Césaire, chemin faisant".

En 1992, Césaire célébra son épouse : «très pure loin de toute cette jungle / la traîne de tes cheveux ravivée / jusqu'au fond de la barque solaire / exaspération de la sécession... Je la vois qui bat des paupières / histoire de m'avertir qu'elle comprend mes signaux / qui sont d'ailleurs en détresse des chutes de soleil très ancien.»

En mars 1993, Césaire ne sollicita pas le renouvellement de son mandat. Il avait accompli une des plus longues carrières de l'histoire parlementaire : quarante-sept ans de mandat continu. Il soutint le candidat qui allait le remplacer.

Il publia :

1994

"Aimé Césaire. La Poésie"

Cette réédition de son œuvre poétique complète inclut un recueil inédit :

"Comme un malentendu de salut"

(Pour une présentation, voir, dans le site, "Césaire, ses poèmes")

1994

"Victor Schoelcher et l'abolition de l'esclavage, suivi de trois discours"

En 1994, la réalisatrice martiniquaise Euzhan Paley, à qui l'on doit notamment le film "La rue Case-Nègres" (1983), rendit hommage à celui qu'elle considère comme son «parrain martiniquais» dans "Aimé Césaire, une voix pour l'Histoire", un documentaire en trois volets de 52 minutes chacun :

- "L'île veilleuse" qui, à travers des témoignages d'hommes politiques et d'intellectuels, d'images d'archives et de photos, retrace l'attachement du poète à sa terre volcanique, issue d'une «colère

créatrice» ; cela débute par une séquence enflammée avec les mots du "Cahier d'un retour au pays natal" et des images d'éruptions sur des percussions de Doudou N'Diaye Rose.

-"Au rendez-vous de la conquête" qui nous transporte à Paris, en 1931, lorsque le jeune boursier s'inscrivit au "Lycée Louis-le-Grand" pour préparer l'"École normale supérieure", rencontra l'étudiant africain, Léopold Sedar Senghor, et des écrivains noirs états-uniens, tels que Claude McKay, Langston Hughes, Countee Cullen, Alain Locke, Richard Wright. Ce volet, nourri de témoignages, d'archives et de lectures de textes du poète et de l'homme engagé, finit avec les années 1950.

-"La force de regarder demain" qui aborda les problèmes alors affrontés par l'homme politique, l'engagement du poète au service de «la négritude».

En 1995, le "Discours sur le colonialisme" et "Cahier d'un retour au pays natal" furent pour la première fois au programme du baccalauréat littéraire.

L'"Imprimerie nationale" publia :

1996

"Anthologie poétique"

En mai 1997, Césaire fut interviewé pour "Le courrier de l'UNESCO" et répondit à une série de questions :

-«Il est coutume pour vous situer de mentionner plusieurs références : l'espace, la géographie, le temps de l'Histoire, l'écriture, la poésie et ses divers départements, l'action politique. Mais vous, comment vous situez-vous?»

-«C'est difficile. C'est une terrible question. Mais bon, je suis un homme, un Martiniquais, un homme de couleur, un nègre, l'homme d'un pays, l'homme d'une géographie, l'homme d'une histoire, l'homme d'un combat. Ce n'est pas très original. Grosso modo, je répondrais que c'est l'histoire qui dira ce que je suis.»

-«Donc, vous venez du nord de la Martinique...»

-«J'ai toujours eu l'impression que je partais à la reconquête. À la reconquête de mon nom. À la reconquête de mon pays. À la reconquête de moi-même. Et c'est pour cela que ma démarche a été essentiellement une démarche poétique. Parce qu'il me semble que la poésie, c'est un peu tout cela. C'est la reconquête de soi par soi.»

-«De soi par soi. Et par quel outil privilégié?»

-«Je crois que l'outil essentiel, c'est le mot ! Un peintre, ce serait par la peinture ! Mais un poète, c'est par le mot. Je crois que c'est Heidegger qui a dit cela : "Le mot, c'est la demeure de l'être." On pourrait multiplier les citations. Je crois que c'est René Char qui disait, du temps qu'il était surréaliste : "Les mots savent de nous beaucoup plus que nous savons d'eux." Je crois que cela aussi, c'est révélateur. Que le "verbe" est révélateur. Et pas seulement créateur.»

-«Révélateur. Créateur. Explorateur?»

-«Explorateur est excellent ! C'est la sonde que l'on jette. C'est la tête chercheuse. Qui ramène l'être à la surface.»

-«Vous avez dit souvent que la première parole nègre, après le long silence, ne pouvait être qu'une parole révolutionnaire. Alors, la poésie est aussi «révolution?»

-«Oui. Elle est révolutionnaire. C'est le monde ordinaire chamboulé, labouré, transmuté. C'est pourquoi elle est révolutionnaire. Lorsque, en 1941, en pleine guerre mondiale, la revue "Tropiques" a paru dans la Martinique occupée, comme une immersion dans les sources contradictoires du magma de l'âme antillaise, avec un regard cru dardé sur les profondeurs de l'aliénation coloniale, c'était véritablement une révolution culturelle. Et lorsque le censeur de Vichy, en 1941, a interdit "Tropiques" en disant : "Vous êtes révolutionnaire", c'était un fort bon critique. C'est vrai ! Il s'agissait d'une révolution culturelle. C'était une sorte de révolution copernicienne que nous opérions ! Il y avait de

quoi surprendre ! Et les Martiniquais, eux-mêmes, ont été surpris ! Révélés à eux-mêmes. Étrange rencontre ! Ça modifiait un certain nombre de valeurs.»

-«Lesquelles?»

-«*Nous sommes par définition des êtres compliqués. C'est la règle commune à toute société, accrue par le tissu complexe de la sédimentation née des termes inégaux du fait colonial. Tout n'y est pas négatif, loin de là. Cette hybridation dont nous sommes le résultat a des acquis et des valeurs positives, où l'Occident, et l'Europe, ont eu aussi leur part. Leur part positive, disais-je, dont les effets ont été parfois tardifs pour les non-Européens, mais qui sont indéniables, et dont nous sommes à la fois les acteurs et les partenaires. Je devrais dire parfois aussi les bénéficiaires. L'abbé Grégoire, Victor Schoelcher, et toutes ces voix d'hier et d'aujourd'hui, qui se sont engagées pour l'Homme et ses droits, au-delà de la race et contre la discrimination, ont été des guides dans ma vie, et représentent à jamais un formidable élan de générosité et de solidarité de l'Occident, une contribution essentielle à l'avancée des idées d'universalité concrète et d'humanisation, sans lesquelles notre monde actuel ne pourrait pas envisager d'évoluer positivement. Je suis à jamais leur frère de luttes et d'espérances.*»

-«À Genève, en 1978, lors de l'événement appelé "Genève et le monde noir", vous avez, dans un discours important, prononcé ces paroles : "Le pouvoir opératoire de la poésie, avec son double visage de nostalgie et de prophétie, salvatrice, car récupératrice de l'être, est intensificatrice de vie." "Cahier d'un retour au pays natal", paru en 1939, était-il donc cette parole première?»

-«Oui. C'est bien ainsi que je le conçois : c'est un départ, un nouveau départ, qui est le vrai départ. Car, dans la vie, il y a beaucoup de faux départs. Mais je crois que c'est là pour moi le vrai départ. La mémoire, l'enfoui, l'enseveli, tout cela exhumé, remis au monde, proféré, éclatant dans le monde tout fait, dans le monde que nous vivons, je crois que c'est un signal important. Dire le sursaut. Ne pas le taire, la parole réinvestie comme arme miraculeuse contre le monde bâillonné. Et les bâillons sont souvent purement intérieurs.»

-«Comment "débâillonner" ce monde?»

-«Je crois simplement que la parole est salvatrice.»

-«Est-elle suffisante face à l'humaine condition et à ses dérives récurrentes?»

-«*Sans doute pas, pas sans l'amour et l'humanisme. Vraiment, je crois en l'Homme. Et je me retrouve dans toutes les cultures. Dans cet effort extraordinaire, que tous les hommes, où qu'ils soient, sous quelque latitude qu'ils soient, ont fait. Pour quoi? Mais pour rendre, tout simplement, la vie vivable ! Car cela ne va pas de soi ! Supporter la vie. Et affronter la mort. Et c'est cela qui est pathétique. Nous participons tous à la même grande aventure. C'est cela les cultures. Qui se rencontrent, et qui se rencontrent quelque part.*»

-«L'affirmation de la négritude, mot que vous avez créé et qui a été le ciment d'un mouvement historique, ne portait-elle pas en elle le risque de vous séparer de l'Autre, du "non-nègre"?»

-«*Nous n'avons jamais conçu notre singularité comme l'opposé et l'antithèse de l'universalité. Il nous paraissait très important (en tout cas pour moi) de poursuivre la recherche de l'identité. Et, en même temps, de refuser un nationalisme étroit. De refuser un racisme, même un racisme à rebours. Notre souci a toujours été un souci humaniste et nous l'avons voulu enraciné. Nous enraciner et en même temps communiquer. Je crois que c'est dans Hegel que nous avons trouvé (dans un chapitre de cette pensée de Hegel très marquée par la dialectique du maître et de l'esclave) cette réflexion sur la singularité. Hegel explique qu'il ne faut pas opposer le singulier à l'universel, que l'universel, ce n'est pas la négation du singulier, mais que c'est par l'approfondissement du singulier que l'on va à l'universel. Pour être universel, nous disait-on en Occident, il fallait commencer par nier que l'on est nègre. Au contraire, je me disais : "Plus on est nègre, plus on sera universel." C'était un renversement. Ce n'était pas le ou bien, ou bien. C'était un effort de réconciliation. Mais pas de réconciliation froide. De réconciliation dans le feu, de la réconciliation alchimique, si vous voulez. Une identité, mais une identité réconciliée avec l'universel. Chez moi, il n'y a jamais d'emprisonnement dans une identité. L'identité est enracinement. Mais c'est aussi passage. Passage universel.»*

-«Le feu, au premier rang des énergies vitales?»

-«Oui, vous avez dit : le feu. C'est clair que ma poésie est ignée. Mais pour quoi? J'appartiens à cette île... Pourquoi dans ma poésie, y a-t-il cette hantise? Ce n'est pas du tout une recherche voulue. Je

constate (tout le monde le constate) la présence du volcan. C'est la terre, c'est le feu. Le feu n'est pas destructeur. Le volcan n'est pas destructeur. Il est destructeur au second degré. C'est une colère cosmique, autrement dit, une colère créatrice. Elle est créatrice ! Nous sommes loin de cette idylle romantique sous la mer endormie. Ce sont des terres de colère, des terres exaspérées. Des terres qui crachent, qui vomissent, et qui vomissent la vie. C'est de cela que nous devons être dignes. Cette parcelle créatrice, il faut la recueillir ! Il faut la continuer ! Et non pas s'endormir dans l'acceptation, la résignation. C'est une sorte de sommation de l'Histoire et une sommation de la Nature, à nous faites.»

-«Comment expliquer, alors, que cette parole première, vous l'ayez dite dans la langue du pouvoir colonial? Du colonialisme?»

-«Cela ne me gêne pas du tout. Je ne l'ai pas voulu. Mais il se trouve que la langue dans laquelle je m'exprimais, c'était la langue que j'avais apprise à l'école. Et cela ne me gênait en rien, ne m'a séparé en rien de ma révolte existentielle, et du jaillissement de mon être profond. J'ai plié la langue française à mon vouloir-dire. Nous sommes, par la nature et par l'Histoire, situés au carrefour de deux mondes. Nous sommes au carrefour d'au moins deux cultures. Il y a une culture africaine qui me paraît sous-jacente. Et c'est parce qu'elle est sous-jacente, oubliée, méprisée, qu'il fallait l'exprimer, la faire vivre à la lumière. Mais l'autre était la culture évidente ! Celle que l'on percevait à travers le livre, à travers l'école, et qui était notre aussi, comme part intégrale de notre destin individuel et collectif. Donc, j'ai essayé de réconcilier, parce qu'il le fallait, ces deux mondes. Mais je me sens tout à fait à mon aise aussi bien en me revendiquant du griot africain et de l'épopée africaine qu'en me revendiquant de Rimbaud, de Lautréamont. Et par-delà eux, de Sophocle ou d'Eschyle !»

-«Mais que peut penser le griot africain face au drame du Rwanda, du Zaïre et de la désespérance qui plane sur cette Afrique que vous avez tant rêvée, dans votre engagement pour la décolonisation?»

- «En Afrique comme en Martinique, dans les Amériques, et ailleurs, je ne me suis jamais illusionné quant aux risques de l'Histoire. L'Histoire est toujours dangereuse. Le monde de l'Histoire, c'est le monde du risque. Mais c'est à nous qu'il appartient à chaque moment d'établir et de réajuster la hiérarchie des périls. Dès 1966, face à la grande espérance de ce que l'on a appelé le "soleil des indépendances", j'en avais la claire vision. Je l'ai d'ailleurs exprimée au colloque d'ouverture du "Festival Mondial des Arts Nègres" à Dakar en avril 1966, face à un parterre de dignitaires africains tout neufs, et il faut l'avouer, peu lucides sur le monde, ses rapports de force, sur eux-mêmes et leur irréversible responsabilité. Je retrouve ici les propres termes de mon discours du 6 avril 1966. J'ai dit : "L'Afrique est menacée. Menacée à cause de l'impact de la civilisation industrielle. Menacée par le dynamisme interne de l'Europe et de l'Amérique. On me dira : pourquoi parler de menace, puisqu'il n'y a pas de présence européenne en Afrique, puisque le colonialisme a disparu et que l'Afrique est indépendante? Malheureusement, l'Afrique ne s'en tirera pas à si bon compte. Ce n'est pas parce que le colonialisme a disparu que le danger de désintégration de la culture africaine a disparu. Le danger est là et tout y concourt, avec ou sans les Européens: le développement économique, la modernisation, le développement politique, la scolarisation plus poussée, l'enseignement, l'urbanisation, l'insertion du monde africain dans le réseau des relations mondiales, et j'en passe. Bref, au moment où l'Afrique naît véritablement au monde, elle risque comme jamais de mourir à elle-même. Cela ne signifie pas qu'il ne faut pas naître au monde. Cela signifie qu'il faut s'ouvrir au monde, avec les yeux grands ouverts sur le péril et qu'en tout cas, le bouclier d'une indépendance qui ne serait que politique, d'une indépendance politique qui ne serait pas assortie et complétée par une indépendance culturelle, serait en définitive le plus illusoire des boucliers et la plus fallacieuse des garanties." À cela s'est ajoutée l'irresponsabilité politique et toute la palette d'un cynisme partagé ! Mais, heureusement, des figures exemplaires comme celle de Nelson Mandela, attestent la grandeur de l'Afrique. L'Afrique vit l'aventure humaine, et je gage que le chant du griot retrouvera la sève de l'Afrique éternelle.»

-«Et l'utopie marxiste à laquelle vous avez adhéré en 1946, et que vous avez dénoncée avant la crise de Budapest, par votre "Lettre à Maurice Thorez", où vous énonciez les raisons de votre rupture avec le Parti Communiste?»

-«J'ai effectivement, comme tant de mes contemporains, cru à ce qui s'est révélé n'être qu'une mauvaise utopie. Je n'en ai aucune honte. Il y avait à cela, dans le contexte de l'après-guerre, un enthousiasme du cœur, et une espérance pour l'esprit. Mais, très vite, il y a eu la déception, le

sentiment de la manipulation, la conviction du mensonge, et, selon mes termes d'alors, la conscience intolérable de la "faillite d'un idéal et l'illustration pathétique de l'échec de toute une génération". J'ai ressenti comme une nécessité impérieuse de ne pas me taire, et contre le conformisme de l'époque, de rompre à mes risques et périls avec le cadre, alors tout-puissant, de l'appareil marxiste. Cela faisait partie de mon choix ontologique d'homme, conscient de la responsabilité non négociable d'une identité assumée.

-«Dans le "Discours sur le colonialisme" (1950), vous avez dit : "Nul ne colonise impunément, ne colonise innocemment. Le prix sera lourd à payer pour une humanité réduite au monologue."»

-«Oui, je crois profondément que la civilisation universelle a beaucoup à perdre à réduire au silence des civilisations entières. Si la voix des cultures africaines, la voix des cultures indiennes, la voix des cultures asiatiques se taisent, eh bien, je crois que ce sera un appauvrissement de la civilisation humaine. Si la mondialisation que l'on nous propose devait aboutir à un monologue réducteur, elle créerait une civilisation qui ne peut que s'étioler. Je crois à l'importance de l'échange. Et l'échange ne peut se faire que sur la base de l'estime réciproque.»

-Pour vous, en 1997, le combat est donc toujours d'actualité?»

-«Nous sommes tous toujours guerriers. La guerre prend des formes différentes, selon les âges, mais il y a des choses contre lesquelles on est toujours rebelle. On est toujours le rebelle de quelque chose. Des choses que l'on ne peut pas accepter, et que je n'accepterai jamais. C'est le sort de tout le monde, et sans doute de tous les hommes. Il y a des choses avec lesquelles je n'ai pas du tout fait la paix. Je ne prendrai pas mon parti de l'écrasement d'un peuple, de l'effacement de l'Afrique. Non, je ne peux pas m'y résoudre. Je voudrais passionnément que les peuples existent en tant que peuples, qu'ils s'épanouissent et qu'ils apportent leur contribution à la civilisation universelle. Parce que le monde de la colonisation et de ses avatars contemporains, c'est le monde de l'oppression, c'est le monde de l'écrasement, le monde de l'affreux silence.»

-«Êtes-vous effectivement aujourd'hui, Aimé Césaire, à 84 ans, bien plus d'un demi-siècle après "Cahier d'un retour au pays natal", fidèle à l'urgence de la poésie?»

-«Bien sûr. Je n'ai plus la même énergie tellurique ; je n'ai plus du tout la même force. Mais, enfin, je la salue, je ne la renie pas.»

-«La poésie est-elle toujours opérante aujourd'hui? Le sera-t-elle toujours?»

-«En tout cas, c'est pour moi la parole fondamentale. Et le salut du monde dépend de sa capacité d'entendre cette parole. Il est clair que, durant tout le siècle que nous avons vécu, l'écoute de la parole poétique a été diminuant. Mais on se rendra compte de plus en plus que c'est la seule parole qui puisse être encore vivifiante et à partir de laquelle on peut rebâtir et reconstruire.»

-«Est-ce que vous ne pensez pas que, dans l'œuvre d'Aimé Césaire, la dimension poétique est toujours sous-tendue par un propos, par un projet éthique?» - «Certainement. Tout est soutenu par un projet éthique. Dès "Cahier d'un retour au pays natal", le souci de l'homme apparaît, je crois qu'il y a une quête de soi-même, mais aussi une quête de fraternité et d'universalité. Quête de la dignité de l'Homme, je crois que ce sont les fondements de l'éthique.»

-«Et pourtant notre siècle n'a pas été un siècle où l'éthique a triomphé?»

-«Non, certainement pas. Mais l'éthique doit être une affirmation. Que l'on soit suivi ou que l'on ne soit pas suivi, il y a des choses qui, pour nous, sont fondamentales, auxquelles on s'accroche. Même à contre-courant, faut-il encore les maintenir. Alors, ce que nous recherchons, c'est la réconciliation, c'est la connivence avec le cosmos, la connivence avec l'Histoire, la coïncidence de nous-même avec nous-même. Autrement dit, pour moi, la poésie, c'est une recherche de la vérité et de la sincérité. La sincérité, hors de ce monde, "hors des jours étrangers". Et nous la recherchons au fond de nous-même. Et, souvent, contre nous-même. Contre ce qui apparaît être nous-même. Le plus profond de nous-même. La poésie est abyssale. Abyssale et explosive. Encore une fois, le volcan. Je suis au moment du grand passage, sans doute, mais je l'affronte, imperturbable, d'avoir proféré ce qui me paraît essentiel, imperturbable, d'avoir, si vous voulez, hélé l'amont et hurlé l'avenir. C'est ce que je crois avoir fait. À peine désorienté par la contremarche des saisons. Mais c'est ainsi. Et telle est, je crois, ma vocation. Pas, mais pas du tout de rancœurs, ni de rancunes, mais l'inévitable solitude de l'homme. Enfin, l'essentiel est là.»

En 1992 parut "Texaco", roman du Haïtien Patrick Chamoiseau où Marie-Sophie, l'«Informatrice» du «Marqueur de paroles», l'instituteur Alcibiade, évoque Aimé Césaire avec humour et tendresse: «Eh bien, ce nègre noir connaissait la langue française mieux qu'un gros dictionnaire où il était capable d'un coup d'œil de repérer les fautes. On disait qu'il pouvait te parler en français sans même que tu comprennes la moitié d'une parole, qu'il savait tout de la poésie, de l'Histoire, de la Grèce, de Rome, des humanités latines, des philosophes, bref qu'il était plus savant, plus lettré que le plus mapipi des blancs-francs. Il pratiquait, disait-on, une étrange poésie, sans rime ni mesure ; il se déclarait nègre et semblait fier de l'être.» Voilà qui témoignait bien de l'aura dont bénéficiait encore «Papa Césaire» dans le peuple et chez les intellectuels des Antilles ; qui, en outre, cernait bien la double face de l'écrivain, qui portait la culture occidentale à son comble, et, simultanément, défendait, revendiquait haut et fort son «identité noire». Alcibiade apprenait encore : « Le pire, c'est qu'il se montrait ingrat en dénonçant le colonialisme. Lui, à qui la France avait appris à lire, enseigné l'écriture, se disait africain et le revendiquait.»

En 1995, "Cahier d'un retour au pays natal" et "Discours sur le colonialisme" furent pour la première fois au programme du baccalauréat littéraire (épreuve de lettres en Terminale).

En 1996, dans la collection "Les voix de l'écriture", parut "Aimé Césaire", un coffret de deux disques compacts contenant un entretien, des extraits de poèmes et d'autres écrits ainsi qu'un livret, une coproduction de "Radio France Internationale" et de l'"UNESCO".

En 2001, après cinquante-six années consécutives de vie politique, Césaire renonça à sa fonction de maire de Fort-de-France, au profit de Serge Letchimy. Il s'installa définitivement en sa Martinique, où, toujours sollicité et toujours influent, il allait rester un personnage incontournable de l'histoire martiniquaise, recevant chaque jour, dans son bureau de l'ancienne mairie, tous les visiteurs considérables ou anonymes, vieillards ou écoliers, avant sa promenade de l'après-midi d'arbre en arbre dans la nature, faisant le plus souvent une courte halte à l'ombre de son fromager.

En 2002, le chanteur martiniquais Éric Virgal composa "Aimé Césaire" sur son album "ZikZag".

En juin 2003, lors d'un hommage de l'Afrique à Césaire qui se tint à Bamako, il accepta d'être interrogé par les organisateurs. Après avoir exprimé sa consternation face aux affrontements ethniques qui ensanglantaient le continent africain, il exprima son exaspération sur la question du statut par un néologisme qui n'engageait pas à une réforme bien précise : «*Si on me demandait à l'heure actuelle : "Qu'est-ce que vous voulez ? la décentralisation, l'assimilation?", je dirais : "Non, foutez-moi la paix, je veux l'émancipation. Je suis un émancipationiste".*» Il dit aussi son angoisse face à l'avenir : «*C'est l'anxiété, la crainte du lendemain, la crainte pour l'avenir de mon peuple. Cela m'habite. Je ne suis pas toujours tranquille, je pense toujours à notre collectivité. Je pense toujours à mes parents, à mes grands-parents, au continent d'où je viens. Il ne s'agit pas de ma vie de tous les jours, de mes petits soucis quotidiens. Ce serait trop simple. Mais je vois plus loin, c'est peut-être ma faiblesse.*»

Le 1er juin 2004, Césaire eut un entretien avec Patrice Louis, au cours duquel il lui déclara : «La culture, c'est tout ce que l'homme a inventé pour rendre le monde vivable et la mort affrontable.» - «Je définis la culture ainsi : c'est tout ce que les hommes ont imaginé pour façonner le monde, pour s'accommoder du monde et pour le rendre digne de l'homme.» Le texte fut publié à Paris sous le titre : "Aimé Césaire, rencontre avec un nègre fondamental".

Cette année-là, on republia "Victor Schœlcher et l'abolition de l'esclavage. Esclavage et colonialisme".

En 2005, Césaire réagit à la loi française du 23 février dont l'article 4, alinéa 2, exigeait que : «Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer,

notamment en Afrique du Nord, et accordent à l'histoire et aux sacrifices des combattants de l'armée française issus de ces territoires la place éminente à laquelle ils ont droit.» Le chantre de la «négritude», le participant à tous les combats contre le colonialisme, contre le racisme, contre l'indifférence triomphante, contre tout ce qui asservit et aliène l'être humain, qui restait «anti-colonialiste résolu», ne pouvait l'accepter ; il en dénonça donc la lettre et l'esprit. Alors qu'il recevait régulièrement les personnalités en visite en Martinique, cela l'amena, en décembre, à refuser de recevoir le ministre de l'intérieur, Nicolas Sarkozy, pour aussi des «raisons personnelles», qu'il ne jugea pas bon d'expliquer.

Cela coïncida avec la publication d'entretiens avec Françoise Vergès (petite-fille de Raymond Vergès), professeuse de sciences politiques à la "London University", vice-présidente du "Comité pour la mémoire de l'esclavage" :

2005
'Nègre je suis, nègre je resterai'

Entretiens

Aimé Césaire revint notamment sur sa rencontre, dès son arrivée à Paris en 1932, dans les couloirs du "Lycée Louis-le-Grand", avec Senghor qui, lui, était déjà inscrit à l'"École normale supérieure", où il le rejoignit ultérieurement. L'amitié de toute une vie se scella aussitôt. «*Senghor et moi, nous discutions éperdument de l'Afrique, des Antilles, du colonialisme, des civilisations.*» En 1934, sous la plume de Césaire, fit irruption le mot «négritude», qui était promis à un durable rayonnement. «*C'est le Nègre qu'il fallait chercher en nous.*» Comme le montre bien la suite des entretiens, dès son apparition, la notion se démarqua nettement d'une position de type «différentialiste» ou «communautariste» qui connut une large diffusion au cours des dernières décennies du XXe siècle. Certes, tant pour Senghor que pour son camarade, cette notion engageait un décisif rejet de l'assimilation, qui était pour eux «*l'aliénation, la chose la plus grave*». La revendication d'identité, loin d'être pour Césaire un repli sur soi, a toujours été l'indispensable condition à une authentique participation à une œuvre civilisatrice intégrant les civilisations, excluant par conséquent une conception faussement universaliste de la civilisation qui, dans la situation coloniale, impliquait un ethnocentrisme larvé.

Il se rappela comment, professeur, il fut agacé par un élève de primaire qui récitait «nos ancêtres les Gaulois avaient les cheveux blonds et les yeux bleus». «*Petit crétin, lui répondit Césaire, va te voir dans une glace !*».

Il définit de nouveau les lignes de force de ses principaux écrits. «*Liberté Égalité Fraternité, prônez toutes ces valeurs, lançait le sage en colère, mais tôt ou tard, vous verrez apparaître le problème de l'identité. Où est la fraternité ? Pourquoi ne l'a-t-on jamais connue ? Précisément parce que la France n'a jamais compris le problème de l'identité.*»

Il soutient toujours que la départementalisation, qui a fait, du moins en droit, des Martiniquais des Français, n'était en aucune manière une assimilation. Première phase d'un processus de décolonisation, elle laissait cependant intacte la question de l'identité ; elle n'en apparaissait pas moins nécessaire à l'époque compte tenu de la misère économique de la Martinique. Une jeune génération s'insurgea plus tard contre le «père», comme en témoigne la prise de position polémique d'un Raphaël Confiant. Césaire assume une inévitable ambivalence : «*Pour un pays comme la Martinique, je revendique le droit à l'indépendance. Pas forcément l'indépendance.*»

L'un des propos les plus percutants de Césaire dans ces entretiens a trait à la question de «la réparation» découlant de la loi, votée à l'unanimité par l'Assemblée nationale en 2001, «déclarant la traite négrière et l'esclavage "crimes contre l'humanité"». Césaire fait remarquer que la réparation, parce qu'elle risque de se ramener à un vulgaire marchandage («*et puis ce serait terminé*»), occulterait de ce fait l'enjeu véritable qui est d'ordre moral. À ses yeux, l'esclavage est «*irréparable*» : «*C'est fait, c'est l'Histoire, je n'y peux rien.*» Il importe bien davantage, selon lui, de devenir

«responsables de nous-mêmes» : «sortir de la victimisation est fondamental». Quant aux Européens, ils «ont des devoirs envers nous, comme à l'égard de tous les malheureux, mais plus encore à notre égard pour des maux dont ils sont la cause».

Dans les dernières pages des entretiens, Césaire, évoquant les graves injustices du monde actuel, notamment envers les Africains, professe ce qu'il appelle un «nouvel humanisme», qui prend appui sur la "Déclaration des droits de l'homme". Il invite à un «dialogue entre les civilisations», qu'il faut «établir par la politique et la culture». «Il faut que nous apprenions que chaque peuple a une civilisation, une culture, une histoire. Il faut lutter contre un droit qui instaure la sauvagerie, la guerre, l'oppression du plus faible par le plus fort. Ce qui est fondamental, c'est l'humanisme, l'homme, le respect dû à l'homme, le respect de la dignité humaine, le droit au développement de l'homme.»

Commentaire

Le titre, "*Nègre je suis, nègre je resterai*", est brutal ; mais, si c'est la formule qui résume toute une vie, elle reste souvent incomplète car, loin d'être une théorie identitaire, la «négritude» se définissait pour Césaire comme une manière d'être un être humain.

Françoise Vergès eut le grand mérite de réactualiser la pensée de Césaire au moment où, notamment en France, avait lieu un débat public sur la traite négrière et l'esclavage. Elle le fit dans la magistrale étude, modestement intitulée "*Postface*", qui suit les entretiens ; on y lit : «Relire Césaire à la lumière du présent donne aux débats d'aujourd'hui une histoire, une généalogie qui les fondent.» Sa lecture «postcoloniale» de Césaire met vivement en lumière la pertinence et la lucidité des vues de l'auteur du "*Discours sur le colonialisme*" (1950), qu'on croirait à tort dépassées de nos jours.

Si ces entretiens ont donné peu de place à l'œuvre littéraire, c'était de propos délibéré : ils portent sur «des thèmes généraux, l'esclavage et la réparation, la République et la différence culturelle, la solitude du pouvoir».

En 2005 parut : "Aimé Césaire : une parole pour le XXIe siècle, entretiens avec Euzhan Palcy". Il y parla de la Martinique : «Nous sommes, nous résulton du crachat du volcan» ; il affirma : «Je voudrais passionnément que mon peuple existe en tant que peuple». Réagissant à la conception idyllique et paradisiaque des îles qui avait cours dans la littérature antillaise, il la recentra sur le «temps de détresse» : «Des hommes séparés brutalement de leur pays, de leur terre, de leurs dieux, de leurs légendes, de leur culture, de leur langue même.» À propos de celle-ci, il eut pourtant des propos ambigus : «On est créole pour ne pas être africain. La créolité n'a de sens que par rapport à un référent essentiel qui me paraît être l'Afrique» à l'égard de laquelle il exprima encore son regret : «J'ai toujours le sentiment que j'ai perdu quelque chose».. Il s'opposa à l'idée que, pour être universel, il fallait nier qu'on était nègre : «Au contraire je me disais : plus on est nègre, plus on est universel».

Dans "Le Monde" du 17 mars 2006, il indiqua que, pour lui, écrire et agir politiquement allaient de pair : «Ma poésie est née de mon action» - «Écrire, c'est dans les silences de l'action».

Dans "Le Monde" du 4 juillet, dans un entretien intitulé "*Aimé Césaire, le grand cri nègre*", il confia à Francis Marmande : «Ma poésie est née de mon action. Elle est faite de révoltes, d'angoisses et d'appels à la reconquête. Je ne sépare pas mon action politique de mon engagement littéraire.»

Cette année-là furent institués les "césaires" qui récompensèrent des chanteurs, musiciens, écrivains et cinéastes d'Afrique francophone et des Antilles. Mais, en 2008, après la mort de Césaire, ses descendants firent savoir qu'ils ne souhaitaient pas que ces récompenses continuent de porter ce nom.

Comme, en 2006, fut abrogé l'article 4 alinéa 2 de la loi française du 23 février 2005, en mars, Césaire revint sur sa décision, et, à la suite de la médiation du Guadeloupéen Patrick Karam, reçut

Nicolas Sarkozy auquel il offrit son célèbre "Discours sur le colonialisme" de 1950. Il commenta ainsi sa rencontre : «C'est un homme nouveau. On sent en lui une force, une volonté, des idées. C'est sur cette base-là que nous le jugerons.» À la suite de cette rencontre, on obtint de Nicolas Sarkozy qu'il agisse pour que le nom "Aimé Césaire" soit donné à l'aéroport de Martinique.

Ainsi, après avoir été longtemps traité en pestiféré par la république gaulliste, Césaire bénéficia alors d'un prestige quasi-pontifical qui suscita un défilé ininterrompu et bien souvent ridicule de politiques de tous bords, cérémonial auquel il se prêta avec un humour qui échappa souvent à ses visiteurs.

En 2006 encore sortit le "DVD" de Patrice Louis "*Césaire raconte Césaire*".

Le 15 janvier 2007, l'aéroport de Fort-de-France-Le Lamentin fut rebaptisé "Aéroport international de Martinique-Aimé-Césaire".

Le 9 et le 11 novembre fut diffusé à la télévision le film "*Aimé Césaire, Un nègre fondamental*", écrit par François Fèvre, réalisé par Laurent Chevallier et Laurent Hasse.

Cette année-là, Césaire devint président d'honneur de "La maison de la négritude et des droits de l'Homme", un musée consacré à l'esclavage des Noirs, situé au centre du village de Champagney en Haute-Saône dont les habitants s'étaient indignés de cette pratique dès 1789.

Cette année-là encore, durant la campagne de l'élection présidentielle française, il soutint activement Ségolène Royal, en l'accompagnant lors du dernier rassemblement de sa vie publique, et en lui déclarant : «*Vous nous apportez la confiance et permettez-moi de vous dire aussi l'espérance.*»

Le 9 avril 2008, il fut hospitalisé au "CHU Pierre Zobda Quitman" de Fort-de-France pour des problèmes cardiaques. Son état de santé s'y agrava.

Aimé Césaire décéda le 17 avril 2008 à Fort-de-France à l'âge de 94 ans.

Aussitôt, lui rendirent hommage de nombreuses personnalités politiques et littéraires, comme le président Nicolas Sarkozy, l'ancien président sénégalais Abdou Diouf, l'écrivain René Depestre.

Le dimanche 20 avril furent célébrées, à Fort-de-France, devant plusieurs milliers de personnes réunies au stade de Dillon, en présence du chef de l'État, des obsèques nationales. Son cercueil fut couvert par le drapeau du "Parti progressiste martiniquais" (PPM) qu'il avait fondé, et qui est tricolore : rouge (pour la liberté) - vert (pour le lien avec la nature) - noir (pour rendre hommage à «tous ceux qui ont été bafoués»). Alors qu'il avait souhaité qu'aucun «puissant» ne prenne la parole lors de son enterrement et des cérémonies à sa gloire, un grand discours fut prononcé par Pierre Alier, son ancien premier adjoint à la mairie de Fort-de-France. Le président de la République ne donna pas de discours mais s'inclina devant la dépouille en disant : «Tous les Français se sentent aujourd'hui martiniquais dans leur cœur». Étaient aussi présents : Dominique de Villepin, Laurent Fabius, Pierre Mauroy, Lionel Jospin, Yves Jégo, Rama Yade, Bernard Kouchner, François Hollande, François Fillon, Lucette Michaux-Chevry, Victorin Lurel, Michèle Alliot-Marie, Patrick Devedjian. Le peuple de Fort-de-France fit montre d'une incroyable dévotion, accompagnant, malgré les barrières, la dépouille jusqu'au cimetière La Joyaux où il fut inhumé. Sur sa tombe furent inscrits ces vers de son "*Calendrier lagunaire*" :

«*La pression atmosphérique ou plutôt l'historique*

Agrandit démesurément mes maux

Même si elle rend somptueux certains de mes mots».

Le 10 mai, Ségolène Royal, Jean-Christophe Lagarde, Christine Albanel, appuyés par d'autres élus, demandèrent son entrée au Panthéon, pour laquelle une pétition fut mise en ligne.

Le 24 juin, à Paris, l'Assemblée nationale adopta une résolution «en hommage à Aimé Césaire» qui y avait représenté différentes circonscriptions de la Martinique en tant que député de 1945 à 1993.

Le même jour, l'Institut français de Londres tint une soirée hommage.

À New York eut lieu un récital de poèmes.

À Fort-de-France, on inaugura l'espace muséal "Ancien Bureau d'Aimé Césaire".

Le 7 juillet fut inauguré, au Kremlin-Bicêtre, le "Centre de loisirs Aimé-Césaire".

En 2009, se tint à Paris l'exposition "Kréyol factory" réunissant soixante artistes contemporains venus de la Martinique, de la Guadeloupe, de la Jamaïque, de la Guyane, de la Réunion, d'Haïti ou de Porto Rico ; qui fut dédiée à Césaire.

Cette année-là sortit le film de Sarah Maldoror "*Eia pour Césaire*".

Cette année-là encore parut, proposée par le grand ami de Césaire, l'écrivain guadeloupéen Daniel Maximin, l'anthologie thématique "*Cent poèmes d'Aimé Césaire*", véritable invitation au voyage, en mots et en images, dans l'imaginaire du poète, qui met à l'honneur le premier grand poème de Césaire, "*Cahier d'un retour au pays natal*", mais nous oriente surtout dans cet archipel à découvrir : sur la jeunesse du poète partagée entre l'île natale et la France des études, puis sur ce que le poète nomma ensuite ; au chapitre "Histoire", des vers sont comme de puissantes stèles consacrées aux grandes figures de l'histoire africaine et caribéenne, tels Louis Delgrès, libérateur de la Guadeloupe, Patrice Lumumba au Congo... et, bien sûr, le roi Christophe en Haïti, figures qui inspirèrent aussi son théâtre ; d'autres présences, intenses, surgissent de ces pages, Éluard, Damas, le peintre Wilfredo Lam ou encore Saint-John Perse... L'album qui forme une sorte de parcours biographique, s'arrête dans cette Afrique que Senghor lui fera découvrir comme mère. Au chapitre sobrement intitulé "Elles", on ne manqua pas de s'attarder sur l'image de Suzanne Césaire, son épouse, mère de ses enfants et compagne des premiers combats de plume.

Patrice Lumumba au Congo... et, bien sûr, le roi Christophe en Haïti, figures qui inspirèrent aussi son théâtre ; d'autres présences, intenses, surgissent de ces pages, Éluard, Damas, le peintre Wilfredo Lam ou encore Saint-John Perse...

Le livre est aussi une promenade dans ces paysages insulaires et volcaniques, où la flore explose. L'album qui forme une sorte de parcours biographique, s'arrête dans cette Afrique que Senghor lui fera découvrir comme mère. Et au chapitre sobrement intitulé "Elles", on ne manquera pas de s'attarder sur l'image de Suzanne Césaire, son épouse, mère de ses enfants et compagne des premiers combats de plume : au retour de leurs études à Paris, ils entrent tous deux en résistance en créant la revue "*Tropiques*". Suzanne Césaire y écrit des articles que Daniel Maximin donnera à lire dans un petit volume à paraître le 7 mai : Le Grand Camouflage (Seuil).

Cette année-là enfin, le chanteur Abd Al Malik produisit une chanson nommée "*Césaire*", placée dans son album "*Dante*", dans laquelle il récita en conclusion le poème de Césaire "*Dorsale bossale*".

De 2009 à 2011, le livre "*La Poésie*" (1994), qui compile toute l'œuvre poétique de Césaire, fut au programme de l'agrégation de lettres modernes au sein du thème de littérature comparée intitulé "Permanence de la poésie épique au XXe siècle".

En 2010, le chanteur français Pierpoljak dédia à Césaire une chanson nommée "*Aimé*", placée dans son album "*Légendaire sérénade*".

Le 4 octobre 2010 fut inauguré à Rennes un espace social et culturel nommé Aimé-Césaire.

La même année fut publié par David Alliot, "Sept poèmes reniés suivi de La Voix de la Martinique", édition bibliophilique.

La même année encore, Romuald Fonkoua, rédacteur en chef de la revue "Présence africaine" qui avait rencontré Césaire trois fois, alors qu'il était déjà un vieux monsieur hypocondriaque et couvert d'honneurs, sans illusions mais non sans humour, publia : "Aimé Césaire", une biographie très documentée, aussi admirative qu'inspirée.

La même année enfin, la revue "Les temps modernes" publia un texte de Césaire : "**Nègrerie : conscience raciale et révolution sociale**".

En avril 2011, Césaire fit son entrée symbolique au "Panthéon de la République" où fut apposée une plaque dont le texte est :

AIMÉ CÉSAIRE

Poète, dramaturge, homme politique Martiniquais (1913-2008)

Député de la Martinique (1945-1993) et maire de Fort-de-France (1945-2001)

Inlassable artisan de la décolonisation, bâtisseur d'une «négritude» fondée sur l'universalité des droits de l'homme, «*bouche des malheurs qui n'ont point de bouche*», il a voulu donner au monde, par ses écrits et son action, «la force de regarder demain».

Au Panthéon, il voisine avec Victor Schoelcher, qui rédigea le décret d'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises en 1848, et auquel, cent ans plus tard, le poète rendit hommage.

. Elle inspira notamment à celui que son biographe Romuald Fonkoua (Aimé Césaire, éditions Perrin) nomme "l'inventeur de la tragédie antillaise La tragédie du roi Christophe. Il ne faut pas oublier, non plus, le grand dramaturge que fut Césaire, Et les chiens se taisaient ou encore Une saison au Congo, d'une telle actualité pour décrypter les dictatures africaines.

En 2013 fut produit le documentaire de Félix Olivier, "Césaire, le prix de la liberté" où, à travers des séquences de fiction et des images d'archives, fut effectué un retour sur son parcours paradoxal, entre l'engagement visionnaire du poète et le combat difficile du politicien.

Le 21 mai fut votée à Tours la création de la "Rue Aimé-Césaire".

Le 26 juin, à Paris, dans le 1er arrondissement, fut inauguré par le maire Bertrand Delanoë le "Quai Aimé-Césaire" situé sur la rive droite de la Seine, le long du "Jardin des Tuileries".

Le 28 septembre fut inauguré à Gennevilliers un "Espace culturel et social Aimé-Césaire".

De 2013 à 2018 fut publié, en cinq volumes, "Aimé Césaire, écrits politiques".

En 2013, la chercheuse Kora Véron, responsable du groupe "Aimé Césaire" de l'"Institut des textes et manuscrits modernes" (ITEM), unité de recherche du "Centre national de la recherche scientifique" (CNRS) et de l'"École normale supérieure", publia, avec Thomas A. Hale (professeur de littérature comparée à l'Université d'État de Pennsylvanie) "Les écrits d'Aimé Césaire. Biobibliographie commentée, 1913-2008".

Le 13 février 2015 fut inaugurée à Marseille une "Rue Aimé-Césaire".

Le 8 avril 2015 fut inauguré à Clisson le "Lycée Aimé-Césaire".

Le 11 avril 2015 fut inauguré à La Courneuve la "Médiathèque Aimé-Césaire".

Le 17 octobre 2015 fut inaugurée à Épinay-sur-Seine une "Allée Aimé-Césaire".

Le 29 janvier 2016, à Lille, fut inauguré le "Lycée professionnel Aimé-Césaire".

En 2017 sortit en France le film du cinéaste martiniquais Guy Deslauriers, sur un scénario de Patrick Chamoiseau, intitulé "Césaire contre Aragon" et qui se concentre sur la polémique de 1955 et sur ce qu'elle provoqua, mêlant littérature, politique et lutte anticoloniale. Le réalisateur déclara : «C'est une histoire qui, aujourd'hui encore, a des échos extrêmement forts et qui reflète une réalité qui vaut encore. Les écrivains, les créateurs (et surtout lorsqu'ils viennent de ces régions qu'on a du mal à pointer sur une carte géographique), ces personnes font face à une domination intellectuelle, culturelle ou d'ordre politique. Il nous semblait que ce combat d'Aimé Césaire, qu'il a mené dans les années 1950, n'avait pas pris une seule ride. Le combat qu'Aimé Césaire a mené face au titanique Parti communiste français, cette histoire de combat au départ solitaire mais qui devint ensuite celui de nombreux écrivains et intellectuels noirs, ce combat est valable pour tous. C'est un combat dans lequel des personnes qui ne sont pas forcément noires peuvent se retrouver. Là me semble être l'intérêt de ce type d'histoire.»

La même année, Julien Clerc chanta le texte de Marc Lavoine intitulé "*Aimé*", et Francesca Solleville enregistra "*L'ombre gagne*", texte mis en musique par Bernard Ascal, sur son album "*Dolce vita*".

En 2018, pour le dixième anniversaire de la mort d'Aimé Césaire, parut "Cher Aimé ... quinze lettres à Aimé Césaire" qui sont celles d'écrivains, d'éditeurs, de metteurs en scène, d'artistes, de journalistes et de personnalités politiques (Jack Ralite, Nimrod, Abd Al Malik, Marc Alexandre Oho Bambe, Salah Stetié, René Depestre, etc.) qui lui rendaient hommage.

Cette même année, parut le livre de Christiane Taubira "*Baroque sarabande*", où, «débalant sa bibliothèque» en femme de lettres passionnée, elle indiqua que Césaire y tient une grande place, et écrivit : «Césaire habite une blessure sacrée...., comme il habite un vouloir obscur et une soif inextinguible. Et lorsque le Rebelle va mourir, même si les chiens se taisent, quelque chose qui de l'ordre évident ne déplacera rien, mais qui fait que les coraux au fond de la mer, les oiseaux au fond du ciel, les étoiles au fond des yeux des femmes tressailliront le temps d'une larme ou d'un battement de paupière.» - «Un souffle chaud vous parcourt l'échine. Car il vous monte cette provocation d'Aimé Césaire que vous léchez en secret, trop rude quand même à proférer en un lieu qui doit rester de civilité, plus encore lorsque l'affrontement est âpre, sauf à concéder l'autorité du ton à ceux qui attaquent en meute et sabotent en douce.»

Le 13 avril, l'"École normale supérieure" réunit les spécialistes universitaires de son œuvre.

Le 16 avril, Césaire fut lu, chanté et mis en musique lors d'une «nocturne» du ministère de la Culture, ouverte au public à la veille du jour anniversaire de sa mort.

Le 17 avril, la chaîne "France Ô", qui donne à tous l'occasion de voir des pièces de Césaire, invita son personnel à son siège de Malakoff à une «scène ouverte» où des anonymes lurent de ces poèmes.

Cette année-là encore sortit le documentaire de Fabrice Gardel et Isabelle Siméoni, "*Césaire et moi*", où témoignèrent Daniel Maximin, Aïssa Maïga, Joey Starr, Arthur H, Lilian Thuram, Valérie Manteau, Audrey Pulvar et Zineb El Rhazoui ; le film a le mérite d'éviter l'hagiographie («addict au pouvoir?» se demanda Audrey Pulvar), traitant notamment de la relation de Césaire avec sa femme, la merveilleuse et trop discrète Suzanne, qui ne lui vaudra certes pas un prix de féminisme.

Cette année-là enfin, la comédienne Armelle Abibou, avec l'autrice et metteuse en scène Margaux Eskenazi, créa "*Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre, Césaire-Variations*", un montage enthousiasmant de textes d'Aimé Césaire, Léon-Gontran Damas, Léopold Sédar Senghor, Langston Hughes, Louis Aragon, Patrick Chamoiseau, Édouard Glissant, Michèle Lalonde, Léonora Miano, Alicé Carré et Margaux Eskenazi.

Le 28 septembre 2019 fut inauguré à Mont-Saint-Martin l'"Espace polyvalent Aimé-Césaire".

La promotion 2020-2021 de l'"École nationale d'administration" prit le nom d'Aimé Césaire.

En 2021 parut le livre de Marijosé Alie intitulé "*Entretiens avec Aimé Césaire*".

En mai parut "Aimé Césaire", biographie de 864 pages écrite par Kora Véron, la plus complète et la plus fouillée de celles parues à ce jour. En plus d'avoir scruté les sources écrites, elle s'est entretenue nombre de fois avec l'écrivain et homme politique au cours des dernières années de sa vie.

Le 31 mai 2022 fut mise en service à Aubervilliers la "Station Aimé Césaire" de la ligne 12 du métro de Paris.

*
* *

Césaire était de petite taille (à peine un mètre soixante-cinq), mais était vif argent, avait des yeux pétillant d'intelligence et de malice, le large front soucieux d'un homme habitué à des états d'âme contradictoires. Animé d'une forte volonté de puissance, il manifesta son tempérament volcanique dans son œuvre littéraire comme dans son action politique, ces deux aspects de son activité ne s'opposant d'ailleurs pas dans son esprit. Et il ne s'est jamais assagi. Il disait les choses très clairement, avec des formules très précises et un phrasé rapide. Mais il avait beaucoup d'humour (en témoigne cette saillie qu'il lança quelques mois avant sa mort : «*N'allez pas le répéter, mais le nègre vous emmerde !*»).

Jeune homme révolté, accroché à son île, étant de ceux qui en sont partis et qui y sont revenus, y ont réussi et y sont restés, il y devint un homme politique de premier plan, un politicien madré ayant le sens de la ruse, mais plein d'affabilité, de générosité, d'humanité, restant toujours d'une grande proximité avec les citoyens, étant le chef politique et spirituel incontesté de la Martinique, tout en étant curieusement peu intéressé par son environnement caribéen, sauf Haïti (il ne serait jamais allé à la Guadeloupe !). Témoin et acteur de son temps, comme écrivain et comme homme politique doué de lucidité et d'exigence, il s'engagea dans un combat, auquel il donna toutes ses forces et sa personne même, contre l'état colonial, contre le racisme, contre l'indifférence triomphante et contre tout ce qui aliène et asservit l'être humain. Les problèmes politiques et sociaux qui assaillaient son pays furent pour lui de véritables obsessions. Son engagement en politique le conduisit à être maire de Fort-de-France de 1945 à 2001, conseiller général de 1945 à 1949 puis de 1955 à 1970, président du conseil régional de la Martinique de 1983 à 1986, député de la Martinique de 1945 à 1993, faisant donc preuve d'une étonnante longévité. Au Palais Bourbon, il fut l'inlassable défenseur des D.O.M.-T.O.M, (départements d'outre-mer, territoires d'outre-mer), qui étaient, à ses yeux, les laissés-pour-compte de la décolonisation. Ayant voulu la départementalisation de la Martinique, il s'employa, pendant des années de travail acharné, à tenter de la faire entrer dans les faits, avant de ne pouvoir que déplorer son échec (elle n'a pas sorti l'île de la dépendance, tout en la vidant peu à peu de sa substance humaine et culturelle car elle connut un exode rural massif provoqué par le déclin de l'industrie sucrière et l'explosion démographique créée par l'amélioration des conditions sanitaires de la population, d'où le développement de quartiers populaires constituant une base électorale stable pour le "Parti progressiste martiniquais", et la création d'emplois pléthoriques à la mairie de Fort-de-France, solution trouvée pour parer à court terme aux urgences sociales de l'époque), et d'en venir, en rejetant à la fois l'assimilation et l'indépendance (pour lui, celle-ci est aussi inéluctable qu'impossible), à soutenir la solution de l'autonomie pour «*la nation martiniquaise*», sans que l'on sache précisément ce qu'il entendait par là. Comme il pensa devoir avancer par étapes, il semble, aux yeux de ses opposants, avoir été davantage à la remorque des initiatives prises par les gouvernements métropolitains (en matière de décentralisation tout particulièrement) qu'un élément moteur de l'émancipation de son peuple. Le cheminement de l'homme politique, s'il fut passionné et si, rétrospectivement, il apparaît étrangement contourné, s'enracina toujours dans le quotidien

antillais, car il formula sa révolte contre la condition des Noirs en traversant toutes ses couches de misère, de mépris et d'exploitation. Tout au long de son exceptionnel parcours politique, il fut l'homme du vouloir ensemble, c'est-à-dire de l'engagement par et pour le collectif, avec cette certitude toujours affirmée que les véritables avancées de la liberté et de la dignité ne sont pas celles qui s'octroient d'en haut ou d'ailleurs, mais celles qui se conquièrent par la responsabilité collectivement assumée.

Anticolonialiste convaincu, il produisit des textes qui, qu'ils soient du poète, du dramaturge ou de l'essayiste, traduisent avec violence le mépris et la haine du colonisé pour le colonisateur venu d'Europe, pour les penseurs occidentaux qui philosophèrent tranquillement des siècles durant, sans se soucier de la barbarie européenne qui sévissait dans d'autres contrées, en étant persuadés qu'il n'y avait là que des hordes sauvages sans foi ni loi et surtout sans droit. Mais il manifesta aussi une foi puissante dans la vie, un optimisme toujours tempéré par une intelligence finement aiguisée. Son but ultime fut de contribuer à l'accession des Noirs colonisés à l'Histoire, de redonner aux descendants des esclaves l'orgueil et l'énergie perdus, de créer une société neuve, «*riche de toute la puissance productive moderne, chaude de toute la fraternité antique*».

Faisant à son «*Rebelle*» de «*Et les chiens se taisaient*» «*pousser d'une telle raideur le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées*», il utilisa abondamment le mot «*nègre*» et ses dérivés, «*négrillon*», «*négraille*», assumant ces étiquettes infamantes et cette injure maudite pour mieux dire sa révolte et pour se redresser dans sa dignité, avec tous ceux de sa race. Plus encore, il créa et développa la notion de «*négritude*», l'employant dans une optique de valorisation identitaire, pour dénoncer l'oppression raciste, redonner aux descendants des esclaves l'orgueil et l'énergie perdus, contribuer à l'accession des Noirs colonisés à l'Histoire, créer une société neuve, «*riche de toute la puissance productive moderne, chaude de toute la fraternité antique*». Cependant, pour lui, que sa compatriote, la romancière Maryse Condé, appela «l'ancêtre fondateur», la solidarité des Noirs ne doit pas être fonction de la couleur de leur peau, mais d'une communauté de culture et de tempérament ; il précisa que cette solidarité doit être vécue par l'intellectuel noir comme une élémentaire décence, et non comme un pesant fardeau et un martyre ; enfin, il la vit comme une solidarité universelle, dépassant de loin l'allusion à la couleur de la peau, comme une aspiration généralisée à la justice et au bonheur. En effet, il serait réducteur de l'enfermer dans un mot dont on peut d'ailleurs se demander s'il est de nature à réduire les préjugés. Il eut le génie de percevoir dans «*la négritude*», par-delà l'esclavage, le racisme et le colonialisme irréparables, la tragédie universelle de la lutte de l'être humain contre lui-même. Il avait annoncé dans «*Cahier d'un retour au pays natal*» : «*Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir.*», et il sut accomplir cette mission.

Si, longtemps, il pensa que, à la stagnation des Antilles, s'opposait la libération de l'Afrique, il en vint finalement à admettre avoir nourri une vision idéalisée de ce continent où ce descendant d'esclaves est encensé, est considéré comme une figure de proue, parce qu'il y apparaît, plus que Senghor, comme le chantre vraiment rebelle de «*la négritude*».

Homme de lettres, qui avait pour habitude de jeter son inspiration sur papier n'importe où et à tout moment, qui avait une plume répandant son exubérante brutalité, qui mena un véritable combat avec la langue dont il fut un alchimiste, il écrivit quatorze ouvrages qui furent une quête obstinée de l'identité exaltant les racines et les origines africaines des siens, dans la perspective de l'affirmation triomphale du «pays» martiniquais ; qui furent aussi un ample chant libérateur. Son itinéraire témoigne de cette double postulation : assumption de l'héritage occidental et de la poésie française ; plongée vers les racines africaines. Une grande partie de ses œuvres furent publiées aux «Éditions Présence Africaine» qui jouent un rôle essentiel dans le monde culturel africain.

Il fut un poète éruptif, au verbe d'une incandescence qui semble celle d'un fleuve de lave descendant d'un volcan antillais ; au langage métaphorique et paroxystique souvent difficile à aborder ; aux rythmes vraiment pulsionnels et obsédants ; à la profusion chargée, abrupte et violente. S'il évoqua le

monde authentiquement primitif des îles, avec leur flore, leur bestiaire et leurs mœurs particulières, et s'il descendit dans les profondeurs du «moi», il voulut surtout être le porte-parole et le guide des siens. À la fois chant et discours, son œuvre poétique charrie une fascinante cargaison d'images à l'ampleur épique et de mots rares chargés d'un exceptionnel pouvoir d'incantation.

Il fut aussi un puissant dramaturge auteur de quatre pièces jouées un peu partout à travers le monde, où, faisant renaître la tragédie sur les ruines de l'Histoire, il montra l'enracinement de la liberté, dans une galerie de bâtisseurs où, chronologiquement, les deux héros mythiques du Rebelle et de Caliban encadrent les deux figures historiques du roi Christophe et de Patrice Lumumba, creusant jusqu'à la mort les fondations de leurs nations toutes neuves à Haïti et au Congo.

La pensée de cet esprit libre, de ce polémiste incisif, de cet éveilleur épris de justice et de vérité, animé d'une foi puissante dans la vie, d'une aspiration universaliste au bonheur, qui prôna le maintien des valeurs fondamentales que sont le courage et la dignité dans un monde qui connaît le chaos, garde toute son acuité et sa fécondité aux yeux de quiconque s'efforce d'entrevoir dans l'évolution actuelle de la planète les voies d'une refondation de l'humanité.

Ayant reçu le soutien d'intellectuels français illustres de l'époque tels que Michel Leiris, André Gide, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Théodore Monod, ayant influencé des écrivains tels que Frantz Fanon, Édouard Glissant (qui ont été ses élèves), le Guadeloupéen Daniel Maximin et bien d'autres, ayant marqué et continuant de marquer des générations de créateurs et d'intellectuels en lutte contre la colonisation et l'acculturation aux Antilles, aux États-Unis et en Afrique, tous ses fils, parfois rebelles, de jeunes générations s'emparant de ses vers, des écrivains du monde entier se disant aujourd'hui encore les héritiers de son idéal et de son combat contre les injustices, il est universellement reconnu comme l'un des grands créateurs du vingtième siècle, au point qu'on pourrait voir en lui le Victor Hugo du XXe siècle, car il fut le dernier représentant de la grande tradition romantique des poètes qui ne craignaient pas d'affronter la chose politique jusque dans ses aspects les plus concrets.

Homme de paroles et homme de combats, homme politique et homme d'idées, il restera sans doute dans les mémoires comme le chantre de «la négritude». Sa pensée, dont on peut dire qu'elle est indissociablement poétique et politique, garde toute son acuité et sa fécondité aux yeux de quiconque s'efforce d'entrevoir dans l'évolution actuelle de la planète les voies d'une refondation de l'humanité.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com